

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

SAS [156] – La connexion Saoudienne

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA CONNEXION SAOUDIENNE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



156

LA CONNEXION SAOUDIENNE

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

COUVERTURE

Photographie : Thierry Vasseur

Maquillage, coiffure : Sarah Beaupoux

Casting : le-Mag des castings

Armurerie : Courty et fils

44, rue des Petits-Champs 75002 Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2004

ISBN 978-2-3605-3411-1

CHAPITRE PREMIER

Sanchez Pastrana observa pendant quelques secondes le disque rouge du soleil en train de disparaître derrière la skyline de Miami, un spectacle dont il ne se lassait jamais et un des derniers plaisirs que sa santé vacillante lui permettait encore de s'offrir. Puis, son regard s'abaissa sur les jambes gainées de noir de la femme assise en face de lui. Son vieux cœur fatigué battit un peu plus vite. Dolorès Zapata, en dépit de sa quarantaine bien entamée, était encore une femme extrêmement sexy et son passé tumultueux l'auréolait d'une odeur de soufre. Elle avait toujours aimé les hommes et ceux-ci le lui avaient bien rendu. Avec ses longs cheveux auburn cascadeant sur ses épaules, sa grande bouche épaisse, son regard assuré et sa silhouette pleine de courbes, elle avait toujours beaucoup de succès.

Comme si elle avait deviné les pensées de Sanchez Pastrana, elle croisa et recroisa les jambes dans un geste plein de sensualité. En d'autres temps, le vieux narcotrafiquant n'aurait pas hésité à la culbuter sur-le-champ, mais il ne s'en sentait plus la force. À cette heure de la journée, il était si fatigué qu'il avait du mal à garder les yeux ouverts. Il ne voulait surtout pas que sa visiteuse s'aperçoive de son état et décida de mettre fin à l'entretien. Il passa la main dans ses cheveux noirs clairsemés, rejetés en arrière, et lui sourit :

— Bueno(1), j'ai quelques coups de fil à donner. Si tu as encore besoin de moi, tu m'appelles...

Dolorès Zapata se leva, lissant sa robe de soie comme pour mieux mettre en valeur sa poitrine lourde et ses longues cuisses. Elle adressa ensuite un éblouissant sourire au vieil homme.

— Muchissimas gracias(2), Sanchez, je ne sais pas comment te remercier !

Son regard brillant et sa bouche entrouverte suggéraient en tout cas quelque chose de très précis, mais Sanchez Pastrana ne releva pas, se contentant de l'accompagner jusqu'à la porte, d'une démarche rendue un peu raide par une sciatique.

— Tu sais que j'ai bien connu ton mari, soupira-t-il. Nous avons même travaillé ensemble...

Le second mari de Dolorès Zapata était un des grossistes en cocaïne du cartel de Medellin, prématurément arraché à son affection par une décharge de shot-gun, à la suite d'un différend financier. Dans ce milieu, on n'avait pas beaucoup recours aux huissiers. Dolorès Zapata, après la mort de son mari, avait continué à gagner un peu d'argent en servant d'intermédiaire entre des grossistes et des distributeurs américains de poudre blanche. Belle, sensuelle et dure comme du

tungstène, elle jouissait de la confiance totale des anciens amis de son mari. Depuis la mort de celui-ci, elle survivait grâce à sa petite agence immobilière de Coral Gables, quartier chic au sud de Miami, mais ce n'était pas ça qui lui avait payé sa BMW et sa maison de Hardee Road, dans une zone résidentielle particulièrement agréable.

Avant de sortir de l'appartement, elle expédia à Sanchez Pastrana un regard à enflammer un mort.

— Sanchez, tu m'as rendu un très grand service ! souligna-t-elle. Muchissimas gracias.

Il sourit sans répondre.

Lorsqu'elle avait appelé le vieux narcotrafiquant, la veille, elle était désespérée. L'affaire de sa vie allait lui passer sous le nez à cause d'un fâcheux contretemps : l'associé avec lequel elle devait traiter avait été arrêté par la police colombienne pour une vieille affaire et elle ne voyait pas par qui le remplacer. Ce dont elle avait besoin ne se trouvait pas sous les pieds d'un cheval, et elle avait peu de temps pour se retourner.

Afin de montrer qu'il était encore un homme, Sanchez Pastrana la prit par la nuque et lui appliqua un baiser presque chaste sur la bouche.

Discrètement, les quatre sicarios(3) qui veillaient sur lui s'étaient éclipés.

— De nada, assura-t-il. Dans la semaine, je t'appelle et on ira dîner chez Wollenski.

— Quand tu veux ! accepta Dolorès Zapata avec un sourire humide.

Si Sanchez Pastrana en exprimait le désir, elle coucherait avec lui. Cependant, son instinct de femme lui disait qu'il n'était plus très intéressé par le sexe. Sinon, il en aurait déjà profité. C'était juste pour mettre toutes les chances de son côté qu'elle avait choisi pour lui rendre visite des bas noirs et une robe plutôt sexy. Le battant se referma derrière elle et elle se hâta vers l'ascenseur, grillant de mettre en œuvre le tuyau de Sanchez Pastrana. Une recommandation pour une personne qui pouvait lui procurer ce dont elle avait un besoin urgent : entre cinq et dix tonnes de cocaïne pure. Un certain Carlos Barco, jadis restaurateur à Medellin et surtout grossiste en liaison avec plusieurs cartels. Il avait quitté la Colombie, habitait Miami, suite à d'obscurcs tractations avec la DEA(4) et, officiellement, n'était plus mêlé à aucun trafic. Sans la recommandation de Sanchez Pastrana, elle n'aurait jamais pensé à lui proposer cette affaire.

* *

*

Sanchez Pastrana se hissa avec peine sur un des tabourets de son

bar d'où il pouvait contempler la mer et se versa un verre de bordeaux. Du Château-Margaux 1990. Tout ce qu'il avait désormais le droit de boire. No more hard liquors(5) ! Son médecin lui avait même interdit les vodka-martinis dont il raffolait.

Il était encore sous le coup de l'incroyable histoire racontée par Dolorès Zapata. D'après elle, un prince d'Arabie Saoudite qu'elle connaissait depuis longtemps avait proposé ses services, par son intermédiaire, à des narcos colombiens, offrant de transporter, moyennant le partage des bénéfices, des tonnes de cocaïne d'Amérique latine en Europe. Grâce à son passeport diplomatique et aux avions long-courriers dont il était propriétaire ! De quelqu'un d'autre que Dolorès Zapata, il n'aurait pas cru un mot de cette histoire. Mais la Colombienne n'était pas une affabulatrice et il savait qu'elle avait eu effectivement un prince arabe dans sa vie. Cinq ans plus tôt, il aurait traité l'affaire lui-même. Mais désormais, il était retiré du business de la cocaïne, et estimait avoir eu beaucoup de chance. Pendant des années, il avait été un des grossistes les plus efficaces du cartel de Medellin, expédiant des centaines de tonnes de cocaïne vers les États-Unis, grâce à un réseau de passeurs, accumulant des dizaines de millions de dollars, désormais bien au chaud dans divers paradis fiscaux des Caraïbes. Seulement, il avait eu un gros coup dur en 1998. La DEA avait infiltré son réseau, réuni les preuves de son implication dans l'importation de quantités considérables de cocaïne. Inculpé par un tribunal américain de Fort Lauderdale, un mandat d'arrêt international délivré contre lui, il encourait deux cent cinquante années de prison.

Un an plus tôt, cette menace ne lui aurait fait ni chaud ni froid. Les Américains n'allaient pas venir le kidnapper dans sa finca(6) des environs de Medellin, gardée par une armée de sicarios... Hélas, quelques mois plus tôt, le gouvernement colombien avait commis un acte abominable : désormais la loi permettait l'extradition des gros narco-trafiquants vers les États-Unis... Sanchez Pastrana, prévenu à temps, avait disparu de sa finca. Mais il avait compris très vite que ce n'était pas une solution durable. À quoi bon posséder des dizaines de millions de dollars si on ne peut pas en profiter ? C'est alors qu'il avait fait la connaissance d'un Colombien recommandé par des amis, un play-boy, photographe de mode, mais surtout agent clandestin de la DEA, surnommé « The Fixer(7) ».

Ce dernier avait très vite saisi l'intérêt de la nouvelle loi sur l'extradition. Les Américains voulaient des succès apparents et spectaculaires, tandis que les narcos, eux, souhaitaient profiter en paix de leur argent.

Sanchez Pastrana avait rencontré « The Fixer » dans un bar de Medellin. Ce dernier avait été très clair. Pour un million de dollars, il

se faisait fort de conclure avec la DEA un deal qui satisferait tout le monde. Connaissant la nature humaine, il se faisait payer d'avance. Prudent, Sanchez Pastrana lui avait viré l'argent à partir d'un de ses comptes aux îles Caïmans, précisant que si c'était une arnaque, il le ferait enterrer vivant. Même en cavale, c'était encore à sa portée, grâce à l'armée de sicarios qu'il rétribuait à l'année. Il n'avait pas eu à en venir à cette extrémité fâcheuse pour Baruch Ribeiro. En effet, ce dernier était revenu le voir avec une proposition ferme de la DEA.

D'abord, Sanchez Pastrana s'arrangeait pour que les Américains puissent saisir une livraison de cocaïne importante, plusieurs centaines de kilos, grâce à ses informations. Ensuite, le Colombien prenait l'avion pour les États-Unis et venait se livrer au procureur de Fort Lauderdale, assisté par un avocat américain choisi par les deux parties. Une fois en état d'arrestation, Sanchez Pastrana livrait son réseau de passeurs aux Américains. Ce qui permettait à la DEA de réussir une double opération spectaculaire : saisie de cocaïne et arrestation des passeurs. À la suite de cet arrangement, Sanchez Pastrana était libéré sous caution, au bout de quelques mois, et autorisé à résider aux USA. Il n'avait pas à se soucier de l'avenir. Grâce au plea bargaining(8), la sentence était négociée d'avance entre son avocat et le procureur de Floride. Entre dix-huit mois et deux ans de pénitencier. Ce qui était raisonnable en regard des tonnes de cocaïne qu'il avait introduites aux États-Unis. Les passeurs, eux, risquaient entre dix et quinze ans.

À côté de cet accord officiel, il y avait une petite clause officieuse : la DEA exigeait le versement d'une « amende » de six millions de dollars. Celle-ci ne serait mentionnée nulle part, allant directement sur un compte servant à des opérations secrètes, comportant souvent d'importants achats de drogue.

Bien entendu, Sanchez Pastrana avait signé des deux mains. Il était même parvenu à obtenir une green card qui l'autorisait à travailler en Floride et à rester indéfiniment aux États-Unis. Le paiement des six millions de dollars, plus le million destiné au « Fixer », n'avait que légèrement entamé son magot. Ensuite, tout s'était passé comme prévu.

Une fois arrêté, il avait été « débriefé » dans une villa discrète de North Miami, par un special agent de la DEA nommé Jeb Pembroke, à qui il avait raconté tous ses petits secrets, livré des dizaines de noms. Évidemment, il valait mieux qu'il ne retourne plus en Colombie...

Son premier séjour en prison avait passé vite. Grâce à Jeb Pembroke, il dînait souvent dehors et s'était retrouvé libre avec une caution de 500 000 dollars, une brouille. Autorisé à s'installer où il voulait en Floride et faisant venir de l'extérieur tout l'argent dont il aurait besoin pour sa nouvelle vie, sans que les douanes US ne posent

la moindre question, Sanchez Pastrana, même dans ses rêves les plus fous, n'aurait jamais imaginé un dénouement aussi favorable. Toujours dans le cadre de ces accords, il avait été interviewé par le Miami Herald, à qui il avait raconté une histoire édifiante de repentir, sans souffler mot des petits arrangements secrets conclus avec l'Agence fédérale.

La presse américaine s'était émerveillée de cette nouvelle victoire de la DEA sur les horribles narcos et tout le monde l'avait oublié.

Ou presque.

Il avait appris, sans trop d'émotion, qu'un de ses cousins avait été enterré vivant avec sa femme, ses trois enfants et son chien, par les parents d'un des passeurs balancés à la DEA. Aussi était-il tenu à certaines précautions. Même à Miami. Grâce à sa fortune considérable et habilement placée dans des centres commerciaux, il avait pu acheter, rubis sur l'ongle, un superbe penthouse dans l'endroit le plus protégé de Miami : l'île de Fisher Island, juste en face de l'extrême pointe de South Beach. Une petite île privée reliée à la terre ferme par un ferry, privé lui aussi. L'île ne comptait que quatre cents propriétaires, la plupart peu présents. À l'embarcadère du ferry, des gardes de sécurité filtraient les visiteurs. Pour être admis à Fisher Island, il fallait être attendu par un des habitants. Et la parole ne suffisait pas : un garde joignait au téléphone la personne demandée. Si cela était impossible, le visiteur était refoulé. Ce système était très rassurant pour Sanchez Pastrana. Il ne risquait pas de se retrouver un jour face à des malfaisants venus de la mère patrie pour régler leurs comptes.

En plus, la DEA avait eu la complaisance de faciliter la délivrance de permis de port d'arme à ses gardes du corps, des cousins, eux aussi, qui n'existaient que par lui.

Bref, tout baignait.

Ce deal n'avait qu'une seule contrainte, non négociable. La DEA l'avait prévenu que s'il participait à l'introduction ne serait-ce que d'un gramme de cocaïne sur le territoire américain, il risquait la prison jusqu'au Jugement dernier... Mais Sanchez Pastrana n'avait plus besoin d'argent. Ce n'était pas un idéologue. Fortune faite, il n'avait plus la moindre envie de vendre de la cocaïne. Finalement, il s'était très bien accoutumé à la vie de Miami. Il y avait ses restaurants habituels, son coiffeur, quelques amis sûrs et, de temps en temps, une ravissante pute importée spécialement de Cali ou de Medellin : il n'avait jamais pu s'habituer aux Américaines. Ne serait-ce que pour le dialogue. L'espagnol avait d'innombrables ressources en mots obscènes, intraduisibles en anglais.

Toujours perché sur le tabouret de son bar, il contempla une fois de plus la skyline de Miami qui commençait à s'estomper dans la brume

du crépuscule. Regrettant de ne pas avoir profité de la bonne volonté évidente de Dolorès Zapata.

Hélas, c'eût été au-dessus de ses forces.

En effet, il y avait une ombre dans ce paysage idyllique : huit mois plus tôt, après avoir ressenti une violente douleur dans la poitrine, il avait été hospitalisé d'urgence au centre cardiologique du Mount Sinai, à Miami, et y avait subi un quadruple pontage au cours d'une opération de dix heures qui l'avait laissé exsangue. Dans le passé, il avait un peu trop tiré sur la ficelle. Son premier infarctus l'avait frappé à trente-six ans, à la suite d'une embuscade où il avait échappé de justesse à des tueurs... Une partie de son cœur, nécrosé, n'avait plus jamais refonctionné et Sanchez Pastrana avait dû s'en accommoder. Par-dessus le marché, on lui avait découvert du diabète, trois ans plus tôt. Il était obligé de vérifier, plusieurs fois par jour, son taux de sucre, afin d'éviter un coma hépatique. Et, comme un malheur ne vient jamais seul, l'insuffisance rénale s'était aggravée à la suite de l'opération cardiaque. Il flirtait avec la dialyse et se sentait faible comme un enfant, pouvant à peine marcher plus de dix mètres sans s'effondrer.

Ses médecins étaient formels : dans quelques mois, il retrouverait une partie de son énergie et pourrait reprendre une vie presque normale. Et surtout, ne plus se sentir aussi faible. Quand il se sentait prêt à tomber après quelques pas, il avait honte de lui. Brusquement, son luxueux penthouse et sa vue panoramique, ses meubles de prix, ses miroirs, ses lustres dignes de Versailles, ses tapis persans lui inspirèrent du dégoût. Il aurait donné n'importe quoi pour être un jeune sicario plein de vigueur et de méchanceté. Ce qu'il avait été quarante ans plus tôt. À cette époque, Dolorès Zapata se serait fait baiser sur la moquette de l'entrée, avant tout dialogue. Sanchez Pastrana avait toujours aimé les femmes et en avait consommé un grand nombre.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter et il se précipita vers l'appareil posé sur une table basse. Trahi par ses jambes, il se laissa tomber sur le canapé avec un juron. C'était le coup de fil qu'il attendait.

— Doug ?

— Yeah, fit la voix traînante de Douglas Sommer, son avocat.

C'était un des meilleurs pénalistes de Miami, officiant à partir d'un bureau pharaonique, au 444 de Brickell Avenue, la plus belle artère de la ville, bordée de luxueux buildings construits dans les années 1980 avec l'argent de la coke. Douglas Sommer parlait parfaitement espagnol, ce qui rassurait Sanchez Pastrana qui ne saisissait pas encore toutes les nuances de l'américain.

— ¿ Tienes buenas noticias(9) ? demanda anxieusement le vieux

narcotrafiquant.

La fraction de seconde de silence lui suffit pour comprendre que ce n'était pas le cas. Douglas Sommer répondit pourtant d'une voix rassurante :

— Ce n'est pas totalement mauvais. Tu veux les mauvaises nouvelles d'abord ou les bonnes ?

— Les mauvaises, grogna Sanchez Pastrana, les jambes coupées d'avance.

— O.K. Ils t'attendent le 1^{er} juin à huit heures, au centre de détention de Fort Lauderdale. Bien entendu, je viendrai avec toi...

— Seulement, toi, tu resteras dehors, ricana amèrement Sanchez Pastrana. Après ça, tu vas me faire croire que tu as de bonnes nouvelles ?

— Bueno, répliqua l'avocat en revenant à l'espagnol. J'ai parlé moi-même au directeur du pénitencier. Tu vas bénéficier d'un traitement VIP. Tu pourras faire venir tes repas de l'extérieur, tu auras un vrai petit appartement, avec une kitchenette, toutes les visites que tu veux...

— Et une salope pour venir me sucer ! enchaîna, furieux, le Colombien.

— Cela devrait pouvoir s'arranger, affirma l'avocat sans perdre son calme.

— Ça fait des mois que je ne bande plus, hurla Sanchez Pastrana. Ce que je veux, c'est rester chez moi. ¿ Entiendes(10) ? Tu es payé pour ça.

Douglas Sommer haussa imperceptiblement la voix.

— Amigo, je ne suis pas payé pour faire des miracles... Tu as signé un deal, impossible de te défilier. Ou alors, tu prends ton Bertram et tu files vers les Bahamas. À condition que les Coast Guards ne t'interceptent pas.

— Et j'emmène mes médecins et mon hôpital ! s'emporta le Colombien. Je ne veux pas aller chez les Nègres... Il y a sûrement quelque chose à faire. ¡ Madre de Dios !

— Laisse la Vierge tranquille, fit Douglas Sommer. Il faut que tu sois raisonnable. J'ai fait tout ce que je pouvais avec la DEA. Juré. Ils n'ont rien contre toi, ils trouvent que tu es un type O.K. Nothing personal, tu comprends. Seulement, eux aussi doivent faire attention. Imagine que les fouineurs de la presse découvrent que tu n'es pas retourné au trou, comme c'était prévu par le jugement ? Tu vois le scandale ? Dont tu serais la première victime. Le deal est cassé et tu files au trou pour toujours, vu ton âge...

Il y eut un long silence, interrompu d'une voix tremblante par Sanchez Pastrana.

— Justement, vu mon âge, je n'ai pas un an à passer au trou. J'y

mourrai. Je suis malade, bon Dieu. Chaque matin, j'avale assez de médicaments pour ouvrir une pharmacie...

— Tu les auras à Fort Lauderdale, affirma l'avocat. Sanchez, amigo, si je te dis qu'il n'y a rien à faire, es la verdad(11). Je suis ton ami.

Sanchez Pastrana ne répondit pas. L'avocat avait raison. Un an de prison, ce n'était rien. Douglas Sommer avait gagné près de deux ans depuis sa mise en liberté provisoire, sous divers prétextes, mais maintenant, il fallait payer la modeste addition.

— O.K., grommela-t-il. Je vais me reposer maintenant. Il raccrocha sans même dire au revoir, revint au bar, se hissa sur son tabouret avec une grimace de douleur et se versa un grand verre de Château-Margaux.

À l'idée de retourner en prison dans l'état où il se trouvait, il avait envie de se jeter par la fenêtre.

* *

*

Carlos Barco saisit l'addition et y glissa sa carte de l'American Express Gold. Euphorique. L'affaire que venait de lui proposer Dolorès Zapata était le rêve impossible de tout narco. Et la Colombienne était envoyée par un homme en qui il avait toute confiance, Sanchez Pastrana. Un des survivants de la grande époque où Medellín était la Mecque du trafic de cocaïne.

Le Colombien adressa un sourire radieux à Dolorès Zapata et lui lança :

— Si on allait prendre un verre ?

— Con mucho gusto(12), approuva-t-elle en se laissant glisser de son tabouret, ce qui dévoila la partie la plus intéressante de ses cuisses.

— J'ai du champagne chez moi, annonça Carlos Barco. On sera mieux que dans un bar. Vamos.

Tandis qu'ils attendaient le voiturier sur le trottoir de Collins Avenue, en face du Prime 112, baigné par l'air tiède de South Beach, il passa familièrement un bras autour de la taille de Dolorès Zapata, qui, aussitôt, se serra contre lui. Carlos Barco était bel homme, tout à fait le genre qu'elle aimait. Bien qu'il eût perdu un œil dans des circonstances troubles, cela ne se voyait pratiquement pas, mais ses anciens amis continuaient à l'appeler El Tuerto (13). Elle leva le visage vers lui et sentit sa moustache l'effleurer. Trois secondes plus tard, ils s'embrassaient comme des malades, sous le regard goguenard d'autres clients du restaurant qui attendaient aussi leur voiture.

Dolorès Zapata répondit à son baiser avec tant de fougue qu'il se demanda s'il n'allait pas la baiser séance tenante. Ils eurent du mal à

se décoller quand le voiturier arrêta la Mercedes Brabus en face d'eux. Un bolide de cinq cents chevaux, petit coupé élégant fait sur mesure. Royal, Carlos abandonna cent dollars et se glissa au volant. À peine eut-il tourné le coin qu'il posa la main entre les cuisses de Dolorès et releva sa robe de soie, atteignant sans difficulté la culotte noire. La Colombienne, la tête rejetée en arrière, en frémit d'aise : elle aimait les hommes qui allaient droit au but.

Carlos Barco s'engagea dans la 5^e Rue pour rejoindre Alton Drive, à l'est de Miami Beach. À chaque feu rouge, il enfonçait un peu plus les doigts dans le ventre de Dolorès, qui se tortillait sur son siège, tout en surveillant le rétroviseur au cas où ils auraient été suivis par une voiture de police... Ils parvinrent heureusement sans encombre au 1900 Sunset Harbor Drive, récent building de vingt-cinq étages, face à Biscayne Bay et à Miami. Carlos Barco y occupait un penthouse. Il pénétra dans le parking, déclenchant avec un bip une grille métallique qui se referma derrière eux.

Dans l'ascenseur où se trouvait déjà un vieux couple, Dolorès et lui reprirent une attitude décente. En pénétrant dans l'appartement du Colombien, elle ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration. Le penthouse immense se terminait par une large terrasse d'où on apercevait toute la skyline de Miami ! Féérique. C'était décoré dans un style marocain et Dolorès Zapata esquissa quelques ondulations de danse du ventre en riant.

— Arrête, salope ! lança Carlos, déjà chauffé à blanc. Va sur la terrasse, j'arrive.

Elle obéit pendant qu'il filait dans la cuisine. Lorsqu'il revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995 dans un seau, Dolorès l'attendait, appuyée à la rambarde, tournant le dos à la vue, le ventre en avant, un sourire provocant aux lèvres.

Carlos Barco posa le champagne sur une table ronde, hésita et fonce vers la Colombienne. Celle-ci referma les bras sur sa nuque, s'incrusta à lui de tout son corps et viola sa bouche, frottant lascivement son bassin contre le sien. Une vraie salope tropicale comme il les aimait. Jamais une Américaine n'aurait su faire ça...

Carlos Barco en oublia le champagne et releva la robe de soie, trouvant cette fois le ventre nu. Le sang se rua dans ses artères. Dolorès avait enlevé sa culotte pendant qu'il retirait le Taittinger du réfrigérateur. Cette idée le déchaîna, lui donnant en un clin d'œil une érection de maréchal. Comme un fou, il arracha Dolorès de la rambarde et la poussa sur la table. Brutalement, il pesa sur ses épaules, l'y renversant à plat dos, et releva la robe de soie jusqu'à la taille.

Dolorès Zapata, d'elle-même, écarta ses jambes, magnifiquement

obscène. En un clin d'œil, Carlos Barco défit sa ceinture, fit tomber son pantalon sur ses chevilles, ouvrit son caleçon et plongea dans le ventre offert d'un seul trait. Il releva aussitôt les jambes de Dolorès à la verticale, des deux mains, afin de mieux l'emmancher. Elle couina de bonheur. Ça, c'était un homme ! Pendant un moment, elle savoura les va-et-vient du gros sexe qui semblait l'envahir de plus en plus, mais le plateau métallique de la table lui faisait mal au dos.

— Attends, dit-elle, essoufflée, je veux que tu me baises debout.

Galant, Carlos Barco lâcha ses jambes et retira son sexe dur comme un manche de pioche. Échevelée, empourprée, Dolorès se releva et courut s'appuyer à la rambarde. Le Colombien se rua derrière elle, releva à nouveau la robe sur ses reins nus et, presque sans tâtonner, s'enfonça par-derrière dans son ventre, jusqu'à la garde. Cambrée, Dolorès le reçut avec un soupir ravi. C'était la position qu'elle préférait.

Bien calé sur ses jambes écartées, Carlos Barco se mit à la besogner, les doigts enfoncés dans ses hanches un peu grasses, le regard fixé sur la skyline de Miami. Jusqu'à ce qu'il sente le plaisir monter de ses reins et qu'il explose avec un cri sauvage.

Ils s'installèrent ensuite autour de la table, plus ou moins rajustés. Dolorès pantelante, et Carlos Barco apaisé. Celui-ci reprit le premier ses esprits.

— Tout ce que tu m'as dit pendant le dîner, c'est vrai ? demanda-t-il, soupçonneux. Ton copain peut vraiment amener où on veut dix tonnes de coke ?

Dolorès Zapata lui jeta un regard plein de reproches et lâcha sèchement :

— Tu crois que je t'aurais donné rendez-vous uniquement pour baiser avec toi ? J'ai un joven(14) dans ma vie qui a une queue beaucoup plus grosse que la tienne et qui est capable de me baiser cinq fois de suite... Claro que si(15), c'est sérieux !

Maté, Carlos Barco fit sauter le bouchon de la bouteille de Taittinger. Dolorès le fixait avec un regard aussi dur que celui d'un homme. Il sut aussitôt qu'elle ne mentait pas.

* *

*

Depuis trois jours, Sanchez Pastrana ne dormait plus qu'avec des somnifères. Plus le temps passait, plus l'idée de retourner en prison lui était insupportable. Il n'avait même pas rappelé Douglas Sommer, sachant d'avance la réaction de l'avocat. Celui-ci était impuissant.

Depuis le matin, une petite idée surnoise lui trottait dans la tête, qu'il essayait de repousser, de plus en plus mollement, en se disant

qu'il ne pouvait plus compter que sur lui-même pour éviter de se retrouver dans le quartier VIP de la prison de Fort Lauderdale : afin de se donner du courage, il avala une grande gorgée de Château-Margaux 1982 puis empoigna son téléphone, composant un numéro qu'il connaissait par cœur. Une voix neutre répondit aussitôt :

— DEA Miami, what extension do you want(16) ?

— 5485, répondit le Colombien.

— Who, at that extension ?

— Special agent Jeb Pembroke.

— Hold on(17).

Quelques instants plus tard, une voix plus amicale annonça :

— Jeb Pembroke speaking.

— Jeb, it's me, Sanchez, annonça le Colombien.

— Sanchez, how are you ?

— Fine, just fine, assura le Colombien. I would like to meet you. As soon as possible(18).

— Let me see, fit l'Américain.

Pendant qu'il consultait son carnet de rendez-vous, Sanchez Pastrana fut plusieurs fois tenté de raccrocher. Une petite voix lui criait qu'il se préparait à commettre une très mauvaise action, très dangereuse également. Il tint bon, se répétant que Dieu lui pardonnerait sûrement et que son état de santé était incompatible avec un nouveau séjour en prison.

— What about Wednesday 7 PM(19) ? proposa l'Américain.

— Muy bien.

— Where(20) ?

— You're my guest(21), assura Sanchez Pastrana. Wollenski, O.K. ?

— Good. They have great steaks(22).

CHAPITRE II

Dolorès Zapata se préparait à quitter son bureau de la 23^e Rue, à Coral Gables, pour aller faire visiter une « ugly house(23) » qui semblait pourtant avoir trouvé preneur lorsque le téléphone sonna.

— Carmen, vous répondez ! cria-t-elle à sa secrétaire avant de claquer la porte.

Un radieux soleil irradiait un ciel de carte postale et la Colombienne se sentait des ailes. Carlos Barco s'était envolé pour la Colombie trois jours plus tôt et devait revenir le soir même, après avoir réuni les cinq tonnes de cocaïne réclamées par sa nouvelle associée. Ensuite, il travaillerait au financement de l'opération, grâce à un de ses amis actuellement en Europe, un Espagnol, banquier à Genève et « blanchisseur » attitré de plusieurs cartels. De ce côté-là, il n'y aurait pas de problème.

Dolorès Zapata s'arrêta devant sa Mercedes SLK toute neuve. Il fallait bien impressionner les clients et, à Coral Gables, cette voiture était le minimum. C'était à qui aurait le plus gros SUV(24), les élus se partageant entre le nouveau monstre de Cadillac, l'Escalade, et le nec plus ultra, l'énorme Porsche Cayenne.

Tout cela était hors de portée de Dolorès Zapata. Elle avait déjà du mal à payer le mortgage(25) de sa maison de Hardee Road, en pleine jungle tropicale, entre l'US-1 et la mer. Pour vivre, elle devait se contenter de jouer les intermédiaires pour des villas pourries ou des appartements de 2000 pieds carrés sans intérêt. Grâce à sa nouvelle affaire, elle allait pouvoir se lancer dans l'achat de biens immobiliers qu'elle retaperait et revendrait ensuite... La seule façon de faire de l'argent dans ce métier. Hélas, il fallait un-capital de départ important, plusieurs millions de dollars, et elle n'était jamais encore arrivée à convaincre un banquier de lui ouvrir une telle ligne de crédit. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé : elle avait couché avec à peu près tous les banquiers de Dade County ! Seulement, elle n'était pas américaine et la « profession » de feu son mari ne lui donnait pas une base solide. Au moment où elle se glissait dans la SLK, sa secrétaire surgit et la héla.

— J'ai Mr. Vincent au téléphone. Il dit que c'est important et qu'il n'a pas votre nouveau cellulaire...

Dolorès Zapata s'immobilisa. Elle connaissait un seul Vincent. Vincent Shedd, special agent de la DEA, qu'elle avait rencontré à propos du meurtre de son mari. Un beau garçon blond avec un catogan, nonchalant et musculeux, qui pouvait passer pour un surfeur. Leur relation professionnelle avait vite évolué vers une liaison paisible

et érotique. Tous deux célibataires et peu sentimentaux, ils se voyaient à intervalles réguliers. Le samedi soir, Vincent Shedd venait parfois regarder un DVD sur le grand écran de Dolorès, dans le pool-house de la piscine. Ensuite, ils faisaient l'amour et se baignaient. Sans jamais se poser aucune question.

Vincent Shedd savait que Dolorès conservait beaucoup de contacts avec les narcos colombiens, mais comme son nom n'était jamais apparu dans aucune affaire, ce n'était pas son problème. Quant à Dolorès, elle appréciait la vigueur sexuelle de ce garçon plus jeune qu'elle, qui la baisait comme un Dieu. Parfois même debout dans la piscine, au clair de lune.

Que lui voulait-il ?

— Dis-lui que j'arrive, lança-t-elle, intriguée, en refermant la portière de la SLK.

Elle revint dans son bureau et prit le combiné des mains de la secrétaire.

— Vincent ? ¿ Como estas ? fit-elle, un peu essoufflée.

— Bien, muy bien, affirma le policier de la DEA.

En plus, avec elle, il perfectionnait son espagnol, tous ses « clients » parlant cette langue.

— Tu as un nouveau film ? demanda-t-elle. Samedi, je suis prise.

— Non, non, répondit Vincent Shedd de sa voix lente, toujours un peu déprimée. Samedi, je ne serai pas en ville. Mais je voudrais te voir avant. On pourrait se retrouver au Porcao, vers midi trente. C'est d'accord ?

Sa voix ne contenait aucun sous-entendu, pourtant Dolorès Zapata sentit son estomac se serrer. D'un coup d'œil, elle regarda le numéro qui s'affichait sur son cadran. Ce n'était ni celui de Vincent à la DEA, ni son portable. Donc, il appelait d'une cabine pour ne pas être repéré. Rien que cela l'alarma et elle se hâta de confirmer.

— No problem. Hasta luego. A las doce y media(26).

Brusquement, elle n'avait plus du tout envie d'aller faire visiter cette maison au client qui attendait.

* *

*

Dolorès Zapata aperçut Vincent Shedd dans l'ombre du bar du Porcao et se dirigea aussitôt vers lui. Il glissa de son tabouret et l'embrassa légèrement sur la bouche avec un sourire. Il sentait toujours aussi bon et, avec sa veste de python fatigué et ses jeans, était extrêmement séduisant. Ils s'installèrent au restaurant, à une table un peu à l'écart, et commandèrent des thés glacés.

Aussitôt, la ronde des serveurs de viande commença. Le Porcao,

restaurant brésilien, servait surtout de la viande argentine. Sans interruption, des serveurs venaient à chaque table proposer un morceau différent fiché sur une broche. C'était délicieux et on pouvait se goinfrer à volonté. Quand on n'en pouvait plus, il suffisait de retourner un dessous de verre représentant un porcelet gavé pour ne plus être nourri. Le Porcao étant situé au sud de Miami, Dolorès n'avait pas mis longtemps à s'y rendre. Vincent Shedd attendit le gigot d'agneau pour laisser tomber :

— J'ai entendu prononcer ton nom, hier.

— Où ?

— À l'Agence.

Le cœur de Dolorès Zapata sembla rétrécir dans sa poitrine et elle posa sa fourchette. Le thé lui semblait soudain amer.

— C'est pour cela que tu voulais me voir ?

Il lui adressa le sourire dévastateur qui la rendait humide de partout. Elle avait l'impression que ses jambes s'écartaient toutes seules. Pourtant, elle n'avait pas la tête à la bagatelle, en ce moment.

— Oui, confirma l'agent de la DEA. Tu sais que je t'aime bien. Tu es straight. Tu ne m'as jamais rien demandé. Alors, si tu t'appêtes à faire une connerie, je ne voudrais pas aller te porter des oranges à la 13^e Rue...

Le Centre de détention provisoire de Miami.

Dolorès s'arracha un sourire et, les lèvres sèches, lança :

— Je ne fais aucune connerie, mais dis quand même. Vincent Shedd regarda autour de lui et continua à voix basse :

— Bueno. Je partage mon bureau avec un type plutôt sympa, un senior officer. Hier, il a reçu un coup de fil d'une de ses sources, un ancien narco. Un Colombien retiré du business.

Le poulx de Dolorès Zapata fit un bond et elle ne put s'empêcher de demander :

— Sanchez Pastrana ?

Vincent Shedd lui lança un regard aigu, un peu déçu.

— Tu le connais ? Tu es au courant, alors ?

La Colombienne se rendit compte qu'elle avait gaffé et tenta de se rattraper.

— Bien sûr que je le connais. Mon mari travaillait pour lui. Et tu as parlé d'un « ancien » narco. C'est le seul, je crois, à Miami.

Vincent Shedd n'insista pas et continua :

— O.K. C'est bien de lui qu'il s'agit. Il a raconté une histoire incroyable à Jeb qui a prévenu toute l'Agence. Ils sont très excités.

— Quelle histoire ? croassa Dolorès Zapata.

— Qu'il y avait un deal en préparation entre un cartel et un prince saoudien, prêt à transporter des tonnes de cocaïne pour leur compte, moyennant finances. Évidemment, le boss de Jeb est monté au plafond

et veut en savoir plus.

— Et qu'est-ce que je fais là-dedans ? réussit à demander Dolorès.

L'agent de la DEA leva la tête et dit simplement :

— C'est toi qui serais le pivot de tout ça...

Dolorès Zapata réussit à s'extirper un sourire et laissa tomber :

— N'importe quoi !

Son amant eut un geste évasif.

— Ça a fait tilt chez moi, parce que tu m'as dit un jour que tu avais eu un Arabe dans ta vie, il y a longtemps...

Dolorès Zapata balaya l'Arabe d'un geste définitif.

— C'était il y a vingt ans ! Tout ça c'est bullshit. Mais je te remercie.

— En tout cas, enchaîna l'agent de la DEA, mon pote Jeb doit débriefer Pastrana ces jours-ci. Ils ont pris rendez-vous pour dîner, chez Wollenski, mais il n'a pas dit quand exactement.

Dolorès fit comme si elle n'avait pas entendu, alors que le nom se gravait en lettres de feu dans sa tête, et posa sa main sur celle de Vincent.

— Si tu peux te libérer samedi ! proposa-t-elle, je peux m'arranger.

— Nope ! fit-il, je ne suis pas en ville.

Ils finirent rapidement sur un café et il eut l'élégance de prendre l'addition, payant en cash. Toujours les précautions... Il savait bien qu'il prenait un risque calculé en communiquant une information confidentielle à Dolorès. Mais il l'aimait bien et n'y croyait pas entièrement...

Ils gagnèrent la sortie et réclamèrent leur voiture. Tout en souriant mécaniquement, Dolorès Zapata sentait ses jambes se dérober sous elle. Si elle avait eu Sanchez Pastrana en face d'elle, elle lui aurait arraché le cœur avec les dents.

L'abominable vieux salaud. Riche, retiré, il fallait qu'il balance ! Elle bouillait.

* *

*

Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, en smoking, dînait en tête à tête avec sa fiancée, la toujours somptueuse comtesse Alexandra, vêtue d'une robe très simple mais extrêmement décolletée. Ils s'étaient installés pour ce dîner d'amoureux dans la petite salle de banquet où on tenait à quarante.

Les seize bougies du grand chandelier posé entre eux reflétaient une lumière douce sur les boiseries, rendant Alexandra encore plus belle.

On frappa un coup discret à la porte et Elko Krisantem, majordome

et garde du corps, se glissa dans la pièce, offrant, sur un plateau d'argent aux armes des Linge, un saladier de cristal où il restait encore un peu de caviar osciètre aux grains noirs irisés de reflets dorés. Ce qu'on appelle l'osciètre royal. Malko l'avait ramené de Russie lors de son dernier voyage⁽²⁷⁾ et il était temps de le manger. Toujours aussi voûté, bien sanglé dans sa veste blanche, Elko s'approcha de la comtesse Alexandra qui se servit généreusement. Malko termina le saladier, et le Turc s'éclipsa silencieusement.

C'était un repas très simple : caviar, cœur de laitue, Apfelstrudel et, bien entendu, Stolichnaya Cristal. De temps à autre, Malko aimait se replonger dans cette ambiance raffinée pour se rappeler sa véritable condition : un des derniers membres de l'aristocratie européenne.

En peu de temps, ils eurent terminé le caviar et liquidé l'Apfelstrudel.

— On va prendre le café dans la bibliothèque, suggéra Malko.

Une pièce où ils avaient souvent « flirté ». Ils se levèrent en même temps et quand Alexandra passa devant lui, Malko ne put s'empêcher de la prendre par la taille.

— Tu es vraiment très belle ce soir...

Elle sourit.

— Seulement ce soir ?

Malko laissa glisser une main le long de sa hanche et sentit sous ses doigts le serpent d'une jarretelle. Il avait beau être habitué à la sophistication d'Alexandra, il en éprouvait toujours le même petit choc agréable. Il l'attira aussitôt vers lui et elle demanda moqueusement :

— Tu ne veux plus de café ?

Apparemment, il n'y pensait plus. Pendant quelques instants, ils s'activèrent l'un contre l'autre et leurs souffles se firent plus courts. Malko était en train d'allonger Alexandra sur la table, juste à côté du chandelier, lorsque son portable sonna. Sa main droite plongée entre les cuisses de la jeune femme, il répondit de la main gauche, vérifiant d'un coup d'œil, l'heure à sa Breitling Aerospace. Onze heures dix. Qui pouvait appeler ?

— Mister Malko Linge ?

Une voix au fort accent américain.

— Oui.

— Je suis Matthews Jameson, de l'ambassade américaine de Vienne. J'ai reçu un message à votre sujet. Il faudrait que vous fassiez d'urgence la demande d'un visa saoudien.

— L'ambassade d'Arabie Saoudite est fermée à cette heure-ci, remarqua Malko, en train de faire glisser la culotte d'Alexandra sur ses cuisses.

— Bien sûr, sir, mais demain matin...

— C'est promis, jura Malko, coupant aussitôt la communication.

Dix secondes plus tard, il s'enfonçait voluptueusement dans le ventre d'Alexandra, en se demandant pourquoi diable la CIA voulait l'expédier en Arabie Saoudite.

* *

*

— El señor Carlos Barco sur la 2, annonça la secrétaire de Dolorès Zapata.

La Colombienne prit la communication, nouée. La voix joyeuse du narco éclata dans l'écouteur.

— ¿ Como estas, carina ? Je débarque. Tu sais... Dolorès l'interrompit aussitôt.

— Bueno. On peut dîner ?

— Dîner ? Je suis un peu crevé. Plutôt déjeuner, demain. Au Nikki Beach.

— Non, ce soir, coupa sèchement Dolorès. Es muy importante.

Carlos Barco avait assez l'habitude des problèmes pour sentir que Dolorès avait une bonne raison de l'empêcher de se reposer. Il se résigna.

— Muy bien. Sept heures au Prime 112. J'ai quand même le temps de prendre une douche ?

— ¡ Claro que si ! fit Dolorès, rassurée.

Après avoir raccroché, elle alluma une cigarette, pensive. Elle avait déjà un plan en tête, mais il fallait le faire accepter par son partenaire. Et cela n'était pas évident. Carlos Barco n'aimait plus beaucoup prendre de risques. Elle regarda sa montre. Presque deux heures à attendre, dans l'angoisse. Chaque fois qu'elle pensait à Pastrana, une bouffée de haine lui gonflait la poitrine. Songer qu'elle avait été prête à se faire sauter par ce vieux salaud...

* *

*

Carlos Barco regardait son New York steak comme si cela avait été du poison. Il était pourtant magnifique, énorme, cuit à point, avec une grosse pomme de terre à côté. Le Prime 112 avait la réputation de servir les meilleurs steaks de Miami Beach. En face de lui, Dolorès Zapata fumait à petites bouffées, le visage dur, le regard absent. Le brouhaha de cette brasserie à la mode de Collins Avenue, dans South Beach, les isolait du monde. Ils avaient obtenu une table pas loin du bar, près du jardin, et il aurait fallu coller un micro sous leur nez pour entendre ce qu'ils se disaient.

Un maître d'hôtel s'approcha, ennuyé de les voir ne pas toucher à leur assiette.

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

— Non, non, absolument pas, affirma Dolorès en empoignant sa fourchette. La viande est superbe.

Le sourire revint sur le visage du loufiat.

— Enjoy ! lança-t-il, après avoir rempli leurs verres de bordeaux.

Dès qu'il eut tourné le dos, Carlos Barco se pencha à travers la table. Il n'avait pas eu beaucoup l'occasion de parler depuis leur arrivée, Dolorès Zapata ayant exposé ce qui se passait tandis qu'ils commandaient. Maintenant, il prenait conscience de l'énormité de la chose.

— C'est un sacré problème ! reconnut-il, et tu me fous dans la merde. J'ai tout organisé pour que la marchandise soit à Caracas dans dix jours. Et ça n'a pas été facile. Juan Clemente assure le financement. Il ne demande que 15 % et il est totalement sûr. Tant pis, je vais reprendre l'avion demain pour tout annuler.

Dolorès lui jeta un regard noir.

— Et tu vas perdre au moins dix millions de dollars...

Carlos Barco essaya d'entamer sa viande et en mâcha un bout, mais il était incapable d'avaler même un petit pois. De nouveau, il posa sa fourchette.

— Bueno, dit-t-il, presque méchant. Qu'est-ce que tu suggères ? De mener l'opération avec tous les connards de la DEA au cul ? Tu sais combien ça peut coûter ? En plus, ils nous baiseron. Et je n'ai pas envie de partir en cavale. Moi, j'aime bien Miami. On trouvera une autre affaire.

La voix de Dolorès claqua comme un coup de fouet.

— Jamais comme celle-là. Sans aucun risque. Cinq tonnes à 22 000 dollars, tu sais ce que ça fait ? On sera payés à l'arrivée et ensuite...

Elle eut un geste évoquant un avenir radieux. Carlos Barco faillit s'étrangler.

— Sans risques ! répéta-t-il. Tu te fous de moi ! Et les gumshoes(28) qu'on aura au cul, ce n'est pas un putain de risque, ça ?

La Colombienne laissa tomber froidement :

— On n'aura personne au cul. Parce que la marchandise ne transitera pas par ici. Pas un gramme aux États-Unis. Je te l'ai expliqué...

— Et tu crois que nos copains de Fort Lauderdale ne vont pas prévenir leurs potes à Caracas et en Espagne ? Même si ton prince a un passeport diplomatique, nous, on n'en a pas.

Dolorès regarda sa viande qui refroidissait. Un New York steak froid, c'est immangeable. Elle était tendue comme une corde de violon, de toute sa volonté. Bien décidée à ne pas quitter le restaurant

tant que son partenaire ne serait pas convaincu. Pour elle, c'était presque une question de vie ou de mort. La perspective d'échapper à une vie merdique et de pouvoir enfin travailler légalement et gagner de l'argent. Il était temps : après quarante ans, la vie passe vite.

— Bueno, dit-elle calmement. Je crois que tu n'as pas compris. Il s'agit de gagner du temps. Deux, trois semaines au plus. Il n'y a qu'un problème : ce hijo de puta(29) de Pastrana. Il est le seul à connaître un bout de l'histoire. Parce que je lui ai demandé conseil.

— Et il sait que je suis dans le coup...

— ¡ Claro que sí ! admit la jeune femme. Tout le problème, c'est lui. Mais c'est un problème qu'on peut résoudre...

Elle se tut et alluma une cigarette, soufflant lentement la fumée. Carlos Barco se pencha vers elle. Il avait compris.

— Il faut que Pastrana s'en aille ? C'est ça ?

— Tu y vois un inconvénient ?

Carlos Barco était responsable de plusieurs dizaines de meurtres, par sicarios interposés, à Medellin, et cela ne l'avait jamais empêché de dormir. Pourtant, il haussa les épaules.

— Bueno. Je te suis. Tu sais où vit Pastrana ? Sur Fisher Island. Autrement dit, on ne peut y aller que s'il nous invite... Et même si on parvenait à esquiver le ferry, il est retranché dans un penthouse, avec des gardes partout, on ne peut même pas prendre l'ascenseur sans une carte magnétique. Et il a quatre sicarios qui ne le quittent pas d'une semelle. Ils sont trop bien payés pour avoir envie de perdre leur job. Sauf si tu veux y aller toi-même, fit-il ironiquement. Évidemment, il te laissera monter. Seulement, tu laisseras des traces.

— Es verdad, reconnut Dolorès. Mais il va sortir de sa putain de forteresse. Je te l'ai dit. Il a donné rendez-vous à un mec de la DEA dont j'ai même le nom. Pour dîner chez Wollenski.

Carlos Barco fronça les sourcils.

— Tu veux l'attendre quand il débarque du ferry ? Il a une Escalade blindée. Il faudrait y aller au lance-roquettes et je n'ai pas ça en magasin.

— Non, rétorqua calmement Dolorès Zapata. Il faut attendre qu'il soit au restaurant. Là, il n'aura plus de blindage. Et tu connais Wollenski, c'est en plein air. Facile d'accès.

Le narco la regarda comme si elle venait de lancer une obscénité et baissa la voix pour dire, quand même un peu horrifié :

— C'est vrai, il ne sera plus dans sa putain de voiture. Mais il aura encore ses sicarios. Il ne va pas sortir à poil. Et surtout, il ne sera pas seul. Le mec de la DEA sera là aussi. Et armé. Ils le sont tous. En plus, à moins de le taper juste quand il arrive, il aura le temps de balancer sa salade et donc ça ne sert plus à rien de le flinguer...

Devant le silence de Dolorès Zapata, il réalisa subitement ce que lui

proposait la jeune femme.

— ¡ Madre de Dios ! Tu ne veux quand même pas flinguer l'autre aussi ?

Sauf pendant la grande explication cubano-colombienne des années 1980, personne n'avait jamais flingué un special agent de la DEA. Surtout de sang-froid. Carlos Barco en avait la chair de poule. Après un truc pareil, il les aurait au cul toute sa vie.

— Si, répliqua calmement Dolorès. Il faut que les deux s'en aillent.

Le cœur enfin soulagé, elle se mit à manger son steak, sans regarder Carlos Barco. C'était quitte ou double.

CHAPITRE III

— ¡ Tu eres loca(30) ! fit à mi-voix le narco qui avait l'impression que tous les clients du Prime 112 suivaient leur conversation. Sécher un type de la DEA ! Ils te poursuivront jusqu'en enfer.

Dolorès Zapata affronta son regard, sans ciller, puis lui fit remarquer :

— C'est moi qui prends les risques. C'est mon nom qui a été prononcé. Personne, à part ce hijo de puta de Pastrana, ne sait que tu es dans le coup. S'il y a un problème, c'est moi qu'ils viendront voir. Et tu me connais : personne ne m'arrachera un mot. Si on ne tape pas les deux, c'est foutu. Comment tu vas expliquer aux gens que tu as vus à Medellin qu'ils doivent ramener leur came dans les planques au fond de la selva ? Tu crois qu'ils vont apprécier ? C'est toi qu'ils vont flinguer. Et tu ne pourras pas discuter.

Carlos Barco ne répondit pas. Dolorès avait raison. Il risquait désormais sa peau, lui aussi. La Colombienne sentit que c'était le moment de frapper le coup final. Les yeux dans les siens, elle martela en détachant bien les mots :

— On ne retrouvera jamais une filière pareille, à opérer sans aucun risque. Mon ami est prêt à transporter autant de marchandise qu'on peut lui en donner. Et n'importe où dans le monde. Sauf aux États-Unis. Les grossistes te baiseraient le cul. Dix, vingt, trente tonnes. Une fois que ces deux-là ne pourront plus parler, personne n'est au courant. Au pire, ils vont me surveiller, moi. Mais rien ne se passera ici. Ils peuvent toujours courir. On va gagner des millions de dollars.

Elle sentait le Colombien ébranlé et décida de pousser son avantage.

— Tu es toujours copain avec les Mexicains de « Los Antrax » ?

— Oui, admit mollement Carlos Barco.

— Bueno. C'est dans leurs cordes. Eux, ils n'ont peur de rien. En plus, ils ne sont pas chers.

Le gang de « Los Antrax », c'étaient des Mexicains fous qui flinguaient n'importe qui sur commande. Des bêtes. Extrêmement dangereux, mais ils ne poseraient pas de questions. Pour cinquante mille dollars, on aurait un travail bien fait. Carlos Barco perdait pied. Il tenta une dernière objection :

— Ce truc ne peut marcher que si on sait exactement quand et où Pastrana et le flic de la DEA se retrouvent. Or, même à un jour près, ce n'est pas suffisant. Je connais les mecs de la DEA. Ils ne vont pas prendre la réservation sous leur nom et Pastrana non plus. Si on le suit à l'arrivée du ferry de Fisher Island, il va s'en apercevoir. Et alors...

Dolorès Zapata secoua ses longs cheveux auburn, l'air plus décidé que jamais. Elle avait gardé sa botte secrète pour la fin.

— Je t'ai dit qu'ils vont chez Wollenski. Or, je connais quelqu'un qui y travaille. Un type sûr qui a bossé pour moi. Il nous préviendra. Il connaît physiquement Pastrana. Le tout est de s'organiser bien avant. Il faudra au moins deux tueurs, à cause des sicarios. Peut-être trois. Avec une certitude de filer après rapidement.

Elle le noyait dans des détails opérationnels... Carlos Barco sentait qu'il était en train de céder. Cette garce était plus dure que beaucoup d'hommes, mais elle avait des arguments : transporter des tonnes de cocaïne sans risque, personne n'y était jamais arrivé. Il voulut tenter un dernier effort.

— Ton « transporteur », tu en es sûre ? Je n'aime pas beaucoup les Arabes.

— J'en suis sûre comme de moi-même, trancha Dolorès d'une voix sans réplique. Je le connais depuis vingt ans. C'est lui qui en a eu l'idée.

— Pourquoi ? Il doit déjà avoir plein de pognon...

La Colombienne fit une sorte de grimace.

— Tu lui demanderas toi-même. Il a envie de gagner de l'argent. Comme tout le monde.

Elle se remit à manger, comme s'ils ne venaient pas de décider d'une double exécution. Carlos Barco héla le garçon et lui demanda un double Defender avec beaucoup de glace. Il en avait besoin pour dissoudre le nœud qui lui bloquait l'estomac. Intérieurement, il admirait Dolorès. Tiene muchos ovarios(31), se dit-il. Ils terminèrent leurs New York steaks en même temps et Dolorès baissa les yeux sur sa montre.

— Bueno. Je vais voir le type que je connais chez Wollenski. Toi, tu t'occupes du reste. Il faut être prêts à partir de demain. On se retrouve vers midi, au Nikki Beach.

Elle glissa de sa chaise et, en passant, se pencha vers le Colombien, l'effleurant de ses longs cheveux et murmurant à son oreille :

— Après, on fera la fête, à Las Vegas.

Son sein lourd appuyait contre son épaule, en une invite muette. D'habitude, Carlos craquait plutôt pour des minettes de vingt ans de moins qu'elle. Mais Dolorès dégageait de tels effluves sexuels qu'il eut instantanément envie d'elle. Hélas, elle filait déjà vers la porte. Il ne put que lui effleurer la cuisse.

* *

*

Dolorès Zapata se gara dans l'immense parking derrière le

restaurant Smith & Wollenski. Celui-ci se trouvait à l'extrême pointe de South Beach, séparé du canal qui desservait le port par un chemin fréquenté par des cyclistes et des promeneurs.

L'établissement se composait de plusieurs salles et d'une longue terrasse face au canal, toujours bondée. Dolorès composa sur son mobile le numéro du restaurant et demanda, en espagnol, à parler à Fausto. À Miami, 40 % de la population était hispanique, et il valait mieux parler espagnol qu'anglais. Elle entendit celui qui lui avait répondu appeler Fausto et ce dernier prit l'appareil.

— Buenas noches, fit-il. ¿ Quien habla ?

— Dolorès, annonça la Colombienne. Comment vas-tu, Fausto ?

— ¿ Como esta, señora Dolorès ? fit chaleureusement le jeune Colombien. Ça va pas mal mais je ne suis pas aussi bien que chez vous, claro.

— Ça te plairait de retravailler pour moi ?

— Bien sûr !

— Muy bien. Je voudrais justement te proposer un travail. Il faut que je te parle.

Embarrassé, le jeune homme précisa aussitôt :

— C'est que je suis pris assez tard. Jusqu'à minuit. Je peux vous téléphoner ?

— Je suis dans le parking, derrière le restaurant, annonça Dolorès. Tu peux t'esquiver cinq minutes ? La dernière rangée au fond. Une Mercedes SLK bleue.

Fausto n'hésita que quelques secondes.

— Bueno. J'arrive.

Dolorès Zapata alluma une cigarette pour tromper son angoisse. Elle était décidée à aller jusqu'au bout. Elle ne laisserait pas passer la fortune. La vie avait été trop dure pour elle. Elle vit le jeune Colombien arriver en courant et ouvrit la portière pour qu'il se glisse à l'intérieur du véhicule. Essoufflé, il la fixa avec admiration.

— ¡ Mira, que bonita(32) ! lança-t-il, admiratif, en fixant ses seins lourds et sa bouche maquillée.

Lui était plutôt beau garçon, le cheveu ras et noir, un profil aquilin, la peau assez sombre, les épaules larges. Elle vit le gros sexe serré dans son jean et cela lui donna des fourmis dans les jambes.

— Bueno, attaqua-t-elle. As-tu accès au registre des réservations du restaurant ?

— Claro que si. ¿ Porque(33) ?

— Tu connais un type qui s'appelle Sanchez Pastrana ?

— Le vieux qui habite sur Fisher Island ? Il vient régulièrement. Il mange toujours des homards. ¿ Porque ?

— Il doit venir ces jours-ci, annonça la Colombienne. Seulement, je ne suis pas sûre qu'il prenne une réservation à son nom. Donc, tu

pourrais me téléphoner quand tu le vois arriver au restaurant. Cela suffira.

Fausto ne répondit pas. Quand Dolorès chercha son regard, il baissa les yeux et elle comprit qu'il se posait des questions. Lui aussi connaissait le monde des narcos et devait flairer un truc louche.

— Ça te pose un problème de me rendre ce service ? demanda-t-elle d'une voix naturelle.

Fausto demeura silencieux, le front plissé, visiblement déchiré. Dolorès comprit qu'elle devait le motiver. Il avait peur.

— Tu ne risques rien, affirma-t-elle d'une voix douce. Et tu me rends un grand service, que je récompenserai.

Comme par inadvertance, sa main se posa sur la cuisse du jeune homme, très haut, et l'extrémité de ses doigts effleura le tissu tendu par la masse du sexe. Du coin de l'œil, elle vit la pomme d'Adam de Fausto jouer du yoyo et il lâcha d'une voix étranglée :

— Bueno, je vais vous aider, señora Dolorès. Chaque fois que le señor Pastrana vient dîner, il envoie vers quatre heures un de ses hommes pour réserver les tables.

— Les tables ?

— Une pour lui et ses amis et celle des sicarios. Souvent, ils sont quatre. Deux à une table et deux qui surveillent le parking et la terrasse. Quelquefois aussi, il vient avec des musiciens. (Il baissa les yeux sur sa grosse montre bon marché.) Il faut que j'y aille. Vous me donnez votre téléphone ?

Il avait déjà la main sur la portière. Dolorès Zapata précisa aussitôt d'une voix volontairement sensuelle :

— Ne téléphone pas. Viens me prévenir. Tu te rappelles où est ma maison, à Coral Gables ? Ce n'est pas loin d'ici.

— Si, claro.

— Muy bien. Vaya con Dios. Je compte sur toi.

Sa main se retira comme à regret de la cuisse du jeune homme et elle put constater que la bosse du jean avait augmenté de volume.

Elle démarra dès qu'il se fut éloigné. Certaine qu'il la préviendrait.

* *

*

Nikki Beach, établissement à la pointe de South Beach, en retrait de la mer, avec un restaurant et des matelas blancs comme neige, était désert. Les matelas vides semblaient abandonnés sous le soleil brûlant. Dolorès Zapata mit ses affaires sur l'un d'eux puis ôta sa jupe et son chemisier. Carlos Barco était installé à une table du restaurant un peu plus loin. Elle lui adressa un coup d'œil discret et se dirigea vers la grande plage. Le Colombien l'y rejoignit quelques instants plus tard et,

les pieds dans les vagues de l'Atlantique, ils commencèrent à bavarder juste à côté du kiosque des Coast Guards.

— J'ai vu mon ami, annonça-t-elle. Il me préviendra. Cela nous laissera trois ou quatre heures pour réagir. Pastrana est toujours protégé. Deux ou quatre sicarios. À une table et dans le restaurant. Ce peut être pour ce soir ou demain. Et toi, tu as vu « Los Antrax » ?

— Si, admit le Colombien.

— Ils sont d'accord ?

— Sí. Cinquante mille dollars, plus des frais, mais ce sont des gens sûrs.

— Comment vas-tu les prévenir ?

— J'ai un numéro de portable. Ils auront déjà reconnu les lieux et la façon de filer après.

— Tu leur as dit, pour le flic ?

Carlos Barco regarda les vagues qui effleuraient ses chevilles.

— Non, avoua-t-il. Je leur ai seulement dit que la cible risquait d'être armée et protégée. Tu es sûre qu'il faut y aller ? Tu te rends compte de ce que cela va déclencher...

— C'est moi qui prendrais le heat, fit simplement Dolorès Zapata. À part ce lagarto(34) de Pastrana, personne ne sait que tu es impliqué. On ne va pas se dégonfler. Bueno, je vais travailler. Dès que je suis fixée, je te passe un coup de fil, d'une cabine. En te demandant si tu veux dîner avec moi. ¿ Claro ?

— Claro.

* *

*

Dolorès Zapata, allongée sur une chaise longue, au bord de sa piscine, les yeux protégés derrière ses lunettes noires, essayait de s'intéresser à Cosmopolitan, mais les lettres dansaient devant ses yeux. Presque quarante-huit heures s'étaient écoulées et Fausto n'avait toujours pas donné signe de vie. Or, selon l'info de son copain de la DEA, le dîner de Pastrana était imminent. Si le jeune Colombien s'était dégonflé, tout son plan s'effondrait. La DEA allait débarquer ou, au minimum, la mettre sur écoutes et la faire suivre. Alors, adieu les millions de dollars...

Un coup de sonnette à la porte de la villa lui expédia une décharge d'adrénaline à lui faire exploser les artères. Elle n'attendait personne, à part...

Elle se leva et alla ouvrir, vêtu d'un caraco noir boutonné devant et d'un hot pant en fausse panthère. Un short ultra-court qui moulait avec une précision anatomique les détails de son sexe. Elle ouvrit la porte, dissimulée dans la pénombre du hall, et cligna des yeux sous le

soleil.

— Señora Dolorès ?

C'était la voix timide de Fausto. Elle ouvrit en grand la porte, une vague de bonheur balayant ses angoisses.

— Faustino ! Vien aqui.

Il entra et éternua : le hall était glacial à cause de la clim'. Dolorès distinguait à peine le jeune homme. Elle reprit la direction de la piscine, le jeune Colombien sur ses talons. Balançant volontairement ses hanches, ses mules à haut talon claquant sur le carrelage, elle ne se retourna qu'une fois à côté de la chaise longue, et ôta ses lunettes.

— ¿ Tu quieres tomar un Coca(35) ?

Planté en face d'elle, Fausto, vêtu d'un T-shirt blanc très collant et de son habituel jean, secoua la tête. Dolorès vit tout de suite que son regard était fixé sur ses seins qui débordaient légèrement du caraco. Puis il baissa un peu la tête, fixant le sexe moulé par le tissu panthère. D'une voix étranglée, il annonça :

— Le señor Pastrana a retenu une table pour deux pour sept heures et une pour ses sicarios. Sur la terrasse. La 24, à l'extrémité est.

Il avait débité sa tirade à toute vitesse. Les mots se gravaient dans la tête de Dolorès Zapata comme des pointes de feu. Elle s'approcha du jeune Colombien et lui adressa un sourire à faire craquer un play-boy professionnel.

— Muchissimas gracias, murmura-t-elle, de sa voix rauque de salope tropicale. Tu es sûr que tu ne veux pas un Coca ?

Fausto secoua la tête, incapable d'émettre un son. Il lui semblait que les seins bronzés et lourds maintenus par le caraco allaient lui sauter au visage. Mais ce qui le fascinait, c'était le hot pant et ce qu'il devinait dessous.

— ¿ Tu quieres una altra cosa(36) ? demanda Dolorès.

Comme Fausto ne répondait pas, elle l'enveloppa d'un regard interrogateur et remarqua alors le renflement du jean en haut des cuisses. Elle en ressentit une petite pointe agréable à l'épigastre. C'était excitant de voir ce jeune homme, qui avait la moitié de son âge, bander pour elle comme un fou. Aussi ne pensait-elle pas seulement à s'assurer de sa complicité quand elle posa des doigts légers sur le renflement du jean. Comme pour jouer.

Fausto poussa un cri étranglé. Ses mains partirent en avant et il arracha plutôt qu'il ne défit les boutons du caraco, libérant deux seins lourds et encore fermes. Il se mit à les pétrir comme un fou, repoussant Dolorès jusqu'à la chaise longue où elle bascula en riant.

— Faustino ! ¡ Eres loco(37) !

Penché sur elle, Fausto tâtonna vers le hot pant et crispa ses doigts sur le sexe de Dolorès. Puis, de l'autre main, il tenta maladroitement de faire descendre le short. Le souffle court, le regard fixe, il avait l'air

d'un fou. Dolorès garda la tête froide, comprenant que si elle le repoussait, elle s'en ferait un ennemi. Il était trop excité. Mais, d'un autre côté, elle n'avait pas envie qu'il lui fasse l'amour. Dieu sait où il traînait ! Ce n'était pas à quarante-quatre ans qu'elle allait attraper le sida. D'un geste décidé, elle défit la ceinture du jean, descendit le Zip, découvrant un slip noir tendu. D'un geste habile, elle souleva l'élastique, faisant aussitôt jaillir un sexe recourbé, tendu et rouge. Elle n'eut qu'à se pencher en avant pour en enfoncer une bonne partie dans sa bouche. Cela sentait le sel. Il s'était lavé. Tétanisé, Fausto avait lâché le hot pant, le jean sur ses chevilles. Il avait l'impression que le bon Dieu lui léchait l'âme. Lorsqu'il travaillait là comme jardinier, jamais il n'aurait imaginé que la señora Zapata prendrait un jour son sexe dans sa bouche ! Certes, il s'était souvent caressé en pensant à elle, mais cela n'avait jamais dépassé le stade du fantasme.

Le fourreau de cette bouche chaude et la langue agile lui donnaient une furieuse envie de plonger son sexe dans le ventre de la jeune femme. Il voulut lui échapper, mais Dolorès tint bon, une main refermée à la base du membre qu'elle aspirait. Elle y mit toute sa technique et, en quelques secondes, Fausto poussa un râle d'agonie en se déversant dans sa bouche. En quelques secondes, tout fut terminé. Dolorès repoussa gentiment le jeune homme.

— J'attends un client, murmura-t-elle, il faut que tu t'en ailles.

Elle se remit debout, reboutonna son caraco et serra tendrement le membre qu'elle venait de sucer.

— Tu as une très belle queue ! dit-elle. La prochaine fois, tu me défonceras bien avec. Je t'appelle. Ahora, vamos.

Étourdi, Fausto se rajusta. En un clin d'œil, Dolorès le raccompagna et attendit qu'il s'éloigne dans sa vieille Mustang blanche décapotable. Puis elle prit une bouteille de Defender « Success » dans le bar et en but une gorgée au goulot, pour effacer le goût du sperme. Son short était trempé. Ce petit salaud l'avait quand même émue. Elle baissa ensuite les yeux sur sa Breitling Callistino, cadeau de son ami saoudien.

Il lui restait exactement trois heures pour organiser le meurtre de Sanchez Pastrana et de l'agent de la DEA.

* *

*

La lourde Cadillac Escapade émergea la dernière du ferry en provenance de Fisher Island, sous le regard vigilant des gardes de sécurité veillant à ce qu'aucun étranger non invité ne se faufile sur l'île. L'énorme SUV noir aux vitres de la même couleur que sa carrosserie cahota sur la rampe d'accès et se dirigea vers le Macarthur

Causeway, où il se glissa dans la circulation en direction de Miami Beach. Ensuite, il tourna à droite, sur Alton Road, en direction du sud, pour rejoindre la pointe extrême de South Beach, jusqu'à Biscayne Boulevard, par de grandes avenues bordées de nouveaux buildings d'une quarantaine d'étages offrant une vue circulaire sur l'océan et Miami. Il pénétra ensuite dans le vaste parking du restaurant Wollenski. L'Escapade s'arrêta en face de l'entrée et deux hommes en descendirent. Lunettes noires, moustaches, cheveux courts, polos noirs, costumes noirs. Ils inspectèrent rapidement les lieux, puis l'un d'eux pénétra à l'intérieur du restaurant, revenant quelques instants plus tard. D'un signe de tête, il fit signe que tout était normal. Aussitôt, le chauffeur descendit et ouvrit la portière arrière droite de l'Escapade.

Sanchez Pastrana se laissa glisser lentement à terre, aussitôt aidé par le chauffeur. Cassé en deux, il marchait difficilement, empêtré par sa grande carcasse. Les deux sicarios ouvraient la marche. Le visage crispé par l'effort, le vieux Colombien traversa toute la terrasse pour se laisser tomber dans un director chair, spécialement amené pour lui. La table se trouvait juste au bord du sentier parcouru par des promeneurs et quelques bicyclettes, face au bras de mer menant au port de Miami, une sorte de canal d'une centaine de mètres de large.

Une serveuse accourut, avec une bouteille de Château-Latour 1982, et lui remplit aussitôt son verre. Les deux sicarios prirent place à la table voisine, posant sur leurs genoux deux pistolets-mitrailleurs Skorpion, dissimulés par leurs serviettes. Eux ne dinaient pas, se contentant d'eau minérale. Sanchez Pastrana trempa les lèvres dans son bordeaux, euphorique. Avec ce qu'il offrait à la DEA, ce serait bien le diable s'ils ne se montraient pas coopératifs. Il suffisait d'un mot au D.A(38).

Il n'était pas assis depuis une minute que le special agent Jeb Pembroke arriva d'un pas pressé. Les cheveux roux clairsemés, des yeux bleus vifs, une petite moustache rousse, veste rayée bleu et blanc et pantalon informe. Il s'excusa de son retard, accepta un peu de vin et s'assit en face du narco colombien, découvrant involontairement le petit revolver dans un holster de cuir à sa ceinture.

— Comment va la santé, Sanchez ? demanda l'Américain, chaleureusement.

Sanchez Pastrana secoua la tête.

— Pas fort. Ce putain de mal au dos. On me fait des piqûres, mais ça ne s'améliore pas. Sans parler du reste. Heureusement que j'ai encore le droit de boire du vin...

— Il est délicieux ! approuva l'Américain.

La serveuse s'était approchée avec les menus. Le Colombien pointa le doigt vers son invité.

— Steak ?

— New York, rare(39), baked potatoes. Caesar salad.

— Maine lobster pour moi, annonça Pastrana.

Quelques instants plus tard, on leur apporta deux énormes bols de salade. Le Wollenski commençait à se garnir, bien que ce soit l'endroit le plus cher de South Beach.

* *

*

Jeb Pembroke tirait pensivement sur sa moustache. Ce que lui avait révélé Sanchez Pastrana était si énorme qu'il en avait à peine mangé. Par contre, la bouteille de bordeaux était presque vide.

— C'est une sacrée histoire, soupira-t-il. Et c'est sûr ?

— J'aurai, au fur et à mesure, tous les éléments, assura le Colombien. Et je vous dirai où la marchandise doit être livrée et à quelle date. Cinq tonnes.

— Pas ici ?

— Non, en Europe.

Intérieurement, Jeb Pembroke fit la moue. Ce serait un peu moins bon pour la DEA. Mais, au moins, il se ferait des amis. Il tourna la tête vers le narco, remarquant une tache rouge dans son œil gauche. Un vaisseau qui avait éclaté. L'autre semblait vraiment en mauvais état, bien qu'il ait mangé de bon appétit.

— Et pour vous, qu'est-ce que vous voulez ? interrogea-t-il, connaissant d'avance la réponse.

— La paix, fit simplement le Colombien. Je ne veux pas retourner en prison. Vous vous démerdez.

— Cela devrait pouvoir s'arranger, mais on sera obligé de remonter au Department of Justice, à Washington, remarqua l'agent de la DEA. Enfin, avec une note favorable du D.A...

Il laissa sa phrase en suspens, suivant machinalement des yeux un garçon en veste blanche qui se faufilait entre les tables, un plateau chargé de bouteilles à la main. Le garçon posa son plateau sur une table vide derrière lui et Jeb Pembroke ne lui prêta plus attention. C'est du coin de l'œil qu'il vit le serveur se faufiler jusqu'à la table des deux sicarios, absorbés par la contemplation d'un énorme porte-container gagnant majestueusement la haute mer.

Une giclée d'adrénaline faillit faire exploser l'aorte de Jeb Pembroke. Le serveur venait de tirer de sa veste un pistolet automatique prolongé par un long silencieux, dont l'extrémité s'appuyait déjà sur la nuque d'un des deux sicarios. Le brouhaha du restaurant couvrit le bruit de la détonation. Le faux serveur bougea imperceptiblement et son second projectile foudroya de la même façon

le deuxième sicario. Les deux Colombiens s'effondrèrent sur leur table, faisant tomber une bouteille et des verres. Le bruit fit tourner la tête à Sanchez Pastrana qui réalisa aussitôt.

— ¡ Hijos de puta ! lâcha-t-il, en essayant de se lever. José !

Instinctivement, il avait appelé le chef de ses gardes du corps qui devait surveiller le parking.

Jeb Pembroke se dit que Sanchez Pastrana avait été imprudent et qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Mais c'était son problème.

Le vieux narco était déjà debout, courbé en deux, quand l'agent de la DEA repéra deux promeneurs sur le sentier. Un très grand, avec une large bouche et des cheveux gominés, l'autre, plus petit, l'air mauvais. Deux Latinos. Le grand marcha sur Sanchez Pastrana, le bras tendu, prolongé par un petit deux-pouces, sans silencieux. Calmement, il lui tira trois balles dans la poitrine, en rafale. Le Colombien retomba dans son director chair et bascula en arrière, entraînant le fauteuil. Son assassin s'éloigna sans se presser, tandis que le petit Latino s'avavançait vers la table de Sanchez Pastrana.

C'est à cette seconde seulement que Jeb Pembroke comprit qu'il était, lui aussi, concerné. C'était tellement énorme qu'il n'y avait pas pensé.

Il écarta sa veste pour saisir son arme. Tranquillement, le petit Latino à l'air méchant lui tira une balle dans le ventre.

— Son of a bitch ! lâcha l'agent de la DEA. I am a DEA agent !

Son agresseur, impassible, lui tira presque à bout portant un second projectile en plein cœur, et s'éloigna ensuite rejoindre son compagnon.

Le quadruple meurtre s'était déroulé en moins d'une minute. Les dîneurs se levaient en criant. José, le chef des sicarios, jaillit de la salle, attiré par les coups de feu, brandissant un Glock 9 mm. Les deux tueurs bifurquèrent soudain, comme s'ils allaient plonger dans le bras de mer. Escaladant les blocs de ciment bordant la rive, ils sautèrent dans un dinghy qui les attendait et démarra aussitôt en direction de l'autre rive, coupant la route d'un gros cargo.

* *

*

« DEA OFFICIER SHOT DEAD AT WOLLENSKI(40) » : la manchette barrait toute la une du Miami Herald. Dolorès Zapata lut attentivement l'article. Les deux hommes étaient morts sur le coup, comme les sicarios. Le journal évoquait un règlement de comptes entre cartels, suggérant que le policier avait été abattu par erreur. Ou parce qu'il allait riposter. On soulignait que Sanchez Pastrana était un repentí qui fournissait des informations précieuses à l'Agence fédérale. Ce qui expliquait la présence de Jeb Pembroke.

Elle replia le journal, l'âme en paix. Fausto avait bien mérité sa fellation. Désormais, la voie était libre pour la fortune. Plus personne ne s'opposerait au deal avec son ami le prince Ryad Al-Khobar-bin-Saoud.

CHAPITRE IV

L'atmosphère était doublement glaciale. D'abord à cause d'une climatisation de folie, évoquant une bourrasque au pôle Nord. La grande salle de réunion de la Drug Enforcement Administration, isolée du monde par des baies vitrées teintées, dominait la zone de fret de l'aéroport de Miami et une partie des pistes. Pour parvenir à ce building, centre nerveux de la DEA pour toute la Floride, il fallait continuer le Dolphin Expressway bien après l'aéroport, tourner à droite pour s'engager dans un dédale de voies bordées de hangars lorsqu'on venait de Miami, et ensuite de bâtiments industriels. Et enfin, à un certain endroit, monter une rampe vers ce qui ressemblait à un parking en plein air. Une voiture de police stationnait là en permanence, intimant l'ordre aux visiteurs non attendus de faire demi-tour. Le QG de la DEA était au bout du parking.

Malko éternua : il n'arrivait pas à se faire à la violence de la climatisation américaine. Arrivé quelques heures plus tôt d'Autriche, il avait été accueilli à l'aéroport par une jeune femme grande et mince, en tailleur-pantalon, plutôt séduisante en dépit de ses lunettes à monture métallique. Teresa Wilhem, la représentante de la Central Intelligence Agency en Floride. Malko avait tout juste eu le temps de déposer sa housse Vuitton au Delano, fleuron hôtelier de South Beach, avant de repartir dans une Buick blanche, conduite par Teresa Wilhem elle-même. Dans le hall du building de la DEA, il avait été présenté à Foster Sheridan, directeur du centre antiterroriste de l'Agence, arrivé de Washington une heure plus tôt, avec une énorme serviette de documents.

Le voyage prévu en Arabie Saoudite s'était évanoui comme un mirage. Alors qu'il avait déjà appelé l'ambassade saoudienne à Vienne, Malko avait reçu un coup de fil de la station de la CIA lui demandant de ne pas donner suite à ce projet. Deux jours plus tard, on lui avait demandé de filer sur Miami. Et, dans la voiture, Teresa Wilhem lui avait expliqué la raison de sa présence ici. Derrière une histoire de trafic de cocaïne à laquelle était mêlé un prince saoudien, la CIA soupçonnait une opération de financement d'Al-Qaida. Or, la seule personne permettant de suivre cette piste était menacée d'arrestation par la DEA, alors que la CIA tenait à ce qu'on la laisse en liberté. Avant de mettre Malko sur l'enquête, il fallait trancher ce dilemme. Pour employer une litote, CIA et DEA n'avaient pas la même approche du problème. Les représentants des deux agences fédérales étaient même prêts à s'entr'égorgier. La réunion durait depuis une heure et les points de vue ne s'étaient guère rapprochés. Un peu abruti par le

décalage horaire, Malko demeurerait muet comme une carpe. Son éternuement sembla relancer les débats. Jason Worchel, lui aussi venu de Washington où il exerçait d'importantes fonctions au sein du QG de la DEA, revint à la charge. Petit, fluët, le nez rouge, les cheveux en épi, il aurait ressemblé à un clown sans son air authentiquement méchant. Sa voix grinçante semblait sortir d'un film d'horreur des années trente.

— Gentlemen, lança-t-il, le special agent Jeb Pembroke a été abattu lâchement il y a onze jours par des tueurs non identifiés, alors qu'il rencontrait un de ses contacts. C'était un homme respecté de tous pour ses qualités humaines et professionnelles. Nous tenons absolument à ce que ses assassins soient arrêtés et châtiés. Or...

— Jason, coupa Foster Sheridan, vous reconnaissez vous-même qu'ils sont « non identifiés ».

— Correct ! grinça le représentant de la DEA, mais nous connaissons un suspect qui pourrait nous mener à eux : Dolorès Zapata. Qui, d'après les déclarations de feu Sanchez Pastrana, est impliquée dans une très importante livraison de cocaïne. Kevin Crane, ici présent, a rédigé un rapport à ce sujet, basé sur les déclarations de Jeb Pembroke. Exact, Kevin ?

Kevin Crane, gros homme chauve en chemise blanche, responsable de la DEA de Miami, hocha la tête affirmativement.

— Tout à fait, sir. Sanchez Pastrana a téléphoné à notre agent Jeb Pembroke pour lui signaler que Dolorès Zapata, avec l'aide d'un prince saoudien, se préparait à acheter plusieurs tonnes de cocaïne en Colombie. Trois jours après cette conversation, Sanchez Pastrana est assassiné pendant qu'il dîne avec Jeb Pembroke. Celui-ci est tué aussi. Et vous soutenez qu'il ne faut pas arrêter cette Colombienne, veuve d'un grossiste du cartel de Medellin ! Je pense que si on l'emprisonne sans possibilité de caution, elle finira par craquer et nous mettre sur la piste des assassins.

Teresa Wilhem, qui n'avait guère parlé jusque-là, cessa de jouer avec son crayon et remarqua d'une voix douce :

— Sir, la seule personne qui pourrait accuser Dolorès Zapata se trouve dans une urne funéraire. Vous n'avez que des circonstanciel evidences(41). Si on l'appréhende, n'importe quel avocat la fera sortir en vingt-quatre heures. En plus, comment Dolorès Zapata aurait-elle pu avoir vent de cette conversation ? Il semblerait plutôt que la victime – Sanchez Pastrana – ait été trop bavard. En plus, c'était un repent. Il avait pas mal d'ennemis qui ont pu vouloir se venger de lui.

Kevin Crane ne répondit pas. Profitant de son avantage, Teresa Wilhem se tourna vers son voisin, un grand brun athlétique, en costume et polo sombre.

— Mister Nelson, qu'avez-vous découvert sur les meurtres qui

puisse les relier à Dolorès Zapata ?

Clemente Nelson était le patron du Homicide Squad, chargé de tous les meurtres de Dade County. Très brun, la peau mate, il avait un type latino prononcé.

— Pas grand-chose, reconnut-il. Les quatre homicides ont été commis par trois individus agissant à visage découvert. D'après certains bruits, il s'agirait de membres du gang « Los Antrax », des Mexicains très violents qui se spécialisent dans les règlements de comptes.

Teresa Wilhem, impassible, continua :

— D'après vos investigations, Dolorès Zapata est-elle en contact avec ce gang ?

Le patron du Homicide Squad mit plusieurs secondes à répondre.

— Je n'ai rien trouvé à ce sujet, finit-il par reconnaître. En ce qui concerne les preuves matérielles, nous n'avons que les projectiles tirés. Les meurtriers se sont enfuis dans un bateau qui n'a pu être retrouvé.

— Avaient-ils des complices au restaurant ?

— C'est possible, mais pas certain. Les premiers interrogatoires n'ont rien donné. Sanchez Pastrana y venait régulièrement. On a pu le guetter.

Jason Worchel bouillait visiblement. Il jeta de sa voix grinçante :

— Le Homicide Squad n'a aucune piste. La seule à exploiter est cette Colombienne, impliquée déjà à plusieurs reprises dans des affaires de drogue.

— Mais jamais condamnée, remarqua d'une voix détachée Teresa Wilhem. Je crois qu'elle exerce la profession d'agent immobilier ?

Le représentant de la DEA balaya la table d'un regard furibond.

— Donc, faute de nous attaquer à l'unique suspect de ce cas, nous allons laisser le meurtre du special agent Jeb Pembroke impuni ?

Un ange passa, un brassard de crêpe sur les ailes. Dans le lointain, à travers la baie teintée, Malko suivait des yeux un Boeing 747 en train de se déplacer lentement comme un scarabée. La pièce était si insonorisée qu'on n'entendait même pas le bruit des avions décollant de l'aéroport.

Foster Sheridan, le seul à porter une veste et une cravate, la raie de côté séparant ses cheveux gris, répliqua d'une voix grave et bien timbrée :

— Mister Worchel, je tiens autant que vous à ce que ces meurtriers soient punis. Cependant, en dehors de ce crime horrible, je dois prendre en compte un intérêt supérieur, celui de la Sécurité nationale. Comme vous le savez, je dirige le Counter-Terrorism Center à la CIA. Notre rôle est de prévenir de nouveaux attentats similaires à ceux du 11-Septembre.

— Qu'est-ce que cela vient faire ici ? aboya Jason Worchel. Il s'agit

du meurtre d'un de nos agents par des tueurs professionnels, vraisemblablement liés à la mafia colombienne.

Le patron du CTC ne se troubla pas et continua de la même voix posée.

— Si j'ai bien lu les documents relatifs à ces meurtres, Pastrana a parlé au special agent Jeb Pembroke d'un important trafic de cocaïne où serait impliqué un prince saoudien.

— Exact, reconnut Jason Worchel. Mais c'est peut-être une histoire inventée de toutes pièces.

Foster Sheridan esquissa un sourire froid.

— Vous semblez certain que ces meurtres sont liés à la dénonciation de ce supposé trafic impliquant un prince saoudien. Si celui-ci n'existe pas, Dolorès Zapata ne peut pas être impliquée dans ces meurtres.

Pris à revers, le représentant de la DEA ne répliqua pas. Foster Sheridan en profita pour enfoncer le clou.

— Mister Worchel, dit-il, personnellement j'aurais tendance à penser que cette histoire est vraie. Parce qu'il semble bien que quatre personnes aient été froidement abattues pour empêcher Sanchez Pastrana de préciser ses informations. J'en conclus qu'il s'agit d'une affaire sérieuse. Impliquant une personnalité saoudienne. Vous n'ignorez pas que les terroristes islamistes comptent beaucoup de Saoudiens dans leurs rangs.

— Où voulez-vous en venir ? lança Jason Worchel.

— À ceci, répondit Foster Sheridan : s'il reste une petite chance pour que cette affaire soit vraie, elle serait beaucoup plus grave qu'un simple trafic de cocaïne. Imaginez que ce trafic serve à financer un réseau terroriste ? Nous devons tout faire pour explorer cette possibilité et éventuellement mettre fin à ce trafic. Je pense que vous êtes d'accord avec moi ?

Le responsable de la DEA pouvait difficilement dire « non », sous peine de se retrouver dans un avion pour Guantanamo. Il reconnut de mauvaise grâce :

— Que faut-il faire, à votre avis ?

— Laisser en liberté Dolorès Zapata, conclut Foster Sheridan, le temps de nous faire une opinion. C'est le seul fil que nous ayons à tirer.

— Et comment allez-vous le tirer ? demanda ironiquement Jason Worchel.

Foster Sheridan se tourna vers Malko, assis à sa droite.

— Le directeur de l'Agence a décidé de confier cette affaire à un de nos meilleurs chefs de mission, ici présent, Malko Linge. Il essaiera d'entrer en contact avec cette Colombienne pour remonter la filière saoudienne, si elle existe. Le Homicide Squad peut continuer son

enquête pendant ce temps. Je pense qu'il faudrait déterminer si la fuite qui a déclenché le quadruple meurtre est venue de Sanchez Pastrana ou d'une autre source.

— Laquelle ? jappa Jason Worchel.

Patelin, Foster Sheridan avança calmement :

— Au sein de votre agence, il a pu y avoir une fuite involontaire...

Un silence pesant se prolongea de longues secondes. Jason Worchel se retenait visiblement pour ne pas se lever et partir en claquant la porte. Il ravala sa fureur et frappa la table du plat de la main.

— Well, je suis obligé de m'incliner pour le moment. Mais si, dans deux semaines, vous n'avez rien de nouveau, je vais voir le D.A. et je fais boucler Dolorès Zapata.

Il se leva, repoussa sa chaise et sortit dans un silence polaire. Foster Sheridan rompit le silence pour demander d'une voix posée :

— D'autres questions ?

Clemente Nelson, le chef du Homicide Squad, leva la main.

— À quelle sorte d'investigations se livrera Mr. Linge ? A-t-il besoin de notre aide ?

Le représentant de Langley sourit poliment.

— Si c'est le cas, il vous en avertira. Mais nous tenons à ce que cette enquête demeure totalement confidentielle. Rien ne doit sortir de cette pièce. Bien entendu, si nous débouchons sur une information concernant le meurtre du special agent Jeb Pembroke, elle vous sera immédiatement communiquée.

Il se leva, signifiant la fin de la réunion. Kevin Crane, le représentant local de la DEA, faisait ostensiblement la gueule. Il salua à peine et sortit à son tour de la pièce. Clemente Nelson s'approcha de Malko et lui tendit sa carte.

— Voilà, il y a tous mes numéros, y compris mon mobile. Il reste toujours ouvert.

Très service-service. Malko le remercia avec un sourire.

— Y a-t-il un élément dont vous n'avez pas parlé ici ? Qui pourrait m'aider...

Le chef du Homicide Squad sembla embarrassé. Il se jeta enfin à l'eau.

— C'est délicat à dire. Sanchez Pastrana était un cooperative defendant. Il a pu parler à d'autres agents de la DEA. Je ne pouvais pas dire cela devant eux, mais, dans le passé, il y a eu des cas semblables.

— Autrement dit, conclut Malko, cette fuite aurait pu venir de l'intérieur de la DEA.

Clemente Nelson esquissa un sourire.

— Si vous dites que je l'ai dit, je nierai. Mais ce n'est pas impossible.

— Merci. Et cette Dolorès Zapata, que savez-vous d'elle ?

— Very beautiful woman, fit le policier. Elle n'a jamais été impliquée dans une affaire de drogue, mais son mari était un des grossistes de Medellin. Il a été flingué, il y a huit ans. Elle a forcément beaucoup de contacts là-bas. Elle vit dans une maison à Coral Gables, qu'elle n'a pas fini de payer. Elle a un fils à l'université et dirige une petite agence immobilière. Je vous donnerai tout cela.

— Vous l'avez interrogée ?

— Non.

— À propos, vous avez connu un certain Eddie Garcia, au Homicide Squad ? Celui qu'on surnommait « Ricochet Rabbit ».

Clemente Nelson parut frappé par la foudre et son visage s'illumina.

— Vous connaissez « Ricochet Rabbit » ?

— Nous avons travaillé ensemble sur l'affaire Miguel Cuevas, en 1982.

— Oh ! My God ! Vous êtes de la famille.

— Il est toujours dans la police ?

— Non. Il a pris sa retraite il y a six ans environ. Mais il bosse maintenant pour un avocat, comme enquêteur. Vous voulez ses coordonnées ?

— Bien sûr !

Le policier prit son Palm et tapa le nom de son ancien collègue.

— Voilà. Il travaille pour un nommé Douglas Sommer. 444 Brickell Avenue. Suite 402. Téléphone 3 057 659 861. Ils vous diront où on peut le joindre.

— Merci, fit Malko. Vous n'avez pas son numéro personnel ?

— Non. Il a déménagé. Il est remarié avec une petite Vénézuélienne qui a vingt ans de moins que lui...

— O.K., conclut Malko. Je l'appellerai. À bientôt.

La poignée de mains de Clemente Nelson fut particulièrement chaleureuse.

— Passez me voir quand vous voudrez ! dit-il. Au Dade County Police Department, Second Avenue South West et 13^e Rue.

Malko s'était fait un ami. Le policier sortit et Malko rejoignit Teresa Wilhem et Foster Sheridan. Celui-ci semblait ravi et soulagé.

— On a fait le bon choix avec vous, souligna-t-il. Moi, je repars tout à l'heure à Washington, mais Teresa reste à votre disposition. Allons boire un verre au bar du Marriott. J'ai encore près de deux heures.

* *

*

Comme toujours aux États-Unis, le bar du Marriott était plongé dans une pénombre à peu près totale. L'hôtel se trouvait à un jet de pierre de l'aérogare. Malko trempa les lèvres dans sa vodka glacée et remarqua :

— Je suppose que c'est à cause de cette histoire que l'Agence voulait m'envoyer en Arabie Saoudite ?

— Tout à fait. C'est grâce à Teresa qui copine avec Kevin Crane. Je crois qu'il a des vues sur elle...

— Please, Mister Sheridan ! protesta Teresa Wilhem.

— O.K., O.K. Je retire, fit Foster Sheridan. Bref, ils ont bu un verre ensemble et il n'a pas pu s'empêcher de parler de l'histoire Pastrana. Teresa m'a transmis et on a tous sauté au plafond. Le premier réflexe de la Division des Opérations a été de vous envoyer en Arabie Saoudite. Et puis, on s'est rendu compte que c'était idiot. D'autant que Teresa nous a parlé de Dolorès Zapata.

Teresa, qui se détendait après un double Defender « Very Classic Pale » on the rocks, sourit modestement. Les jambes croisées, le buste droit, le visage impassible.

— Donc, vous croyez vraiment à cette histoire de prince saoudien ? insista Malko.

— Oui, répondit sans hésiter Foster Sheridan. Mais on ne l'a pas identifié. Et à l'Agence, on n'a rien sur Dolorès Zapata. Or, des princes saoudiens, il y en a des centaines. Seule cette fille peut nous faire progresser.

Il prit dans sa serviette une enveloppe qu'il posa sur la table.

— C'est tout ce que Teresa a réuni sur elle. Photos, adresses, enquête d'environnement. Elle a eu trois maris et aime visiblement les hommes. (Il sourit finement.) C'est peut-être pour cela qu'on vous a choisi. Vous avez plus de chances que les gumshoes du Bureau.

— Merci, fit Malko. Mais elle doit se méfier...

— Bien sûr, approuva Sheridan. Aussi, Teresa a eu une petite idée pour aider votre premier contact.

La représentante de la CIA à Miami but une gorgée de son Defender avant d'expliquer :

— J'ai des contacts avec un HC(42) du Mossad, Samuel Benchetrit. On se rend des petits services. Un Israélo-Américain. Il a plusieurs business dont une agence immobilière sur Lincoln Avenue à Miami Beach. Ce soir, nous dînons avec lui.

Foster Sheridan regarda sa montre et termina d'un trait un daiquiri qui devait faire un demi-litre. Il allait bien dormir dans l'avion.

— O.K. I have to go. Tenez. Nous pourrions communiquer.

Il lui tendit un portable en expliquant :

— Il est crypté. Un numéro intraçable. Vous pouvez aussi vous en servir comme d'un portable ordinaire, mais vous pourrez me dire tout

ce que vous voulez sans risque en m'appelant au numéro gravé au dos. Take care.

Teresa Wilhem rafla l'addition avant Malko, termina son scotch et se leva.

— Je vous ramène au Delano. Soyez en bas à sept heures.

* *

*

Fausto Caligaro sursauta en entendant une voix d'homme inconnue l'appeler. Son poulx grimpa à 200. Il se retourna et son poulx redescendit. Ce n'était qu'un nouveau maître d'hôtel.

— Va vérifier les tables de la terrasse, ordonna-t-il au jeune Colombien.

Celui-ci s'empressa d'obéir. Depuis deux semaines, il ne vivait plus. Il se trouvait à l'intérieur du restaurant au moment des meurtres, mais, comme tout le monde, il s'était précipité vers la terrasse. Si ses jambes ne s'étaient pas dérobées sous lui, il se serait enfui sur-le-champ. Bien entendu, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, s'attendant à chaque seconde à voir surgir la police. Il en avait été physiquement malade. Ensuite, il avait fallu subir les interrogatoires des policiers du Homicide Squad. Qui ne s'étaient pas vraiment intéressés à lui. Puis les jours avaient passé et son angoisse s'était un peu dissipée. Il n'était plus tenaillé que par une seule idée : revoir Dolorès Zapata et la baiser. Il ne lui en voulait même pas de l'avoir impliqué dans un quadruple meurtre. Pas une seconde il n'avait songé à la dénoncer. Il s'attendait à ce qu'elle l'appelle. Et rien ne venait. Le silence. Il n'osait pas téléphoner... D'ailleurs, il sentait bien que ce n'était pas la chose à faire.

Alors, depuis une semaine, entre ses heures de travail, il allait rôder à Coral Gables dans sa vieille Mustang blanche, passant sans ralentir devant la maison de la Colombienne, sans oser s'arrêter et sonner. Une seule fois, il avait vu la Mercedes SLK garée devant la villa.

Désormais, les journaux ne parlaient plus de l'affaire. Et la table de Sanchez Pastrana était réclamée par tout le monde. Tandis qu'il étalait les nappes, Fausto Caligaro se dit qu'il aurait enfin le courage d'aller sonner chez celle à qui il avait rendu un sacré service. Il sentait encore son sexe gonfler dans la bouche de Dolorès.

* *

*

Samuel Benchetrit avait la tête comme une boule de billard et une

épouse colombienne longue et filiforme qui n'ouvrait pas la bouche. Après les dim-sum, Teresa et Malko avaient eu droit au canard laqué, puis à une salade de crevettes et encore à de la viande de canard. Le restaurant chinois était presque vide, bien décoré et plutôt triste. L'Israélien, volubile, n'arrêtait pas de parler du conflit au Moyen Orient. Bien entendu, il avait une admiration sans limite pour George W. Bush...

À la troisième tasse de thé, Teresa annonça d'une voix égale :

— Sam, je voudrais vous demander un service.

Samuel Benchetrit ne broncha pas et dit quelques mots en hébreu à sa femme, qui se leva et disparut.

— De quoi s'agit-il ? demanda alors l'Israélien.

— Notre ami, Malko Linge, a besoin d'une « légende », annonça Teresa Wilhem. Il a un assignement pour nous ici et doit « tamponner » une fille qui a une agence immobilière à Coral Gables. Dolorès Zapata. Vous la connaissez ?

— Un peu, répondit Benchetrit. On s'est croisés deux ou trois fois. Mais elle travaille surtout dans son coin. Je dois avoir sa carte quelque part.

Il ne demanda pas pourquoi Malko voulait entrer en contact avec la Colombienne. Mais sa Centrale serait au courant de la démarche américaine dans les heures qui suivaient.

— O.K., conclut Teresa Wilhem. Est-ce que vous pourriez lui passer un coup de fil en lui disant qu'un client a débarqué chez vous, recommandé par des amis, et qu'il cherche une maison à Coral Gables ? Que vous le lui envoyez. Vous lui donnez les coordonnées de notre ami au Delano et vous ne vous occupez plus de rien...

L'Israélien éclata de rire.

— Si ! Je vais lui demander la moitié de la com... O.K., je fais cela demain matin.

— Cela serait bien qu'elle lui téléphone, souligna Teresa Wilhem.

— No problem.

Il les raccompagna presque sur le trottoir et Thérèse Wilhem déposa Malko au Delano, à trois blocs de là. South Beach était particulièrement animé : il y avait un festival de hip-hop sur Atlantic Avenue et tous les Nègres de la création semblaient s'être donnés rendez-vous là. Tous dans la même tenue : bermuda large d'un mètre à mi-mollet et T-shirt blanc arrivant aux genoux. Plus des chaînes, des croix, des pendentifs invraisemblables. Ils mirent presque une demi-heure pour parcourir les trois blocs. Il y avait des voitures de police à chaque intersection. Malko n'avait plus sommeil. En approchant du Delano, il proposa à la jeune femme :

— Vous venez boire un verre ?

Elle déclina l'offre avec un sourire.

— Non, il est tard. Une autre fois.

Arrivée devant l'hôtel, elle ouvrit la boîte à gants et en sortit un étui en cuir qu'elle tendit à Malko.

— Pour vous.

Il le prit. C'était très lourd. Il fit glisser le Zip, découvrant la masse sombre d'un pistolet automatique. Un gros Glock à quatorze coups, avec deux chargeurs de secours. Teresa Wilhem lui tendit ensuite sa carte.

— S'il y avait un problème, vous m'appellez. Je connais tous les flics d'ici.

CHAPITRE V

Installé sur la terrasse de son penthouse, Carlos Barco traînait devant son petit déjeuner quand un de ses trois portables sonna.

— Nous partons dans une semaine, annonça d'une voix vibrante d'excitation Dolorès Zapata. « Il » arrive à Caracas dans cinq jours, y séjourne deux jours et repart ensuite pour l'Europe. Avec la marchandise.

Carlos Barco sentit un grand poids s'envoler de sa poitrine. Les jours qui avaient suivi l'élimination de Sanchez Pastrana, il avait tremblé, mais le calcul de sa partenaire semblait se révéler exact. Ni le Homicide Squad ni la DEA ne s'étaient intéressés à eux et il reprenait confiance. La Colombienne et lui communiquaient grâce à deux portables achetés par des comparses et utilisant des puces anonymes. Impossible de les repérer. Les deux propriétaires officiels de ces portables se trouvaient à des milliers de kilomètres, dans la jungle colombienne.

— Où a lieu la livraison ? demanda Carlos Barco.

Dolorès ne lui avait encore donné aucun détail.

— À Marbella, annonça-t-elle. Un ami a loué une maison là-bas. Quant à toi, mon ami t'hébergera. Pour y aller, il vaudrait mieux que tu passes par Mexico, je prendrai Iberia à partir d'ici.

Ils ne s'étaient pas revus depuis le quadruple meurtre. Les tueurs de « Los Antrax » étaient repartis et Carlos Barco commençait à se dire que les choses se présentaient bien.

— Bueno, conclut-il, je prendrai le billet à mon agence. Et en Espagne, comment s'effectue la livraison ?

— Les acheteurs seront là, tout sera terminé en quarante-huit heures. Nous serons payés tout de suite. Moitié en cash, moitié par virements bancaires.

Dolorès Zapata parlait d'une voix légère mais elle aussi avait passé de mauvaises nuits. Un matin, on avait sonné très tôt au portail de la villa et, paniquée, elle s'était cachée dans une penderie. Mais ce n'était que le plombier. Ç'aurait été une catastrophe si on l'avait arrêtée, même pour une semaine, maintenant que l'opération était lancée. Parfois, prise d'angoisse, elle se disait que c'était quand même curieux que la DEA ne soit pas venue lui rendre visite... Seule conclusion : on n'avait pas cru à l'histoire d'un prince saoudien associé à des narcos colombiens. Heureusement, Sanchez Pastrana n'avait pas eu le temps de donner des précisions qui auraient crédibilisé son information. Tout en téléphonant à son associé, Dolorès Zapata jouait avec la croix en or qu'elle baisait tous les matins en priant Dieu de la protéger. Comme

toutes les Colombiennes, elle était très pieuse.

Une lumière rouge se mit à clignoter sur son téléphone et elle dit à Carlos Barco :

— Je te laisse, on m'appelle.

Elle décrocha et une voix d'homme inconnue demanda à lui parler.

— Oui, c'est moi, répondit-elle, brutalement angoissée. Qui est à l'appareil ?

De nouveau, l'adrénaline lui gonflait les artères. En ce moment, elle n'aimait pas les appels inhabituels.

— Je m'appelle Samuel Benchetrit, annonça son interlocuteur. J'ai l'agence South Beach Estate, sur Lincoln, à Miami Beach. Je crois qu'on s'est croisés deux ou trois fois. Je vous appelle parce que des amis européens m'ont envoyé un client. Un type plein aux as qui a une suite au Delano et veut acheter une maison à Coral Gables. Or, moi je ne peux rien lui proposer. Mais j'ai pensé à vous.

— C'est sympa, minauda Dolorès Zapata, rassurée, et qui se souvenait vaguement de cet agent immobilier. O.K. Si cela marche, on partage la com'.

— Super ! fit Samuel Benchetrit. Je vais vous donner son nom et son numéro de chambre au Delano. C'est un putain d'aristocrate, paraît-il. Bourré comme un canon.

— C'est un Français ? demanda Dolorès Zapata.

Il y en avait 20 000 à Miami, ville cosmopolite, la seule cité américaine où les autochtones étaient en minorité, avec plus de 45 % d'Hispaniques.

— Non, un Autrichien, je crois, répondit son interlocuteur. Appelez-le avant qu'il ne tombe sur une autre agence.

— Right away⁽⁴³⁾ ! promit Dolorès Zapata. Je vous tiens au courant.

Elle raccrocha, euphorique. Un bonheur ne vient jamais seul ! Si, en plus, elle vendait une maison, c'était génial.

Elle était en retard et n'avait pas le temps d'appeler tout de suite, ayant rendez-vous pour vendre un appartement. Elle fonça à son parking. Au volant de sa SLK, elle réalisa soudain qu'elle n'avait eu aucune nouvelle de son ami Vincent Shedd, sa « taupe » à la DEA. Et elle n'en aurait sûrement plus, après ce qui s'était passé. À cause d'elle, le policier était désormais complice d'un quadruple meurtre. S'il se faisait prendre, c'était la fin de sa carrière. Dolorès Zapata avait prudemment effacé de la mémoire de son téléphone tous les numéros, dont le sien. Au cas où... Cependant, elle aurait donné cher pour parler à Vincent Shedd. Car lui savait exactement ce qui pouvait se tramer à la DEA à son sujet. Elle se rassura en se disant que tout ce qu'il lui fallait, c'était quelques jours de tranquillité. Ensuite, même si elle était interrogée ou arrêtée, son avocat la ferait sortir en une

semaine. D'autant qu'elle aurait largement de quoi le payer...

* *

*

— Yes, mister Eddie Garcia is in the office. What is your name ?

— Malko Linge.

— What case ?

— Miguel Cuevas.

Le « cocaïne cow-boy » abattu dans Little Havana en 1982. Par Malko, grâce à l'aide du Homocide Squad(44).

— Hold on, please.

Trente secondes plus tard, la voix saccadée et presque incompréhensible de « Ricochet Rabbit » éclata dans le récepteur. Il semblait toujours aussi nerveux.

— Malko ! Vous êtes à Miami ?

— Oui. Depuis hier.

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— J'ai rencontré Clemente Nelson, hier. Il m'a dit que vous aviez changé de côté... Que vous aidiez un avocat qui a surtout des narcos comme clients.

— Oh, c'est juste un pénaliste ! rétorqua Eddie Garcia. Évidemment, tous ses clients ne sont pas des anges. Mais je reste clean. Je cherche des preuves, des témoins, des trucs comme ça. Et vous, que faites-vous à Miami ? Vacances ?

— Si j'étais en vacances, je n'aurais pas rencontré Clemente Nelson... Si on peut se voir, je vous expliquerai.

Il y eut quelques instants de silence, puis l'ancien policier du Homicide Squad proposa :

— J'ai un déjeuner qui s'est décommandé, mais je n'ai pas beaucoup de temps. On pourrait se retrouver à côté du bureau, au Big Fish, au nord de la Miami River, 55 South West Miami Road. Quand vous êtes sur Brickell, vous prenez la 5^e Rue, juste après le building où je suis, au 444, et vous remontez vers l'ouest. Le Big Fish est à un demi-mile. À midi ?

— O.K. Je suis heureux de vous retrouver.

— Moi aussi ! soupira « Ricochet Rabbit ». On s'est bien amusés.

* *

*

Dolorès Zapata remontait à petite vitesse Caballero Boulevard, après être sortie de l'enfer de l'US-1, le freeway filant vers le sud, lorsqu'une vieille Mustang blanche la croisa, décapotée, conduite par

un homme brun avec des lunettes noires. Pendant une fraction de seconde, il lui sembla reconnaître son visage et elle ralentit pour tourner dans Herald Avenue, qui tombait dans Hardee Road, où elle habitait. Machinalement, elle jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et vit les feux stop de la Mustang s'allumer. Son conducteur s'arrêtait. La mémoire lui revint tout d'un coup. À cause des lunettes noires, elle ne l'avait pas reconnu : c'était Fausto Caligaro, le serveur du restaurant Wollenski. Une vague de fureur et de panique la fit trembler de tout son corps et elle écrasa le frein.

Qu'est-ce que ce petit con faisait là ? Il venait évidemment de chez elle. Rageusement, elle fit demi-tour et se lança à sa poursuite. Elle n'eut pas à aller loin : il s'était arrêté sur le bas-côté de Caballero Boulevard, tout en restant à son volant. Elle arrêta la SLK derrière lui et descendit, essayant de gommer la colère qui déformait ses traits. Elle n'aurait jamais pensé qu'il ose la relancer. Et s'il avait été suivi ? La maison de Hardee Road était peut-être surveillée par la DEA.

Elle arriva à sa hauteur et il tourna la tête vers elle, après avoir ôté ses lunettes noires. Tout de suite, elle vit le regard mort d'amour et le sourire béat et gêné. Penser qu'elle avait sucé ce petit con !

— Tu es allé chez moi ? demanda-t-elle brutalement.

Fausto Caligaro secoua vigoureusement la tête.

— Non ! Je suis seulement passé devant et j'ai vu que votre voiture n'était pas là...

— Tu as téléphoné ?

— Non. Je voulais simplement avoir de vos nouvelles. (Il ajouta, d'une voix étranglée :) Vous revoir...

Une vague de soulagement apaisa Dolorès Zapata. Il ne venait pas la faire chanter ! Il voulait seulement la baiser. Elle parvint à répondre d'une voix caressante :

— Moi aussi, j'aimerais bien te revoir, Faustino. Mais il faut faire attention, tu comprends pourquoi...

— Claro que si, approuva le jeune homme.

Il dévorait des yeux Dolorès moulée par sa robe imprimée.

— Mira(45), dit-elle, je vais me débrouiller pour trouver un endroit sûr où te voir. Je te promets. Je t'appelle très vite. Au restaurant. Ce sera de la part de Carmen.

— Bueno. Bueno, approuva le jeune Colombien, submergé de reconnaissance.

Rapidement, Dolorès Zapata se pencha par la portière ouverte et posa sa bouche sur celle de Fausto.

— Hasta luego, dit-elle de sa voix caressante, avant de s'éloigner en balançant ses hanches comme un pendule.

Il devait déjà éjaculer. Elle le vit démarrer sur les chapeaux de roues avant qu'elle se laisse tomber dans la SLK, puis conduisit comme

un zombie jusqu'à chez elle. Aucune voiture suspecte dans Hardee Road. La Colombienne se rua à son bar et se prépara un daiquiri d'enfer avant de gagner une des chaises longues de la piscine. L'alcool lui remit les idées en place. Le strawberry daiquiri, c'était son péché mignon. Une demi-heure plus tard, détendue, elle chercha un numéro dans son carnet.

Elle dut ensuite faire un sérieux effort pour se relever, reprendre sa voiture et conduire jusqu'à l'US-1. Elle s'arrêta devant une cabine, en face du Holiday Inn, et y entra, puis composa un numéro. Une voix d'homme, sourde, tendue, répondit aussitôt.

— Diga me(46) ?

— Pépé. C'est Dolorès. De Coral Gables.

— Dolorès ! ¿Como esta ?

— Muy bien. Muy bien, assura-t-elle. J'ai un petit travail pour toi. Tu es clair ?

— Tout à fait ! assura-t-il.

Ce qui signifiait qu'il n'était pas en butte aux tracasseries de la police. Pépé était un « marielito », un des criminels cubains « offerts » par Fidel Castro aux États-Unis en 1978. Le dictateur avait vidé ses prisons et expédié en Floride leurs occupants, baptisés pour la circonstance « dissidents politiques ». Pépé, arrivé à Miami dans le lot, avait commencé comme tueur à gages, à la grande époque du duel entre Colombiens et Cubains. Le combat terminé, il avait trouvé un job au port de Miami, dans la gestion des containers. C'est lui qui veillait sur les cargaisons de cocaïne, expédiées de Colombie, qui transitaient par le port. Il faisait en sorte qu'elles ne tombent pas entre les mains de bandes rivales ou de la police. Dolorès Zapata avait eu plusieurs fois recours à ses services.

— Bueno, conclut-elle, on se retrouve comme d'habitude. À six heures.

Ils se donnaient toujours rendez-vous au Bay Front Park, à Miami, un espace récréatif comportant quelques restaurants installés en face du bassin portuaire d'où partaient les croisières de touristes visitant la baie de Miami. Un endroit populaire et touristique, peu surveillé par la police.

Dolorès Zapata regagna sa SLK. Pépé, pour 5 000 dollars, se ferait un plaisir de régler le problème Fausto. Le jeune serveur du Wollenski, même s'il n'avait aucune mauvaise intention, représentait un risque grave. Si la DEA le surprenait en contact avec elle, on ferait vite le rapprochement. Fausto Caligaro n'était pas un criminel endurci. Il craquerait en deux heures. Et Dolorès Zapata se retrouverait au trou pour pas mal de temps.

Eddie Garcia se leva et arriva vers Malko les bras écartés, l'étreignant dans un abrazo très tropical. Quand ils eurent fini de se donner des claques dans le dos, Malko put constater qu'en vingt ans, « Ricochet Rabbit » n'avait pas trop changé. Les quatre énormes incisives qui lui valaient son surnom dévoraient toujours son menton, ses cheveux noirs avaient grisonné et il était presque élégant, dans un costume clair sur une chemise mexicaine.

Ils s'installèrent à une table en bordure de la Miami River. Le Big Fish était une petite gargote en plein air, à quelques dizaines de mètres du pont mobile enjambant Brickell Avenue. Malko nota la grosse Breitling Navitimer et les chaussures en croco. Eddie Garcia avait prospéré. Celui-ci leva son daïquiri et lança :

— ¡Salud, prosperidad y muchas mujeres(47) !

Il n'avait pas changé... Malko leva son verre à son tour.

— À nos retrouvailles. Et à Gail Hunter !

Une superbe agente de la DEA assassinée sauvagement par Miguel Cuevas. Une ombre de tristesse voila le regard de « Ricochet Rabbit ».

— Dommage qu'elle ne soit pas là, dit-il avec mélancolie. Elle aussi aurait été contente de vous revoir.

Hélas, les gens sortent rarement des cimetières. Même pour retrouver des amis.

Ils commandèrent. Ceviche et sea-bass(48). Avec encore du daïquiri.

— Il paraît que vous êtes marié ? dit Malko.

Eddie Garcia s'empourpra et plongeait la main dans sa poche comme s'il allait sortir une arme. Il tendit ensuite à Malko la photo couleur d'une créature brune, assise sur un tabouret de bar dans un minuscule deux pièces, la croupe cambrée, avec une grosse bouche, des boucles brunes et le regard effronté d'une authentique salope tropicale. Les trois quarts des seins sortaient de son soutien-gorge, et ce qu'on lisait dans son regard aurait fait virer de bord l'homosexuel le plus endurci.

— J'ai craqué, avoua simplement « Ricochet Rabbit ». Je sais que c'est une salope, qu'elle me plantera, mais sangre de dios, tous les soirs je remercie le ciel.

À voir son regard, il devait lui arracher sa culotte avec les dents. Le cataplasme d'une peau de vingt ans a toujours été une excellente recette de jouvence...

— On ne vit qu'une fois ! conclut sagement Malko. Et la pire des maladies sexuellement transmissibles, toujours mortelle, c'est la vie.

Ils se turent pour regarder un remorqueur qui remontait la rivière en direction du port. Malko attendit d'avoir terminé le ceviche pour demander :

— Vous avez entendu parler du meurtre de l'agent de la DEA, Jeb

Pembroke ?

Eddie Garcia postillonna comme un fou, avec un ricanement démoniaque.

— J'étais mort de rire ! lança-t-il, employant une de ses expressions favorites.

— Ah bon, pourquoi ? demanda Malko, un peu surpris.

— Ces mecs de la DEA, à force d'avoir des cooperative defendants, ils finissent par devenir copains avec des voyous et c'est toujours dangereux. Nous, au Homicide Squad, les narcos, on les flinguaient. On leur demandait pas de la thune pour acheter de la came à d'autres narcos... Seulement, comme les types de la DEA sont incapables d'arrêter le trafic, ils achètent les trafiquants. Tous les penthouses de Miami Beach sont occupés par des « repentis ». Des mecs qui ont importé des tonnes de coke dans le pays et qui vieillissent au soleil de Floride, après avoir balancé leurs anciens copains. Sanchez Pastrana n'avait pas dû bien faire le ménage. Quant à Jeb Pembroke, ses mauvaises fréquentations l'ont tué.

Belle oraison funèbre.

— Vous le connaissiez, ce Pastrana ?

— C'était un dinosaure. Un des survivants du cartel de Medellin. Viré balance. Mais pourquoi vous intéressez-vous à cette affaire ?

— Il semble que Sanchez Pastrana ait été abattu parce qu'il avait alerté la DEA sur une imminente et colossale livraison de drogue. Espérant obtenir en échange de ne pas retourner purger la fin d'une peine de prison. Or, cette livraison m'intéresse.

Eddie Garcia laissa refroidir son sea-bass, tandis que Malko racontait l'histoire du prince saoudien et l'implication possible de Dolorès Zapata. Eddie Garcia lui jeta un regard bovin accompagné d'un sourire en cœur.

— C'est marrant, votre affaire. Je me demande si je ne vais pas avoir un putain de conflit d'intérêt.

— Pourquoi ?

— Dolorès Zapata est une des clientes de mon boss, l'avocat Douglas Sommer.

Malko en resta muet de surprise. Ils se remirent à manger, le temps de digérer l'information. Son poisson avalé, Malko se sentit obligé de préciser :

— Je n'ai pas dit que j'allais demander votre aide...

Eddie Garcia sembla cracher toutes ses dents, avec un de ses inimitables ricanements.

— Non, mais moi, ça me fait plaisir de vous aider. Je n'oublie pas que c'est vous qui avez flingué cette ordure de Miguel Cuevas, avec le propre flingue de Gail Hunter. Ça crée des liens. Alors, il n'y aura pas de conflit d'intérêt...

— Qu'est-ce que vous savez sur cette Dolorès Zapata ?

Eddie Garcia réunit son pouce et son index en un cercle parfait.

— Nope.

— Pourquoi Douglas Sommer s'est-il occupé d'elle ?

— Problèmes de green card. Elle est toujours colombienne et l'Immigration Department lui faisait des problèmes à cause de son ancien mari, un grossiste de Medellin abattu par un concurrent. Doug est arrivé à la faire passer pour une réfugiée politique. Ce qu'il y a de crédible dans votre histoire, c'est que Dolorès Zapata connaît tout le monde dans le circuit colombien. Mais elle n'en croque pas. Je sais qu'elle a du mal à payer les honoraires de son avocat. Je l'ai vue une fois. Guapa(49). Je pense qu'elle aurait bien payé en nature. Hélas, elle ne s'est pas adressée à moi...

Incorrigible.

— Il faut que je la « tamponne », dit Malko. C'est notre seul lien tangible. Et ça ne sera pas facile. J'espère qu'elle me téléphonera, avertie par Samuel Benchetrit.

Nouveau ricanement obscène de « Ricochet Rabbit ».

— Pas un boulot désagréable. J'ai l'impression qu'elle enlève sa culotte aussi facilement que ses lunettes noires...

— Ce n'est pas ce que je cherche, corrigea Malko, plein de vertu. Et elle doit être sur ses gardes.

Eddie Garcia alluma un petit cigarillo et sembla se plonger dans une profonde réflexion...

— J'ignorais ce que vous venez de me dire. Ça change tout. Jeb Pembroke a peut-être été flingué volontairement. En tout cas, le meurtre est signé. Ce sont des sicarios. On ne remontera rien de ce côté. Mais ça veut dire que l'affaire est sérieuse. Pourtant, je ne vois pas un prince arabe traiter avec des narcos. Ils n'auraient pas confiance. Ces types sont méfiants comme des serpents à sonnette. O.K. Je vais voir ce que je trouve sur Dolorès Zapata. J'ai encore quelques copains au Homicide Squad, et accès aux archives du service. Et puis, il y a le dossier de mon boss. Évidemment, il vaut mieux ne pas se faire prendre. Vous habitez où ?

— Au Delano. Chambre 408.

— Toujours dans le luxe ! Avant, c'était le Fontainebleau. Maintenant, il est tout pourri. Vous avez un portable ?

Malko lui donna le numéro de celui remis par Foster Sheridan et arriva à rafler l'addition. Eddie Garcia semblait avoir rajeuni de vingt ans. Malko sourit.

— Ça ne vous gêne pas de ne plus être armé ?

L'ex-policier émit un gloussement ravi et se pencha, remontant la jambe droite de son pantalon, découvrant ainsi un petit holster fixé à la cheville.

— « Little Rabbit » est toujours là ! dit-il. J'ai une licence. Mais on flingue beaucoup moins maintenant. Bon, je vous appelle.

* *

*

Malko pénétrait dans sa chambre, bien décidé à gagner la piscine du Delano, quand le téléphone sonna.

— Mister Linge ? demanda une voix de femme à l'accent hispanique.

— Lui-même.

— Vous ne me connaissez pas. Je m'appelle Dolorès Zapata et je suis agent immobilier à Coral Gables. Un de mes confrères, M. Benchetrit, m'a communiqué votre numéro de téléphone. Il paraît que vous cherchez une maison à Coral Gables.

CHAPITRE VI

Malko remercia silencieusement Teresa Wilhem. Il n'avait plus du tout envie d'aller à la piscine. Le piège imaginé par la représentante de la CIA à Miami fonctionnait.

— C'est exact, confirma-t-il. Je cherche une maison à Coral Gables. J'aime beaucoup cet endroit.

— Un endroit merveilleux ! confirma Dolorès Zapata avec une chaleur toute professionnelle. Vous avez un budget ?

— Entre trois et quatre millions de dollars.

Il sentit qu'il grimpa dans son estime, et se hâta de la ferrer encore plus.

— Le problème est que je n'ai pas beaucoup de temps, expliqua-t-il. D'ailleurs, j'avais déjà contacté South Miami Realty. Ils doivent me faire visiter des maisons. Pourrons-nous en voir aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ?

— Oui. Je ne reste que quelques jours à Miami. Je dois retourner assez vite en Autriche pour mes affaires.

La mention de l'autre agence que Malko avait simplement relevée dans l'annuaire semblait avoir galvanisé la Colombienne.

— Bueno, fit-elle, je vais annuler un rendez-vous. Pouvez-vous venir jusqu'à mon agence ? 4376 23^e Rue South East. Vous prenez l'US-1 et ensuite Ponce de Leon. La 23^e la coupe. De Miami Beach, il y en a pour une demi-heure.

— J'arrive, promit Malko.

* *

*

Carlos Barco, nu sur la terrasse de son penthouse, bronzait en lisant Da Vinci Code. De là, il avait une vue magnifique sur la skyline de Miami, avec parfois des couchers de soleil inouïs. Le soir, c'était plus gai que l'est de Miami Beach, où l'océan n'était plus qu'une grande flaque noire. Un de ses trois portables sonna. Le crypté, qu'il avait payé dix mille dollars et qui servait uniquement aux communications importantes et confidentielles. Son homme de confiance en Colombie, Oscar Fuente, possédait le même.

— ¡Diga me ! lança-t-il.

— C'est Oscar, annonça une voix lointaine. Je voulais te dire que les pommes de terre sont arrivées.

— ¡ Bueno ! ¡ Bueno ! approuva le narco, soulagé. Tout s'est bien

passé ?

— Ça baigne, assura Oscar Fuente.

C'est lui qui avait été chargé de récupérer cinq tonnes de cocaïne réparties dans différents dépôts secrets de la jungle colombienne. La plus grande partie était livrée par les FARC (50), et venait d'assez loin au sud. Les différents lots avaient été ensuite regroupés à Bogota, puis chargés sur des semi-remorques acheminant des pommes de terre au Venezuela. Un entrepôt avait été spécialement loué à Caracas pour entreposer la marchandise, en attendant que le mystérieux « prince » vienne l'enlever.

— Muy bien, acquiesça Carlos Barco. Attends les instructions. Ici, tout va bien.

— Je suis à l'Intercontinental. Chambre 1205, précisa Oscar Fuente. Hasta luego.

Carlos Barco se leva et s'étira. Ce soir, il avait rendez-vous dans une discothèque de Miami avec une jeune salope, fraîchement arrivée du Honduras. Il allait la baiser avec deux fois plus de plaisir. La vie était belle. Il gagna le bar et se versa une bonne rasade de Defender « 5 ans d'âge », avec beaucoup de glaçons. Du moment que la drogue ne transitait pas par les États-Unis, la DEA n'allait pas s'exciter. Dolorès Zapata était vraiment une femme de tête et un coup superbe. Mais il avait quand même hâte de déchirer le cul de la petite Hondurienne. On n'empêche pas les sentiments.

Il leva son verre, buvant mentalement à Dolorès Zapata qui allait lui apporter la fortune.

* *

*

Malko n'en pouvait plus. En quatre heures, Dolorès Zapata lui avait fait visiter six maisons dans la partie la plus agréable de Coral Gables. Toutes un peu sur le même modèle : plates, isolées dans la verdure, mauvaises constructions de bois, piscine, meubles anonymes. Entre trois et quatre millions de dollars.

Ils venaient de revenir à l'agence immobilière où Malko avait laissé sa Ford de location. La Colombienne avait les traits tirés et le sourire mécanique.

— Alors ? demanda-t-elle quand ils eurent regagné le bureau climatisé. Qu'en pensez-vous ?

— La troisième n'est pas mal, dit Malko. Une petite hacienda. J'aime bien la disposition.

— Vous avez bon goût, approuva aussitôt Dolorès Zapata. Moi, c'est celle que j'achèterais. En plus, le propriétaire est assez pressé de vendre. On peut lui faire une offre.

— Il faudrait peut-être que j'en voie d'autres, fit Malko. Et puis, il y a cette autre agence, South Miami Realty...

Dolorès Zapata fit la moue.

— Je ne sais pas s'ils ont des produits aussi beaux, mais, enfin, vous verrez vous-même.

Elle semblait épuisée et tira une cigarette de son sac, que Malko lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié. Elle parut apprécier son geste galant et il se dit que c'était le moment d'attaquer.

— J'ai vraiment abusé de vous ! remarqua-t-il. J'aimerais me faire pardonner.

Dolorès Zapata se récria aussitôt.

— Oh, mais je n'ai fait que mon travail...

— Bien sûr, admit Malko, mais je vous ai mise sous pression ! Laissez-moi vous inviter à dîner. Nous pourrions en même temps parler de ces maisons, à tête reposée. Et personnellement, cela me ferait grand plaisir. Ce n'est pas gai de dîner seul au Delano...

Il vit dans les yeux sombres de la Colombienne qu'elle allait accepter. Après un instant, elle soupira :

— O.K. Moi aussi, cela me détendra. J'aime bien rencontrer des étrangers. Mais je ne veux pas aller au Delano, c'est trop loin. Il y a un excellent italien à Coral Gables. Le Café Abracci, sur Aragon Avenue.

— Va pour le Café Abracci, accepta Malko. À quelle heure ?

— Dans une heure. Voulez-vous qu'on se retrouve directement là-bas ? Je dois passer chez moi avant.

— Pas de problème. Je vais faire un tour en voiture pour repérer d'autres maisons.

Ils sortirent ensemble dans le parking et partirent chacun de son côté. Malko avait envie de chanter.

* *

*

Le portable « secret » de Dolorès Zapata sonna au moment où elle franchissait sa porte. Elle reconnut aussitôt la voix de Carlos Barco qui annonça :

— Les pommes de terre sont arrivées à Caracas.

— ¡ Que bueno ! soupira la Colombienne.

— Tu veux qu'on dîne ensemble pour fêter ça ?

— Je ne peux pas, fit-elle, je viens d'accepter un dîner avec un client. Un type qui veut acheter vite une maison de quatre millions de dollars. Un étranger bourré. On a fait tout Coral Gables. Je n'en peux plus. J'irais bien me coucher.

— Tant pis, concéda Carlos Barco. Tu as du nouveau de ton côté ?

— No sweat. Je n'ai pas à en avoir, mais je ne suis pas inquiète.

— Et côté flics ?

— Rien.

Elle n'avait pas envie de lui parler de Fausto Caligaro. Une affaire qu'elle résoudrait elle-même. Elle avait été obligée de remettre le rendez-vous avec Pépé à cause de ses visites, mais cela ne décalerait les choses que de vingt-quatre heures.

— Bueno, conclut Carlos Barco, appelle-moi demain.

En un clin d'œil, elle fut sous la douche. Ensuite, elle choisit avec soin un haut échancré et une jupe un peu fendue qui mettait en valeur ses jambes bronzées. Lorsqu'elle dînait avec un homme, elle s'habillait toujours comme pour aller retrouver son amant.

* *

*

Dolorès Zapata, après deux grands daiquiris et une bouteille de chianti « spécial », s'était nettement détendue. Très vite, elle avait cessé de parler immobilier pour revenir à la Colombie. Malko, qui s'était présenté comme trader en café, avait pu lui dire qu'il connaissait bien son pays et elle en avait été ravie. Après le prosciutto et les pâtes aux fruits de mer, elle avait dévoré un tiramisu, suivi de deux expressos. Il semblait à Malko qu'elle commençait à le considérer comme un homme et pas seulement comme un client... Ils sortirent du Café Abracci. Aragon Avenue était déserte. On se couchait tôt à Coral Gables.

— Si on allait boire un verre quelque part ? suggéra Malko. Je me souviens d'un endroit sympa, le Mutiny Club...

Dolorès Zapata fit la moue.

— C'est mal fréquenté. Si vous voulez boire un verre, je vous offre un daiquiri à la maison ; mais je vous préviens, une fois sur deux, je les rate !

Dix minutes plus tard, ils garaient leurs deux voitures sous le grand banian en face de sa maison. La piscine et le jardin étaient éclairés, mettant en valeur la végétation tropicale. Malko gagna le bar donnant sur le jardin, dans une pénombre propice, et dit en riant :

— Voilà la maison que je veux !

Dolorès Zapata posa son sac sur un tabouret et passa derrière le bar.

— Je n'ai même pas fini de la payer, lança-t-elle. Il faudrait me donner beaucoup d'argent.

Après avoir versé ses daiquiris ready made dans des verres énormes, et les avoir noyés de glace pilée, elle revint se jucher sur un des tabourets, découvrant en partie une longue cuisse fuselée. Au passage, elle avait glissé un CD dans son lecteur et de la musique

colombienne s'éleva dans le bar. Elle choqua son verre contre celui de Malko.

— À votre future maison !

Toute sa fatigue semblait s'être envolée. Ils vidèrent leurs daiquiris en bavardant de la vie à Miami. Très droite sur son tabouret, Dolorès Zapata tendait sa lourde poitrine. Dans la pénombre, ses traits étaient encore plus attirants. Lorsque son verre fut vide, elle proposa :

— Reload(51) ?

Malko n'avait pas envie de refuser. Elle repassa derrière le bar et revint avec la mixture framboise. Tout en ondulant au rythme de la salsa, face à Malko. Celui-ci l'enveloppa d'un regard sans équivoque.

— Vous savez que vous êtes extrêmement sexy ! Vous n'avez pas peur de vous faire violer en emmenant un inconnu chez vous ? remarqua-t-il.

Elle éclata de rire.

— Violer ? Non.

Elle avait déjà plongé la main dans son sac, posé sur le tabouret voisin, avec la rapidité d'un serpent. Sa main ressortit, braquant sur Malko un petit revolver nickelé. Il eut quand même une poussée d'adrénaline. Si Dolorès avait su qui il était, elle aurait appuyé sur la détente.

— Il ne me quitte jamais, fit-elle simplement, en remettant le revolver dans son sac. Je suis née dans un pays violent et je n'hésiterais pas à me défendre. ¿ Comprendre ?

Le visage levé vers lui, elle lui souriait avec un regard provocant. Il n'en fallut pas plus pour déclencher la libido de Malko, qui ne dormait jamais que d'un œil. Oubliant la CIA et sa mission, il entoura la taille de la Colombienne, la hissa sur le tabouret, puis se pencha en avant. Tout naturellement, leurs bouches s'effleurèrent, puis il appuya un peu plus, les lèvres épaisses de Dolorès Zapata s'ouvrirent docilement et sa langue vint au-devant de la sienne pour un baiser profond et prolongé. Cela s'était produit sans préméditation, mais, comme à chaque fois que Malko tenait dans ses bras une femme dont il avait envie, ses vieux réflexes se réveillaient vite. Dolorès Zapata embrassait bien.

À tâtons, elle posa son verre sur le bar et noua un bras autour de la nuque de Malko. Celui-ci, encouragé, effleura sa poitrine, sentant aussitôt les pointes des seins se dresser sous ses doigts. Il insista et, à la façon dont la langue de la Colombienne se rua à l'attaque de ses amygdales, il comprit qu'elle n'avait pas vraiment envie de se servir de son petit revolver. Dans une haleine de framboise, ils continuèrent leur flirt. Elle se retirait un peu, puis revenait à l'assaut, mordillait, réagissant aux caresses de Malko qui avait soulevé son T-shirt et jouait avec ses seins contenus dans un soutien-gorge de dentelle. Debout près du tabouret, Malko sentait le sang pulser dans son sexe. L'instinct

reprenait le dessus. Abandonnant la poitrine de Dolorès, il posa la main sur sa cuisse et la glissa dans l'entrebâillement de la fente de la jupe. Quand le bout de ses doigts effleura le nylon d'une culotte, Dolorès sursauta si fort qu'elle faillit tomber du tabouret. Malko s'immobilisa, ne voulant pas la brusquer, mais elle glissa légèrement sur le tabouret et son sexe vint littéralement se jeter sur la main de Malko. Il n'eut qu'à écarter l'élastique pour sentir le miel sous ses doigts.

Dolorès avait très envie de se faire baiser.

Son sexe envahi, elle l'embrassa de plus belle. Malko, ne voulant pas rompre le charme, eut l'idée d'allonger avec douceur Dolorès sur les trois tabourets, faisant tomber son sac au passage. Sans quitter sa bouche. Elle ne protesta pas et il en profita pour faire glisser d'un geste vif sa culotte le long de ses cuisses, puis de ses jambes. Il revint aussitôt à son sexe désormais sans protection et y enfonça deux doigts décidés.

Dolorès réagit instantanément : sa main droite tâtonna un peu et emprisonna le sexe de Malko à travers son pantalon. Ils commençaient à faire vraiment connaissance. Malko abandonna sa bouche pour se concentrer sur ses seins et son ventre. Très vite, il devina ce qu'elle aimait et Dolorès se mit à gémir sans interruption. Il releva le T-shirt, dégrafa le soutien-gorge et joua avec les pointes brunes dressées des seins encore fermes. Elle s'agitait sur les tabourets, taraudée par les doigts de Malko, comme si elle se trouvait sur une plaque chauffante. Il la caressait de plus en plus vite. Il sentit la Colombienne descendre son Zip et empoigner son sexe à pleins doigts, le masturbant furieusement. Puis, elle défit sa ceinture, le libérant complètement. Malko se déplaça légèrement, se glissa entre les jambes de Dolorès repliées sur le tabouret. Debout sur la pointe des pieds, il tâtonna un peu puis l'embrocha d'un seul coup de reins.

Dolorès râla, agita les jambes et se mit à gigoter de plus belle. Sa position n'était pas confortable, mais Malko n'en avait cure. Allant à l'essentiel, il saisit ses jambes, les releva à la verticale et se mit à la baiser comme un fou.

Il ne fut pas long à exploser au fond de son ventre, déclenchant un cri sauvage de la jeune femme. Elle resta foudroyée, allongée sur les tabourets.

Elle ouvrit enfin les yeux, sourit à Malko et avoua d'une voix changée :

— Il y a longtemps que je n'avais pas aussi bien joui ! Il n'y a qu'un Européen pour penser à des choses pareilles ! Jamais un Américain n'aurait osé.

Malko se retira d'elle et elle tituba jusqu'à un canapé où elle s'allongea. Malko se rajusta, comblé. Cette première rencontre s'était

passée de façon inespérée. Mais Dolorès Zapata devait séparer le plaisir et le business. Ce n'était pas parce qu'elle avait ouvert les jambes qu'elle allait lui ouvrir son cerveau. Du canapé, elle le héra.

— Je crois que je vais dormir là ! Claquez la porte en partant. Hasta luego. Appelez-moi demain au bureau.

Il vint se pencher sur le divan et l'embrassa doucement. Elle lui rendit son baiser et murmura :

— Estaba muy bien.

* *

*

Malko fut arraché au sommeil à sept heures du matin par le débit de mitrailleuse de « Ricochet Rabbit ».

— Je vous appelle tôt parce que je prends l'avion pour Jacksonville, annonça l'Américain. Je reviens ce soir, tard. J'ai trouvé des trucs vachement intéressants.

— Quoi ?

— Je vous dirai ce soir. Mais je crois que c'est elle qui a déclenché les meurtres chez Wollenski. O.K. J'y vais. J'embarque.

— Je viendrai vous chercher. Rappelez-moi pour me donner l'heure du vol, conclut Malko.

CHAPITRE VII

Dolorès Zapata gara sa SLK dans le parking de Bay Front Park et s'engagea dans une des allées traversant le centre commercial. Elle avait mal au crâne et cachait les poches sous ses yeux derrière des lunettes noires. Pourtant, elle avait passé une excellente soirée. Vivant seule, elle ne faisait plus l'amour que par intermittence et cela ne suffisait pas à combler les exigences de sa sensualité épanouie. Elle avait dormi comme une masse jusqu'à quatre heures du matin sur le canapé où son « client » l'avait laissée, avant que la fraîcheur de la nuit la réveille. Maintenant, elle se demandait si elle allait le rappeler pour la villa qui lui plaisait ou attendre qu'il le fasse. Pure tactique commerciale. Même s'il ne l'achetait pas, elle avait encore envie de sentir son sexe au fond de son ventre et de lui administrer une fellation qu'il n'oublierait jamais. En Colombie, c'était ce qu'on apprenait pratiquement avec l'alphabet. Cette formation ne lui avait pas été inutile au cours de son existence mouvementée.

Elle déboucha sur le quai. Un musicien solitaire, payé par la ville de Miami, braillait en s'accompagnant d'une guitare, soutenu par de puissants haut-parleurs, sous un soleil de plomb et dans l'indifférence générale. Dolorès Zapata repéra Pépé à la terrasse de la cantina voisine, face à un bateau de croisière sans clients. Le Cubain sirotait tristement un Coca devant des tacos dégoulinants de ketchup. Elle en eut un haut-le-cœur.

— ¿ Tu quieres comer(52) ? demanda-t-il.

— No, gracias, refusa la Colombienne, commandant un thé glacé qui avait la couleur de la pisse.

Autour d'eux, il n'y avait que quelques employées mafflues du Mall voisin, en train de s'empiffrer de lourde nourriture cubaine. Haricots noirs et porc frit. Pépé lui jeta un regard intéressé.

— Tu es revenue dans le business ?

À chaque livraison, il touchait quelques milliers de dollars pour sa surveillance. Ce qui arrondissait bien son maigre salaire. Mais, emprisonné pour meurtre à Cuba, il aurait eu un avenir encore moins rose dans le goulag tropical de Fidel Castro.

— Non, avoua Dolorès, mais j'ai besoin de toi pour un autre job. Facile. Cinq mille dollars.

Ces deux mots allèrent droit au cœur de Pépé. Il écouta sans mot dire les instructions de la Colombienne.

— Il y a un parking au bord de la Miami River, dans le prolongement de la 5^e Rue Sud-Est, expliqua-t-elle. En face d'une discothèque, fermée en ce moment. C'est très calme. Après, tu peux

repartir par la 5^e ou South Miami Avenue, vers le nord. Voilà le numéro de la voiture. Note. Une vieille Mustang blanche.

Il nota : 6 FDG 654.

— À quelle heure ? s'enquit-il.

— Je te le dirai plus tard aujourd'hui.

— Il est armé ?

Dolorès secoua ses cheveux auburn.

— Jamais. C'est un gosse. Et il ne sera pas sur ses gardes.

— Bueno. Et l'argent ?

Elle tira de son sac une épaisse enveloppe.

— Deux mille dollars. Tu auras le reste demain. Ici, même heure.

* *

*

Malko composa le numéro de l'agence de Dolorès Zapata et tomba sur la secrétaire. La Colombienne était sortie.

— Pouvez-vous lui demander de me rappeler ? demanda Malko.

Il laissa son numéro et descendit ensuite chez le concierge du Delano, installé sur une table carrée dans le lobby, pour commander des fleurs à l'intention de Dolorès. Cela ne pourrait que lui faire plaisir. Il était à peine remonté dans sa chambre que son téléphone sonna.

— Señor Linge ! Vous m'avez appelée ?

La voix caressante de Dolorès.

— Oui, dit-il. D'abord, je voulais vous remercier pour la soirée. C'était très agréable.

Elle eut un rire de gorge, plein de sensualité.

— C'était très agréable pour moi aussi. Avez-vous réfléchi, pour la maison ?

— Je voudrais la revoir. Quand est-ce possible ?

— Il faut que je me renseigne. Je ne suis pas seule dessus. Pouvez-vous me rappeler sur mon portable. 30 58 87 56 41. Dans deux heures.

Il se demanda s'il allait être obligé de faire acheter par la CIA une maison à Coral Gables... Avec Dolorès Zapata, ce n'était pas gagné. Même si elle s'était fait baisser sur les tabourets de son bar.

* *

*

— Fausto ! C'est pour toi !

Visiblement exaspéré, le maître d'hôtel tendit le téléphone au jeune serveur en grommelant.

— Dis qu'on ne t'appelle pas pendant les heures de travail, lâcha-t-il.

Contrit, Fausto prit l'appareil. La voix sucrée de Dolorès Zapata lui envoya une coulée de miel dans les veines. Elle chuchotait presque, avec un accent rauque qui lui donna la chair de poule.

— Faustino ! Je t'avais promis de t'appeler. À quelle heure termines-tu ce soir ?

Fausto Caligaro crut que son cœur allait éclater.

— Je peux être libre vers onze heures et demie, si je m'arrange avec un copain.

— Muy bien. Je vais t'expliquer où nous allons nous retrouver.

Quand il raccrocha, Fausto Caligaro était dans un tel état qu'il fit tomber une pile d'assiettes et dut promettre de les rembourser sur le salaire de ses prochaines semaines. Mais il s'en foutait ! À l'idée de plonger son sexe juvénilement avide dans le ventre de Dolorès, il avait envie de hurler de joie. Il se dit qu'il repasserait chez lui pendant la pause de l'après-midi pour prendre une douche, mettre un caleçon propre et se parfumer.

* *

*

« Ricochet Rabbit » jaillit de la porte 2 à huit heures dix et fonça vers la Ford de Malko arrêtée sur l'emplacement des bus. Toujours fébrile et bégayant presque d'excitation :

— Quel coin pourri, Jacksonville ! Et j'ai failli rater l'avion ! On va manger quelque chose ?

— La Carreta ? suggéra Malko, qui connaissait les goûts de l'ancien du Homicide Squad.

— Non, il y a mieux, sur la calle Ocho, le Versailles. C'est presque en face.

Malko prit, à la sortie de Miami International Airport, le freeway en direction de l'est, sortant à Downtown pour gagner le quartier cubain. La calle Ocho était son épine dorsale, avec les meilleurs restaurants. Une demi-heure plus tard, il se garait dans le parking du Versailles. Étrange et immense établissement. Des glaces biseautées sur tous les murs, des lustres innombrables, crachant une lumière crue, et deux salles énormes. Le propriétaire devait être un fan du XVIII^e siècle : il ne manquait que des fontaines. Après avoir commandé leur pâtée de riz noir, de haricots et de porcelet rôti, accompagné des inévitables daiquiris, puis en une longue conversation sur son portable avec sa femme pour s'excuser de ne pas dîner avec elle, « Ricochet Rabbit » sembla se détendre et alluma un cigarillo.

— Alors ? demanda Malko, qu'avez-vous appris et comment ?

Eddie Garcia eut un sourire malin et annonça modestement :

— J'ai fait un petit travail de flic... À partir du dossier du Homicide Squad. Un de mes copains m'a filé la liste des témoins qu'ils avaient interrogés au restaurant Wollenski. Sans rien trouver d'ailleurs. Mais il y avait toutes les identités et les adresses. J'ai isolé cinq noms : des Colombiens qui travaillent ici avec une green card.

— Pourquoi eux ?

Eddie Garcia sourit.

— Parce que c'est une histoire colombienne.

Et alors ?

— Well, aucun de ces types n'avait de dossier criminel. Des immigrants classiques, venus ici échapper à la misère. Pas de lien avec les cartels. Des types clean. J'étais déçu. Et puis, je me suis démerdé pour jeter un coup d'œil au dossier de Dolorès Zapata, chez mon patron. Et là, bingo ! J'ai retrouvé le nom d'un des cinq gars. Un certain Fausto Caligaro.

— Quel lien avec Dolorès Zapata ?

— Il était dans son dossier parce qu'elle a demandé à son lawyer, mon boss, d'intervenir pour son dossier de green card. À ce moment-là, il y a trois ans, il était jardinier chez elle et lui servait d'homme à tout faire. Il lui avait été recommandé par des amis de son ex-mari à Medellin.

— C'est tout ?

Eddie Garcia sourit en enfournant une énorme bouchée de haricots noirs.

— Oui, mais c'est important. J'ai étudié les circonstances de ces meurtres. Il fallait nécessairement un complice au restaurant. Sanchez Pastrana ne faisait jamais de réservation. Jeb Pembroke n'en a pas fait non plus. Or, les tueurs sont allés directement à leurs tables. Ils savaient qu'il y avait deux sicarios et ont commencé par les neutraliser. Ça veut dire que quelqu'un du restaurant leur a donné tous ces éléments. Évidemment, s'il a utilisé un téléphone public, c'est difficile de retracer son appel.

— Et cela pourrait être Fausto Caligaro.

Les dents de lapin avancèrent un peu plus.

— Il faudrait lui demander, fit, gourmand, l'ancien flic. Ce type-là est en situation délicate. Si on lui retire sa green card, il repart vers la misère. Donc, il peut être compréhensif. Avec un bon plea bargaining contre un témoignage circonstancié, il s'en tirera bien. Bien sûr, je rêve, peut-être qu'il n'y a rien. Mais, si ça marche, ça nous donne un sacré levier sur la señora Zapata.

Tout en parlant, il était parvenu à nettoyer son assiette, tandis que Malko avait à peine touché à sa viande grillée.

— Que suggérez-vous ? demanda ce dernier.

Eddie Garcia avala un dernier grain de riz et rota violemment, au risque de déchausser ses grandes dents.

— Bueno. D'abord, il faut une positive identification de ce Fausto Caligaro. Il n'y a pas de photo de lui dans le dossier. Ensuite, on le coince. Soit chez lui, soit à la sortie de son travail. Si on lui fait assez peur, il s'allonge...

— Il doit travailler chez Wollenski, en ce moment, remarqua Malko.

— Muy bien, conclut Eddie Garcia. On prend un café et on y va. Vous entrez, vous repérez le téléphone des réservations et moi je l'appelle. Avec mon accent cubain, ça marchera. Vamos.

* *

*

Fausto Caligaro était en train d'apporter des langoustes à une grande table quand son chef glapit de l'entrée de la terrasse :

— ¡ Fausto ! ¡ Maricon(53) ! ¡ Telefono !

Le jeune Colombien faillit en lâcher ses langoustes. C'était sûrement Dolorès qui se décommandait. Il arriva enfin à décoller ses pieds du sol et fila vers le pupitre du directeur de salle où le téléphone était décroché. Le poulx à 150, il lança dans l'appareil :

— Diga me. C'est Fausto.

Rien. Le silence. Il attendit quelques secondes puis raccrocha et regagna la terrasse.

— Il n'y avait personne, dit-il au maître d'hôtel.

— Si ! C'était un mec. Ça devait pas être bien important.

Ce n'était pas Dolorès ! Donc le rendez-vous tenait toujours. Le cœur en fête, Fausto Caligaro fonça apporter une carte des vins.

* *

*

— Je l'ai repéré, annonça Malko. Un homme jeune, les cheveux ras, taille moyenne. Jean et chemise blanche.

— No sweat ! Il n'y a plus qu'à attendre, conclut Eddie Garcia, resté au volant de la Ford.

Malko se glissa à côté de lui. Ils étaient garés, phares éteints, dans l'immense parking de Smith & Wollenski, utilisé à la fois par le personnel et les clients. Assez près de la porte pour ne pas rater Fausto Caligaro. Eddie Garcia alluma une cigarette et annonça :

— Faut que j'appelle Carmencita. On ne sait pas à quelle heure on rentrera, je ne voudrais pas qu'elle croie que je suis avec une autre bonne femme.

Il sortit de la voiture et se plongea dans une interminable conversation, ponctuée de force gestes. Quand il regagna la Ford, vingt minutes plus tard, il était en sueur.

— ¡ Miseria ! soupira-t-il. Il faudra qu'on la voie ensemble, sinon elle ne me croira jamais. Quand j'ai dit que je ne savais pas à quelle heure je rentrerais, j'ai cru qu'elle allait me tuer. J'espère qu'elle ne va pas se tirer.

— Mais non, le rassura Malko, elle restera pour vous arracher les couilles. Ce sont des petites joies auxquelles les femmes ne peuvent pas résister...

Les dents de lapin de « Ricochet Rabbit » semblèrent encore s'allonger et il se rencogna sur son siège. Il n'y avait plus qu'à attendre. Wollenski servait assez tard pour Miami Beach. Bercés par la radio, Eddie Garcia et Malko essayaient de ne pas s'endormir. Il baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling Aerospace.

Onze heures et demie et il y avait encore pas mal de monde dans le restaurant. Ils risquaient d'être là jusqu'à une heure du matin. Malko réalisa qu'il n'avait pas rappelé Dolorès Zapata pour la maison. Elle devait se ronger les sangs. Il était tellement perdu dans ses pensées qu'il faillit ne pas voir l'homme qui venait de sortir par la porte latérale du restaurant.

Fausto Caligaro.

Le serveur colombien s'enfonça dans la marée des voitures garées dans le parking.

— C'est lui, lança Malko à Eddie Garcia.

L'Américain sursauta.

— Putain, je m'étais endormi. Où ?

— Là-bas.

On distinguait vaguement une silhouette claire qui zigzagait au milieu des voitures.

— Allez à l'entrée du parking, conseilla Eddie Garcia. Comme si on sortait nous aussi.

Ce que fit Malko. Contournant les voitures, il arriva en vue de la sortie, juste derrière une vieille Mustang blanche un peu cabossée, dont Eddie Garcia s'empessa de relever le numéro. Fausto Caligaro tourna dans Alton Road, remontant vers le nord, puis s'engagea en direction de Miami dans Macarthur Causeway, le freeway reliant Miami Beach à Miami. Il y avait encore assez de circulation pour qu'il ne remarque pas qu'il était suivi.

— C'est bizarre, remarqua l'ex-flic du Homicide Squad, il est sorti très tôt. Ou il est malade, ou il a un rencard...

Les deux véhicules atteignirent Biscayne Boulevard et la Mustang tourna à gauche, vers le sud. Fausto Caligaro conduisait désormais très doucement. Bizarre. Ils parcoururent une dizaine de blocs, toujours

dans la même direction, et Eddie Garcia remarqua :

— Il doit habiter dans Little Havana... Il va tourner à droite.

Le serveur de Wollenski ne tourna pas à droite, continuant tout droit, puis franchissant le draw-bridge sur la Miami River, à l'entrée de Brickell Avenue, l'avenue chic de South Miami, bordée de luxueux condominiums construits grâce à l'argent de la cocaïne. Juste après le pont, il tourna à droite, dans la 5^e Rue, remontant vers l'ouest.

— Tiens, remarqua Malko, on a déjeuné dans ce coin.

Effectivement, ils passèrent devant le Big Fish. La Mustang continuait. Seulement, dans ce coin assez sinistre, il y avait peu de circulation et ils durent se laisser distancer. Un mile plus loin, Eddie Garcia jura. La Mustang blanche avait disparu ! Autour d'eux, il n'y avait que des terrains non construits grillagés et des entrepôts.

— Demi-tour ! suggéra Eddie Garcia. Il s'est arrêté quelque part !

Ils revinrent sur leurs pas, examinant attentivement les lieux. Pas une voiture garée. Soudain, Malko aperçut sur la gauche un parking clôturé donnant sur la rivière. Un écriteau annonçait « Strictement réservé à la discothèque ». Une voiture de couleur claire, tous feux éteints, était garée près de l'entrée, le capot tourné vers la rivière. Malko entendit de la musique.

— C'est lui, dit-il.

Il continua encore un peu et stoppa à l'embranchement avant le Big Fish, effectuant un demi-tour et s'arrêtant le long du trottoir, le capot tourné vers le parking dont il surveillait ainsi l'entrée. Il coupa le moteur et se tourna vers Eddie Garcia. Celui-ci sourit.

— Il a bien un rencard... Peut-être avec Dolorès Zapata. Ça serait amusant...

— Ici ? C'est un endroit bizarre.

— Tranquille, pour se faire sauter en paix, laissa tomber le policier.

Ils attendirent en silence. Deux voitures passèrent sans ralentir. Puis une troisième surgit, roulant très lentement. Avant le parking, elle marqua un temps d'arrêt. Une conduite intérieure noire, compacte. Il sembla à Malko qu'il n'y avait que le conducteur à bord. Impossible de le distinguer. Trop sombre. Les feux stop s'allumèrent. Au ralenti la voiture s'engagea dans le parking et s'arrêta de l'autre côté de la Mustang. Une silhouette masculine descendit.

— Ce n'est pas Dolorès, fit à mi-voix Eddie Garcia. Je me demande ce...

Une détonation sèche troua le silence, puis une autre. Les deux hommes sursautèrent. Le conducteur de la seconde voiture se remit au volant. Il sortit en marche arrière du parking et reprit la 5^e Rue en direction de Brickell Avenue. Au passage, ses phares éclairèrent la Ford, ce qui lui permit d'apercevoir les deux silhouettes à l'intérieur. Aussitôt, il accéléra et disparut.

— Holy shit ! jura Eddie Garcia. Il l’a flingué !

Malko avait lancé le moteur. Il alluma les phares et accéléra. L’autre voiture tournait déjà dans Brickell Avenue, vers le nord. Il vira à son tour, au rouge, manquant se faire emboutir. L’autre véhicule était à cinquante mètres devant eux. Trop loin pour lire la plaque. Soudain, une barrière ponctuée de spots lumineux s’abaissa devant la voiture qui dut freiner. En même temps, deux gros feux rouges se mettaient à clignoter de chaque côté de la voie.

— Ils lèvent le pont ! lança Eddie Garcia.

Chaque fois qu’un bateau voulait gagner la mer, le draw-bridge se soulevait, interrompant la circulation pendant quelques minutes. Il y avait comme ça plusieurs ponts mobiles à Miami, véritable Venise de Floride.

Le véhicule du tueur, une vieille BMW, était arrêté juste devant la partie mobile du pont qui commençait à se relever avec une lenteur majestueuse pour laisser passer un petit remorqueur. Malko stoppa derrière. Eddie Garcia se tourna vers lui.

— J’alerte les copains du Homicide Squad ? Ils enverront tout de suite une voiture pour le cueillir de l’autre côté du pont.

La partie centrale du pont était désormais relevée à un angle de 45 degrés. La portière avant gauche de la voiture du tueur s’ouvrit. Le conducteur sortit du véhicule, comme pour prendre l’air. Un homme d’une quarantaine d’années, au visage émacié, très brun. Très calme, il fixa la Ford où se trouvaient Eddie Garcia et Malko. L’Américain se tourna vers celui-ci.

— Vous avez un calibre ?

— Non. Et vous ?

— Non plus. J’ai tout laissé à la maison parce que je prenais l’avion. Holy shit ! Regardez.

L’homme qui avait abattu Fausto Caligaro avançait calmement vers eux. Son bras droit pendant le long de son corps, prolongé par un gros pistolet.

Instinctivement, Malko passa en R pour reculer, mais l’arrière de la Ford heurta l’avant du véhicule qui se trouvait derrière eux. Le premier d’une longue file. Ils étaient coincés. L’assassin de Fausto Caligaro arriva à la hauteur de la Ford. Posément, tenant son arme à deux mains, il visa la tête de Malko.

CHAPITRE VIII

Malko sentit son sang se solidifier. Le canon de l'arme, de l'autre côté de la glace, était à cinquante centimètres de sa tête. Il lui restait une fraction de seconde pour réagir. De toutes ses forces, il appuya sur la pédale de l'accélérateur.

La Ford fit un bond en avant au moment où une première détonation claquait, suivie de deux autres. Les trois projectiles firent exploser la glace arrière gauche, juste derrière Malko, et le capot de la Ford alla s'encastrent dans l'arrière de la BMW du tueur. Le moteur cala. « Ricochet Rabbit » jura, ouvrit la portière de son côté et sauta à terre. Malko, choqué, n'en revenait pas d'être encore en vie. Du coin de l'œil, il aperçut l'homme qui avait tiré sur lui courir vers la BMW dont la portière était restée ouverte. Sans même chercher à l'abattre. Au même moment, il entendit la sirène d'une voiture de police qui se rapprochait dans Brickell Avenue. Debout sur la chaussée, « Ricochet Rabbit » gesticulait pour attirer l'attention des policiers. Le tueur était remonté dans sa BMW. Les deux parties mobiles du draw-bridge redescendaient. Dans quelques instants, la circulation allait reprendre. Au moment où la voiture de police remontait la file des voitures immobilisées, le conducteur de la BMW lança son moteur. Le tablier du pont faisait encore un angle de 30 degrés avec la chaussée. La BMW se lança sur la paroi métallique qui descendait lentement, comptant sur son élan pour franchir l'espace encore béant entre les deux parties du pont et retomber de l'autre côté, prenant ainsi de l'avance sur les poursuivants éventuels.

Les lumières rouges des barrières, toujours abaissées devant le pont, continuaient à clignoter, interdisant encore le franchissement. Le pare-chocs de la BMW pulvérisa la barrière la plus proche. La voiture sembla s'envoler, engagée sur le tablier en train de s'abaisser avec une sage lenteur. Malko crut qu'emportée par sa vitesse, elle pourrait retomber de l'autre côté. Mais l'avant de la voiture, alourdi par le poids du moteur, était trop lourd. La BMW piqua du nez et sa calandre vint s'écraser sur la tranche du tablier, avec un effroyable bruit de tôles fracassées. La voiture demeura en équilibre quelques fractions de seconde puis bascula dans l'eau noire de la Miami River. Malko sauta à terre et rejoignit Eddie Garcia. En dépit du choc, les deux parties du pont s'étaient rejointes, rétablissant la chaussée normale. Des projecteurs s'allumèrent sur la « tour de contrôle » du pont. Malko et « Ricochet Rabbit » se ruèrent jusqu'au parapet dominant la rivière. Plus aucune trace de la BMW, qui avait dû couler à pic avec son conducteur.

La voiture de police, sirène encore hurlante, s'arrêta à côté d'eux et deux policiers en jaillirent, arme au poing. Les gens sortaient des voitures, choqués par cet incident brutal. Sur l'autre voie, les véhicules recommencèrent à passer en direction de Brickell Avenue. Les policiers entreprirent d'interroger les badauds pour comprendre ce qui s'était passé. Un appel anonyme leur avait signalé que des coups de feu étaient tirés sur le pont.

L'un des agents s'approcha de « Ricochet Rabbit ».

— C'est sur vous qu'on a tiré ?

— No sweat, fit l'ex-policier de la DEA, utilisant son expression favorite. Je pense que c'était un dingue. Il prétendait qu'on avait tapé son pare-chocs arrière...

En même temps, il mit sous le nez du policier sa carte d'enquêteur et d'affilié au Dade County Police Department Retired Program(54). Rassuré, le policier releva son identité et lui demanda de passer le lendemain au precinct (55) de Downtown Miami pour faire sa déposition. Discrètement, Malko avait regagné la Ford. Inutile de perdre du temps. Eddie Garcia revint et se mit au volant.

Ils franchirent le pont en direction du nord, prirent ensuite vers l'ouest, jusqu'à la Huitième Avenue, afin d'emprunter un autre pont sur la Miami River.

— Allons voir ce qui s'est passé, fit sobrement Eddie Garcia, si les flics ne sont pas encore là-bas.

Ils revinrent vers le parking par l'ouest. La Mustang blanche était toujours à la même place. Fausto Caligaro effondré sur le volant, le visage en sang. Il avait reçu au moins une balle dans la tête. Eddie Garcia ouvrit la portière et fouilla rapidement les poches du mort. Il trouva un permis de conduire et un peu d'argent, plus la green card qui ne lui servirait plus, ainsi qu'un mouchoir et un préservatif.

Ils regagnèrent la Ford en piteux état, la calandre écrasée et la glace arrière pulvérisée. Eddie Garcia, tout en guidant Malko dans les rues sombres et désertes, remarqua :

— On s'est fait baiser.

— Nous avons été suivis, suggéra Malko. Ce n'est pas possible autrement. Ou quelqu'un, au restaurant, s'est douté de quelque chose.

« Ricochet Rabbit » secoua la tête.

— Nope. Ce type avait rendez-vous avec quelqu'un. Ça n'a peut-être rien à voir avec notre affaire. On en saura plus quand on aura repêché celui qui l'a flingué. Si on le repêche. Vous me raccompagnez ? Sinon je vais avoir un drame avec Carmencita. Au coin de la Septième et de la Seizième Avenue.

En plein cœur de Little Havana. Eddie Garcia ne reniait pas ses origines. Ils stoppèrent devant une petite maison de style vaguement espagnol, avec un escalier extérieur et un balcon en fer forgé.

— Demain, annonça Eddie Garcia, je donnerai quelques coups de fil aux copains pour savoir des trucs avant la presse. Je vous appelle.

Malko repartit dans les rues sombres et calmes de Little Havana pour regagner Miami Beach. Si Fausto Caligaro avait vraiment été mêlé à la tuerie du Wollenski pour le compte de Dolorès Zapata, celle-ci pouvait dormir tranquille.

* *

*

Dolorès Zapata n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Normalement, Pépé aurait dû l'appeler sur son portable « secret », afin de prendre rendez-vous pour toucher le solde de sa « commande ». Ensuite, l'affaire serait réglée.

Rien. Le silence.

Elle n'osait pas appeler le portable du Cubain. En peignoir, elle alla ramasser le Miami Herald qu'on venait de déposer dans sa boîte aux lettres. Rien. Elle ouvrit la télé et mit les informations de sept heures sur la chaîne hispanique. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. La Mustang blanche de Fausto Caligaro occupait tout l'écran. On apercevait une silhouette effondrée au volant. Un commentateur, planté en face de la voiture, devant un cordon de policiers, parlait à toute vitesse. La police, alertée par des riverains, avait découvert le cadavre une heure plus tôt. Abattu de deux balles dans la tête.

Aucun indice. Comme le mort était colombien, on suspectait évidemment une affaire de drogue.

Soulagée, Dolorès Zapata allait éteindre la télé quand l'antenne revint à la présentatrice qui se mit à commenter un autre fait divers de la nuit. Cette fois, il n'y avait pas d'image spectaculaire, juste le drawbridge de Brickell Avenue et un policier du Dade County Sheriff Office expliquant qu'il s'était produit un incident bizarre : après un échange de coups de feu, le conducteur d'une voiture, encore non identifié, avait tenté de franchir le pont en train de se refermer, et était tombé dans la Miami River.

Ni le corps ni la voiture n'avaient été retrouvés à cette heure.

Dolorès Zapata se fit du café, perplexe, partagée entre des sentiments contradictoires. Le premier était le soulagement. Fausto Caligaro ne commettrait plus d'imprudences. Ça, c'était la très bonne nouvelle. Mais l'incident du pont l'angoissait. Évidemment, cela n'avait peut-être rien à voir avec Pépé, mais le silence de ce dernier était inquiétant... Elle se rassura en se disant que la journée lui apporterait sûrement des éclaircissements.

* *

— C'était un contrat, annonça Eddie Garcia au téléphone. On vient de repêcher le type. Un certain Pépé Arreliano, qui travaillait sur le port de Miami. Un Cubain, un marielito. Donc, un ex-voyou. Il avait deux mille dollars dans sa poche, en billets de cent, et un Beretta automatique au chargeur vide.

— Cela signifie que mon hypothèse est la bonne, conclut Malko. Fausto Caligaro a joué un rôle dans l'affaire Pastrana. Et on l'a fait liquider.

— Mais ce n'est pas forcément Dolorès Zapata, objecta l'Américain. On en saura peut-être plus d'ici peu. Il avait un portable, si on peut le faire parler... Mais cela prendra un peu de temps. Heureusement que les flics ont été cool avec nous, sinon votre photo serait dans le Miami Herald et la Zapata saurait à quoi s'en tenir sur vous.

— Vous continuez à enquêter sur elle ?

— J'ai deux, trois pistes, avoua Eddie Garcia. D'abord un copain au Nuevo Herald, un Colombien qui connaît toute la communauté, et a fait de très bonnes enquêtes. On essayera de le voir ensemble ce soir. Et puis, je compte remonter les archives du shérif et de l'Immigration sur Zapata. On trouvera peut-être des trucs. Je vous rappelle.

* *

*

— Give me twenty bucks(56), lança le voiturier du Delano d'un ton rogomme quand Malko lui tendit le ticket pour récupérer sa voiture.

Enfin, ce qu'il en restait. Au grand jour, c'était encore plus saisissant : l'avant enfoncé, la glace arrière pulvérisée, un impact de balle dans le pavillon. Malko adressa un sourire rassurant au voiturier.

— J'ai été pris dans une fusillade cette nuit, expliqua-t-il. Je crois que je vais changer de voiture.

C'était étonnant que la police n'ait pas encore débarqué... Il prit la direction de l'aéroport et atterrit chez Alamo, où on louait les voitures. Il n'eut pas le temps de donner beaucoup d'explications. L'employée, nerveuse dès qu'elle eut vu le numéro de la voiture, lui annonça :

— Sir, je ne peux pas tout de suite vous donner un autre véhicule. La police nous a demandé de les prévenir immédiatement quand vous retourneriez celui-ci. Voulez-vous vous asseoir ?

De toute façon, deux énormes Noirs bloquaient la sortie. Malko obtempéra. Il appela aussitôt Clemente Nelson, le chef du Homicide Squad, sur son portable. Le policier écouta ses explications et conclut :

— O.K. Dès que les collègues seront là, prévenez-moi. Ce ne fut pas long. Deux armoires à glace en bleu débarquèrent, la main sur la

crosse de leur pistolet. Malko leur tendit aussitôt la carte de visite de Clemente Nelson.

— Voulez-vous prendre contact avec le capitaine Nelson ? Il est au courant.

L'incident se régla en trois minutes. Et Malko put repartir avec une Buick rouge sans trou ni tôles froissées. Direction le Dade County Police Department. En plein cœur de Downtown Miami, sur la Seconde Avenue Nord-Ouest, entre la 4^e et la 5^e Rue, tout près d'un énorme freeway urbain suspendu sur lequel on avait créé un parking pour les voitures de police. Comme il n'y avait pas une place pour se garer, Malko appela Clemente Nelson de son portable et celui-ci l'autorisa à utiliser le parking de la police. Puis il l'accueillit dans le hall du building qui regroupait tous les services de la police et l'emmena au deuxième, dans un petit bureau aux murs punaisés d'innombrables photos. Surtout des morts...

— Hier soir, au draw-bridge de Brickell Avenue, des témoins ont relevé le numéro de votre véhicule, expliqua-t-il.

— J'étais avec Eddie Garcia, répondit Malko.

Il raconta au policier la raison de leur présence dans le quartier. Et qu'ils avaient assisté au meurtre de Fausto Caligaro. Clemente Nelson parut soulagé.

— My God ! J'ai eu peur que vous soyez dans une sale histoire. Une équipe de chez nous s'occupe de Caligaro. On n'a rien trouvé sur lui. Un immigré sans histoire. Pourtant, il a été abattu par un tueur professionnel.

— L'homme qui conduisait la BMW et qui a tiré sur nous ensuite, précisa Malko.

Clemente Nelson hocha la tête.

— Je sais. On a repêché la voiture et on l'a identifié. C'est un voyou. Je vais vous sortir sa fiche.

Il s'installa à son bureau et se mit à pianoter sur son ordinateur tandis que Malko admirait la galerie de voyous qui tapissaient les murs du bureau. Quelques instants plus tard, Clemente Nelson se tourna vers lui.

— Voilà ! Le propriétaire de cette BMW s'appelle Pépé Arreliano. Arrivé de Cuba en 1979. Un marielito, c'est-à-dire un criminel relâché par Fidel Castro de la prison de Mariel et envoyé chez nous comme réfugié politique. Plusieurs fois soupçonné d'importation de drogue. Il travaillait pour la Miami Port Authority. Et pour les narcos colombiens... Pourtant, il n'a jamais été impliqué dans une histoire de meurtre. Il avait un portable. Quand on l'aura fait parler, ça nous mènera peut-être au commanditaire des meurtres.

Visiblement, il ignorait les liens du serveur du restaurant Wollenski avec Dolorès Zapata. Malko préféra le laisser dans l'ignorance.

— À propos, demanda Clemente Nelson, pourquoi vous intéressiez-vous à ce Fausto Caligaro ? Mes hommes n'avaient rien relevé de suspect à son sujet.

Question logique mais gênante. Malko s'en tira par une pirouette.

— Eddie Garcia a fouillé dans son passé et a trouvé quelque chose. Hier soir, nous avons décidé de le suivre et de le coincer pour tenter de le faire parler.

— Quelqu'un peut-il avoir eu vent de ce projet ?

— Impossible.

Il expliqua pourquoi. Le policier du Homicide Squad semblait perplexe.

— Le massacre du Wollenski a eu lieu il y a deux semaines. Ce type aurait dû être éliminé depuis longtemps s'il était dangereux. Sauf s'il s'est produit un fait nouveau. Et où en êtes-vous avec Dolorès Zapata ?

— Je l'ai contactée, avoua Malko. Elle essaie de me vendre une maison à Coral Gables. C'est tout.

Clemente Nelson fit la moue.

— Vous aurez du mal à en sortir quelque chose. C'est une dure. Bon, je vais prévenir le shérif qu'on ne recherche plus votre voiture.

* *

*

En sortant du bureau de Clemente Nelson, Malko appela Dolorès Zapata, à son bureau. Elle était déjà en ligne et il dut patienter plusieurs minutes avant de l'avoir.

— Je ne vous ai pas rappelée pour la maison, dit-il, car j'ai été débordé. Cependant, j'aimerais la revoir.

— Nous pouvons y aller ce matin, si vous êtes libre, proposa aussitôt Dolorès Zapata.

— Oui. Tout à fait.

— Bien. Retrouvons-nous là-bas... Voici l'adresse : 4322 Battersea Road. Tout au fond, à partir de Douglas Avenue.

Tandis qu'il roulait vers le sud, Malko se demanda soudain s'il ne faisait pas fausse route. La Colombienne n'avait pas le profil d'une trafiquante. Apparemment, elle travaillait vraiment. Lorsqu'il arriva devant la maison à vendre, elle était déjà là, en train de fumer une cigarette, appuyée à la SLK. Elle s'approcha, un sourire radieux aux lèvres, maquillée, et lui tendit la main un peu cérémonieusement.

— Tiens, vous avez changé de voiture ! remarqua-t-elle devant la Buick rouge.

— J'ai eu un petit accrochage hier soir, expliqua Malko. Rien de grave. Quelqu'un a pilé devant moi. Je suis allé chez Alamo et j'en ai pris une autre.

— Cela arrive tous les jours, remarqua Dolorès Zapata, visiblement ailleurs. Venez revoir ce petit palais. Vous ne trouverez rien de semblable pour ce prix.

Ils revisitèrent la maison et Malko se donna beaucoup de mal pour s'intéresser au dithyrambe de l'agente immobilière. Quand ils ressortirent, elle semblait un peu déçue devant son manque d'enthousiasme.

— Il faudrait vous décider assez vite, conclut-elle, parce que je dois m'absenter de Miami prochainement. Si on pouvait signer avant...

— Je vais encore réfléchir un peu, promit Malko. Vous n'avez rien d'autre à me montrer ?

— Pas dans ce que vous recherchez.

Elle le regardait, un peu déhanchée, très sexy, et Malko posa sa main sur sa hanche.

— Nous avons passé une très bonne soirée, l'autre soir, dit-il, mais ce serait agréable de faire un peu plus connaissance.

Le sourire de Dolorès Zapata se figea un peu.

— Je crois que j'avais bu un peu trop de daïquiri, avoua-t-elle. Ce n'est pas mon habitude de...

Malko la coupa :

— Dans ce domaine, il n'y a pas d'habitude. Seulement des pulsions. J'ai été très flatté.

— On verra ! fit-elle évasivement. Vous me téléphonez ? J'ai un autre rendez-vous.

Elle remonta dans la SLK et il resta là avec un sentiment de malaise. Dolorès Zapata était-elle sur ses gardes ? Ou simplement n'avait-elle pas envie de prolonger une passade ?

* *

*

Carlos Barco, levé tard après une soirée brûlante avec la petite Hondurienne, n'avait pas touché à son breakfast et la Biscayne Bay, en face de lui, lui paraissait tout d'un coup moins attrayante. Même si Dolorès Zapata ne lui avait jamais donné le nom de celui qui l'avait aidée à mettre sur pied le guet-apens du restaurant Wollenski, un mongolien de quatre ans aurait fait la liaison avec ce Fausto Caligaro qui venait de se faire abattre dans un parking, sans raison apparente. Le Colombien se sentait soudain extrêmement nerveux. Pourquoi, si c'était elle, Dolorès Zapata ne lui avait-elle rien dit de cette liquidation ? Que s'était-il passé ?

Il se décida et composa le numéro du portable « secret » de la Colombienne. Celle-ci n'attendit même pas qu'il pose de question pour lui lancer :

— Je t'expliquerai. Tout va bien. Je te retrouve ce soir au Porcao. Au bar. Neuf heures. Le petit con devenait imprudent. Je lui ai donné une fessée. Et j'ai d'autres choses, plus importantes, à te dire.

Elle coupa avant qu'il puisse dire quoi que soit. Soulagé, Carlos Barco se beurra un toast. Il n'aimait pas que ses partenaires ne lui disent pas tout. Surtout dans une affaire mettant en jeu des millions de dollars.

* *

*

Enfermée dans le bureau de son agence immobilière, Dolorès Zapata, après avoir mangé un hamburger, dévorait l'article du Miami Herald consacré à l'incident de la veille au draw-bridge de Brickwell Avenue. L'édition de l'après-midi donnait beaucoup plus de détails, levant ses doutes sur le sort de Pépé Arreliano.

D'abord, son nom s'étalait en toutes lettres dans le journal à côté d'une photo de la carcasse de la vieille BMW noire.

Selon le journal, l'occupant de la BMW avait tiré sur une Ford blanche occupée par deux hommes, et louée chez Alamo. Elle eut soudain l'impression que son cœur s'arrêtait. Le client envoyé par Sam Benchetrit conduisait une Ford blanche et elle avait remarqué sur la glace arrière le sticker d'Alamo-Rent-a-Car. Or, à leur rendez-vous, une heure plus tôt, il était arrivé dans une Buick rouge et lui avait expliqué avoir eu un accrochage...

Les battements de son cœur mirent plusieurs minutes à se calmer. Elle avait l'impression de se retrouver au milieu d'un champ de mines. Partagée entre une angoisse folle, une fureur sans nom et la stupéfaction. Il ne faut jamais sous-estimer ses adversaires.

Dolorès Zapata dut fumer trois cigarettes coup sur coup avant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Avant tout, il fallait en avoir le cœur net.

Elle prit sa SLK et fila jusqu'au Holiday Inn de la US-1. Là, elle s'enferma dans le taxiphone. Elle obtint sans mal le numéro d'Alamo, à l'aéroport international de Miami, et demanda à parler au responsable de l'agence.

— J'ai lu dans le Miami Herald que le conducteur d'une voiture de chez vous avait été impliqué dans une affaire criminelle et qu'il était recherché. Or, il me semble que c'est un de mes clients..., annonça-t-elle.

— Ne vous tracassez pas, Mam', répondit le responsable d'Alamo-Rent-a-Car, cette personne est clean. Elle a été la victime, dans cette affaire. La police est venue chez nous. Vous pouvez lui vendre toutes les maisons que vous voulez !

Dolorès remercia et raccrocha. Ses jambes ne la soutenaient plus. Si son client avait été un touriste ordinaire, il n'aurait pas manqué de lui raconter qu'on avait tiré sur lui. Son silence prouvait une chose : s'il avait cherché à la rencontrer, ce n'était pas pour lui acheter une maison... En plus, comme par hasard, il se trouvait à quelques centaines de mètres de l'endroit où Fausto Caligaro avait été abattu. Elle ne comprenait pas tout, mais il y avait assez d'éléments pour l'alarmer très sérieusement. Elle se traîna jusqu'au bar du Holiday Inn et commanda un double Defender « Success » pour se remettre. C'était le grain de sable ! Beaucoup plus grave qu'une enquête de la DEA. Son client était vraiment européen. Ce qui signifiait que d'autres s'intéressaient à l'affaire. Des gens dont il fallait se débarrasser coûte que coûte. Car, dans quatre jours, elle s'envolait pour l'Espagne afin de retrouver son partenaire saoudien et de réceptionner cinq tonnes de cocaïne.

Serrant son verre à le briser, elle se demanda comment elle allait éliminer l'homme qui l'avait « tamponnée ».

CHAPITRE IX

Le couloir central du Miami Herald traversait de part en part le building massif qui se dressait en bordure de Biscayne Bay, sur un bon kilomètre de long. À la sortie du Macarthur Causeway reliant Miami Beach à Miami, il occupait tout un bloc. Sur les talons d'Eddie Garcia, Malko entra dans l'immense salle cloisonnée abritant la rédaction du Nuevo Herald, la version hispanique du quotidien. Un bras s'agita aussitôt au-dessus d'un des boxes et son occupant se leva, venant à leur rencontre.

— Voilà Alberto Reyes, annonça l'ancien policier. Il est colombien et sait tout sur les Colombiens de Miami.

Alberto Reyes était un barbu bien en chair, au crâne dégarni et au regard rieur. Il serra dans ses bras « Ricochet Rabbit », avant d'écraser les phalanges de Malko.

— Si vous êtes l'ami d'Eddie, vous êtes le mien ! proclama-t-il. Allons vite dîner, je dois revenir ensuite au journal.

Malko, prévenu du rendez-vous par téléphone, était allé chercher Eddie Garcia à son bureau de Brickell Avenue.

— On va à La Carreta ? suggéra « Ricochet Rabbit ».

— Vamos ! fit simplement Alberto Reyes.

La calle Ocho était en sens unique, ils durent emprunter la 7^e Rue, puis revenir sur leurs pas. Rien n'avait changé. Un panneau au-dessus de la caisse prévenait : « Si vous présentez une fausse carte de crédit, on appelle la police immédiatement. » Deux policiers en uniforme se goinfraient à une table, leur radio posée à côté d'eux. Ici, on ne parlait qu'espagnol et les plats les plus légers étaient la soupe de lentilles et le porcelet grillé avec une montagne de riz noir et de patates douces...

Ils attaquèrent à la sangria et Malko réussit à trouver sur la carte un mini-churrasco qui pesait quand même une livre. Alberto Reyes l'observait avec curiosité. Il dut lui expliquer comment il avait connu Eddie Garcia.

— Ah ! Manuel Cuevas, c'était la grande époque, soupira le journaliste avec un peu de nostalgie dans la voix. Maintenant, c'est beaucoup plus calme...

— Il y a quand même eu le massacre du Wollenski, remarqua Malko.

Le mot sembla choquer le journaliste colombien.

— Oh, c'était juste un contrat. Les sicarios ne comptent pas. D'ailleurs, on n'a même pas cité leur nom dans les journaux. C'est une drôle d'histoire. Tout le monde savait que le vieux Sanchez Pastrana était retiré et avait un pied dans la tombe. Il ne faisait même plus

venir de putes de Colombie.

— Ce ne serait pas une vengeance de ses anciens amis ? suggéra Malko.

Alberto Reyes eut un haussement d'épaules désinvolte.

— Depuis la dissolution du cartel de Medellin, les successeurs sont moins brutaux. Et puis, pourquoi maintenant ? Non, il y a autre chose.

— Qu'est-ce qu'on dit en Colombie, toi qui reviens de Medellin ? interrogea « Ricochet Rabbit ».

— Pas grand-chose, avoua le journaliste. La rumeur dit qu'il aurait proposé de balancer quelqu'un à la DEA pour ne pas aller au trou. C'est de ce côté-là qu'il faut chercher. Il faudrait demander à un type que j'ai rencontré là-bas. El Tuerto(57), Carlos Barco, un repentir lui aussi, qui vit à Miami. Il connaît tous les ragots du milieu narco. Il m'a dit qu'il était venu essayer de vendre son restaurant, le San Miguel. J'ai été surpris de le voir là-bas. Je croyais qu'il avait vendu le San Miguel depuis longtemps.

— Il ne pourrait pas être impliqué dans l'histoire Pastrana ? demanda Malko.

Le journaliste éclata de rire.

— Lui ! Jamais ! Il ne fera pas entrer un milligramme de cocaïne aux États-Unis. Il ne tient pas à faire cinq cents ans de prison.

Malko le laissa avaler la moitié de son porcelet avant de remonter à l'assaut.

— Vous connaissez une certaine Dolorès Zapata ?

Alberto Reyes prit le temps de curer ses gencives avant de répondre :

— La veuve d'Eduardo Manseri ? Celle qui vit à Coral Gables ? Son mari était le bras droit de Fabricio Ochoa. On n'a jamais su qui l'avait flingué, celui-là. Elle est belle et il paraît qu'elle a le feu au cul, comme toutes les filles de Cali. On dit qu'elle s'est même tapé un Arabe, il y a longtemps.

« Ricochet Rabbit », en train d'extraire des interstices de ses dents de lapin les derniers lambeaux de porcelet grillé, s'en piqua la gencive et Malko faillit décoller de sa chaise.

— Un Arabe ? Ici, à Miami ? demanda-t-il.

Le journaliste hocha la tête affirmativement.

— Claro que si... C'était il y a longtemps. Son mari était en Colombie. Elle avait présenté cet Arabe à pas mal de copains colombiens. Elle prétendait que c'était un prince.

— Vous savez son nom ? demanda Malko, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oh non.

Le journaliste se reversa un peu de sangria et ajouta :

— Je me souviens seulement qu'elle l'avait connu en lui vendant

un appartement dans un grand building de Brickell. L'Imperial, je crois.

Un fait dont ni la CIA, ni la DEA ne semblaient avoir eu vent. Sinon, ils auraient facilement identifié le mystérieux Saoudien.

— Et ensuite ? insista Malko.

— Rien. Dolorès, je la croise de temps en temps, dans des trucs mondains. C'est toujours une sacrée belle salope. Et elle est toujours dans l'immobilier.

— Vous pensez qu'elle trafique avec les narcos ? demanda Malko.

— Si c'était le cas, elle ne galérerait pas pour louer des appartements de merde à 1500 dollars par mois ! (Il regarda sa montre.) Bon, il faut que j'y aille. C'est moins bon qu'avant, ici.

Pendant qu'ils descendaient la calle Ocho, Malko harcela Alberto Reyes de questions, sans résultat. Visiblement, il avait dit tout ce qu'il savait. Dès qu'ils l'eurent déposé au Miami Herald, Malko demanda à Eddie Garcia :

— Vous pouvez vérifier, pour l'Impérial ?

— No sweat. Je vais essayer d'obtenir la liste des propriétaires. Cela devrait être relativement facile. Maintenant, il faut encore que l'appartement soit au nom de cet Arabe, et pas au nom d'une société... Et il faut prier pour qu'il n'y ait pas plusieurs Arabes propriétaires.

* *

*

Le brouhaha du Porcao couvrait les conversations, assurant une discrétion absolue, et Dolorès Zapata en profitait. Elle venait d'expliquer longuement à Carlos Barco, assis sur le tabouret voisin, pourquoi elle avait fait éliminer Fausto Caligaro. Ce qui ne déridait pas le narco, qui en était à son deuxième Defender, sans eau ni glace.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu devais éliminer ce type ? reprocha-t-il. Il faut que les choses soient claires entre nous. Sinon...

— Sinon quoi ? se rebella la Colombienne, furieuse. C'est moi qui t'apporte une affaire qui va te faire gagner des millions de dollars, sans le moindre risque ! Tout ce que tu as eu à faire, c'est de réunir la marchandise et de la faire sortir du pays pour le Venezuela. Et dans une semaine, tu auras gagné dix millions de dollars.

— Toi aussi, remarqua Carlos Barco.

— Moi, je prends des risques ! rétorqua sèchement Dolorès Zapata. La preuve, j'ai été obligée de me mouiller avec ce salaud de Pastrana.

— Bueno, bueno, tempéra Carlos Barco. Allons dîner. J'ai faim.

C'était le moment difficile. Dolorès posa sa main sur le bras de son associé.

— Attends ! J'ai un autre truc à te dire. Malgré le départ de Fausto,

il y a encore un petit problème.

Carlos Barco se figea.

— Quoi encore ?

— Quelqu'un s'intéressait à Fausto. J'ai bien fait de l'éliminer.

D'un trait, elle lui raconta l'histoire de son faux client et les soupçons qu'elle nourrissait à son égard. Carlos Barco faillit en avaler son Defender de travers. Visage contre visage, il cracha, sans souci du barman qui les observait, en croyant à une dispute d'amoureux :

— Tu appelles ça un petit problème ! On a probablement des gens au cul, pire que la DEA.

— C'est moi qui les ai au cul, remarqua placidement Dolorès Zapata. Et je vais gérer le problème. Ce mec ne se doute de rien. Avant de quitter la ville, je vais lui en mettre deux dans la tête. Moi-même. Ça nous donnera le temps de faire le deal. Seulement, j'aurai besoin de toi pour filer discrètement de Miami. En ce moment, je suis peut-être déjà surveillée. Je ne veux pas traîner un car de flics derrière moi...

Carlos Barco, figé, lança à voix basse :

— J'arrête tout ! Tant pis, je vais appeler Oscar à Caracas, et lui dire de repartir avec la came.

Dolorès Zapata lui jeta un long regard glacial et dit calmement :

— Si tu fais cela, je te tue.

Elle n'avait pas élevé la voix, mais Carlos Barco comprit qu'elle parlait sérieusement. Son regard dans le sien, la Colombienne plongea la main droite dans son sac et en sortit à moitié un petit revolver.

— Je t'en mets deux dans le ventre, ici, maintenant, et je me casse.

Carlos Barco sentit tout son sang refluer dans ses jambes.

— ¡ Tu eres loca ! bredouilla-t-il.

— Tu arrêtes ou tu continues ?

— Bueno, je continue, mais...

Dolorès Zapata fit disparaître son revolver, et, brusquement radoucie, lui étreignit le bras.

— Pas de mais. On va s'en sortir, sans affolement. Tu peux toujours joindre « Los Antrax » ?

— Oui, je pense.

— On en aura peut-être besoin. Je vais t'expliquer pourquoi. Toi, tu vas partir pour l'Espagne sans problème. Personne ne sait que tu es dans le coup. Moi, je dois faire très attention. Ce type qui a surgi a des contacts locaux. La DEA ou d'autres. Ils ne veulent pas m'arrêter, mais savoir ce qui se passe. Ils ne sauront rien, mais pour cela, il faut que je quitte Miami sans qu'ils s'en rendent compte. Donc, je serai obligée d'éliminer au dernier moment ceux qui me surveillent.

— Tu veux utiliser « Los Antrax » ?

— Peut-être. Tu as toujours le 60 pieds ?

— Oui.

— Où ?

— Dans la marina, en bas de chez moi.

— Bueno. Tu peux aller aux Bahamas avec ?

— Oui, mais cela prend plusieurs heures. Pourquoi ?

Dolorès sourit enfin.

— Voilà mon idée : un jour très prochain, nous allons partir en pique-nique, disons à Key Largo. Je vais inviter mon client, celui qui veut soi-disant m'acheter une villa. Quand on sera en mer, on lui collera les pieds dans le ciment et on le fera couler par quelques centaines de mètres de fond. Ensuite, tu me déposeras à Freeport ou à Nassau, d'où je prendrai l'avion avec un faux passeport. Toi tu reviendras à Miami et tu en partiras un peu plus tard, officiellement.

— Il va se méfier, objecta-t-il. C'est un flic ou quelque chose comme ça.

Dolorès eut un sourire vipérin.

— Non, je lui ferai croire qu'il me sautera sur le bateau. Et je crois qu'il en a envie...

Carlos Barco commanda un troisième Defender. Pour noyer la panique qui le gagnait. Dans ce cas de figure, c'est lui qui prenait tous les risques. Dolorès sous-estimait ses adversaires.

— Il vaut mieux l'éliminer bien avant, suggéra-t-il.

— Si c'est possible, concéda la Colombienne, mais c'est encore plus difficile. Bueno, allons dîner.

Ils gagnèrent une des tables du restaurant où la ronde des serveurs commença aussitôt. Dolorès avait pris grand soin de ne pas être suivie pour arriver au Porcao, utilisant toutes les ruses des passeurs de drogue. Deux motards, des copains, l'avaient suivie, pour s'assurer qu'elle ne traînait personne derrière elle. Carlos Barco était « clair », il fallait qu'il le reste.

Elle se pencha vers lui et murmura à son oreille :

— Dans une semaine, on se partagera beaucoup d'argent.

* *

*

Malko débarqua au Dade County Police Department à trois heures de l'après-midi. Depuis le matin, il n'avait aucune nouvelle d'Eddie Garcia, à la recherche du mystérieux Arabe autrefois lié à Dolorès Zapata. Clemente Nelson l'avait appelé un peu plus tôt pour lui dire qu'il avait du nouveau sur l'homme de la BMW.

Le policier du Homicide Squad l'attendait à son bureau, en face d'un Coca Cola posé à côté d'un gros dossier. Le policier rayonnait.

— On a trouvé un pistolet dans la BMW de Pépé Arreliano, annonça-t-il, sur le plancher de la voiture. Le chargeur était vide. On

va comparer à la balistique, mais il semble bien que ce soit lui qui ait flingué Fausto Caligaro. Maintenant, il faut savoir pour le compte de qui. Il avait encore deux mille dollars en billets de cent dans sa poche. On cherche des empreintes dessus. Ensuite, il faudra aller à la pêche...

Ainsi, le Homicide Squad ignorait toujours le lien entre Fausto Caligaro et Dolorès Zapata. Malko décida de les laisser dans le noir. Il était, pour sa part, édifié. Pour une raison qu'il ignorait encore, Dolorès Zapata avait décidé que le serveur du Wollenski représentait un risque et l'avait éliminé. Clemente Nelson le fixait d'une manière bizarre.

— Je peux vous demander quelque chose ? reprit-il.

— Bien sûr. Quoi ?

— Même si c'est un putain d'Arabe qui est mouillé dans une affaire de cocaïne, vous croyez vraiment que c'est pour filer du fric à des terroristes ?

— C'est une hypothèse plausible, rétorqua Malko.

Le policier secoua la tête.

— Saloperies d'Arabes. On devrait tous les vitrifier. George W. Bush est trop modéré. On a des flopées de bombes atomiques dont on ne fait rien. Au lieu de laisser tuer nos gars en Irak, il n'y a qu'à aplatir ce putain de pays. Si ça se trouve, le type que vous cherchez, il est irakien...

— Il n'y a pas de princes en Irak, corrigea Malko. Et les terroristes du 11-Septembre, c'étaient des Saoudiens et des Égyptiens.

— C'est la même chose, grommela Clemente Nelson. O.K., je vous préviens dès que j'ai quelque chose de neuf.

* *

*

Malko attendait au volant de sa Buick, garée dans la 5^e Rue, le long du 444 Brickell Avenue. Après avoir quitté le Dade County Police Department, il avait eu une idée et appelé Eddie Garcia. Celui-ci surgit du parking de l'immeuble et vint s'asseoir à côté de lui.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous vous souvenez, dit-il, hier soir, votre copain Alberto Reyes nous a dit qu'il avait croisé un certain Carlos Barco à Medellin, où celui-ci était venu essayer de vendre son restaurant ?

— Oui. Et alors ?

— Vous pensez qu'il est possible de vérifier discrètement si ce Carlos Barco est toujours propriétaire du restaurant San Miguel ?

« Ricochet Rabbit » demeura silencieux quelques secondes puis questionna :

— Vous pensez que Barco pourrait être mêlé à notre histoire ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko, mais je tire tous les fils. Il habite Miami, il est colombien, a vendu de la cocaïne. Cela fait déjà pas mal de convergences. Et s'il n'était pas à Medellin pour son restaurant, cela pourrait devenir intéressant.

Les quatre incisives de « Ricochet Rabbit » étaient en train de lui dévorer la lèvre inférieure et allaient s'attaquer à son menton, signe de profonde réflexion. L'Américain laissa tomber finalement :

— No sweat. Je vais bien trouver un ancien copain en poste à Medellin ou à Bogota. Prétendre que c'est dans le cadre d'une enquête pour mon lawyer. On devrait être fixés assez vite. J'y vais.

— Rien encore sur le building Impérial ?

— J'attends la liste des propriétaires. Dès que je l'ai, je vous appelle.

* *

*

Dolorès Zapata, installée dans une agence de voyages de Miami Beach, alignait sur une feuille de papier toutes les combinaisons de vols possibles permettant de gagner l'Europe à partir des Bahamas. Ce n'était pas simple et le mieux était de passer par le Mexique ou le Venezuela.

Elle nota tout et ressortit. La tension nerveuse l'avait empêchée de fermer l'œil, la nuit précédente. Elle fit quelques pas dans Lincoln, voie piétonnière, s'arrêtant devant plusieurs vitrines, essayant de vérifier si elle était suivie. Sans résultat. Depuis qu'elle avait découvert que son client n'en était pas un, elle vivait la peur au ventre et la rage au cœur.

Elle regagna sa SLK, garée dans le parking de Bulloks, et reprit la direction de Coral Gables.

* *

*

Les quatre incisives de « Ricochet Rabbit » semblaient danser de joie. Il prit quand même le temps de suivre des yeux la croupe incendiaire d'une serveuse cubaine de la terrasse du Delano, avant de poser sur la table une feuille de papier. Il y avait encore peu de monde à la terrasse et l'Américain annonça à voix haute :

— Regardez ce que j'ai trouvé !

Malko baissa les yeux sur une liste de noms. L'un était surligné en vert : Ryad Al-Khobar-bin-Saoud. Appartement 24 C.

— J'y suis allé moi-même ! Et j'ai eu du pot : le gestionnaire de l'Impérial est cubain. De la même ville que ma famille. Le voilà, notre

putain d'Arabe !

CHAPITRE X

— Il habite là-bas en ce moment ? interrogea aussitôt Malko.

Les grandes incisives semblèrent s'allonger encore.

— Non, il n'a pas mis les pieds à Miami depuis des années. Une femme de ménage vient régulièrement aérer et nettoyer. Les charges sont envoyées à une adresse en Arabie Saoudite et réglées par virement.

Malko exultait intérieurement. Il avait enfin retrouvé une trace concrète du mystérieux amant arabe de Dolorès Zapata. L'associé présumé des narcos colombiens. Eddie Garcia en bavait d'excitation. Après avoir avalé d'un trait le Defender « 5 ans d'âge » apporté par le garçon, il soupira.

— Sanchez Pastrana avait tout bon. Et cette salope de Dolorès a bien commandité l'affaire du Wollenski. Il faut la « serrer » sans perdre de temps. Une fois au trou, elle se mettra à table.

Ses réflexes de policier reprenaient le dessus et Malko s'employa à le calmer.

— Le personnage essentiel de cette affaire, c'est cet Arabe, expliqua-t-il, Ryad Al-Khobar-bin-Saoud. Il faut d'abord le localiser et, ensuite, savoir s'il est vraiment mêlé à un trafic massif de cocaïne. Je ne suis pas sûr qu'arrêtée, Dolorès Zapata nous en dise beaucoup. C'est une dure. Il faut plutôt essayer de surveiller l'opération pour frapper au bon moment. Je vais demander immédiatement à Washington de localiser ce Saoudien. Je remonte, mon téléphone crypté est dans ma chambre.

Il abandonna Eddie Garcia sur la terrasse et remonta. À la CIA, il n'y avait qu'un officier de permanence et il préféra appeler chez elle Teresa Wilhem, pour éviter de prononcer des noms au téléphone. La jeune femme parut un peu surprise et Malko ne perdit pas de temps.

— J'ai une information extrêmement sensible à transmettre à l'Agence, annonça-t-il. Pouvez-vous venir me retrouver au Delano ?

— Maintenant ?

— Oui. Vous êtes loin ?

— North Miami.

— Je vous attends, dit Malko, au restaurant de la terrasse. Vous disposez de moyens de transmission sécurisés à votre bureau, je suppose...

— Bien sûr.

— Alors, à tout à l'heure.

Quand il redescendit, la terrasse commençait à se remplir. « Ricochet Rabbit » la mâchoire décrochée, semblait fasciné par un

trio qui venait d'arriver. Un homme d'une cinquantaine d'années, très bronzé, plutôt beau, le type gigolo qui a réussi, une lourde chaîne d'or au cou, tout de noir vêtu, était escorté par deux créatures à tomber raide. Une brune aux longs cheveux à l'expression hautaine, juchée sur des talons de quinze centimètres, à peine vêtue d'un léger pull bleu boutonné devant qui moulait des seins pointus et lourds, et une jupe si courte qu'elle en était indécente. La peau mate, la bouche écarlate, les paupières soulignées de poudre d'or. La seconde fille était du même tabac, mais noire comme de l'anthracite. On aurait pu placer un plateau sur sa croupe callipyge et sa bouche semblait gonflée à l'hélium. Même son abondante tignasse frisée qui la faisait ressembler à un arbre en boule n'arrivait pas à atténuer son sex-appeal animal. Elle était vêtue d'un T-shirt blanc portant l'inscription « Catch me » en lettres dorées et d'un jean plein de trous incrusté de faux diamants qui semblait peint sur elle. Malko crut que « Ricochet Rabbit », le regard exorbité, allait fondre comme neige au soleil. Le maître d'hôtel homo accueillit le trio avec des jappements de joie et l'installa à une bonne table, dominant la piscine. Malko crut qu'il allait embrasser le nouveau venu sur la bouche, mais il se contenta de débouler quelques instants plus tard avec une bouteille de Champagne Taittinger Comtes de Champagne rosé, millésimé 1996. Visiblement, c'était un bon client. Impassibles, les deux filles avaient l'air de s'ennuyer.

Eddie Garcia, au bord de la syncope, en avait les mains qui tremblaient. Il accrocha au passage un des garçons cubains et lui demanda en espagnol :

— Qui c'est, ces deux merveilles ?

— Elles, je ne sais pas, mais lui, c'est Baruch Ribeiro, un photographe de mode colombien très connu. Il habite sur Lincoln et vient souvent ici. Toujours avec des canons...

« Ricochet Rabbit » sembla frappé par la foudre.

— Baruch Ribeiro ! répéta-t-il à voix basse. Holy shit !

— Vous le connaissez ? demanda Malko.

— De nom. Je ne l'avais jamais vu en chair et en os. Il est colombien, lui aussi, et connu comme le loup blanc. On l'appelle « The Fixer ».

— Pourquoi « The Fixer » ?

« Ricochet Rabbit » baissa encore la voix.

— C'est une longue histoire. Il paraît qu'il a été recruté par des gens de la CIA dans une petite ville de l'Est de la Colombie, Ucaramanga, alors qu'il était encore étudiant. Avec pour objectif de démasquer les subversivos. Il a vite été grillé et la CIA l'a refilé au FBI qui l'a fait venir à Bogota. Il a été ensuite récupéré par la DEA, après mon départ. Eux s'en servent toujours, paraît-il, comme intermédiaire avec les narcos qui veulent faire du plea bargaining. Il traite pour eux

et encaisse des millions de dollars de commissions. Versés par les narcos. En plus, c'est un photographe de mode assez connu. Il travaille pour de grands magazines. J'aurais dû faire ce métier au lieu d'être flic. Vous avez vu ce qu'il trimballe...

— Ce sont sûrement des créatures intéressées, objecta Malko. Vous avez Carmencita, votre petite merveille.

— Yeah ! reconnu l'Américain, mais elle aussi, elle est intéressée, et elle est moins belle.

Pour se consoler, il commanda un nouveau Defender, « 5 ans d'âge ».

— C'est dangereux, ce que fait ce Baruch Ribeiro, remarqua Malko.

— Non, les narcos l'adorent. Grâce à son entremise, ils évitent des centaines d'années de prison et la DEA l'embrasse aussi sur la bouche. Ça leur fait de beaux « crânes ». Je suis surpris de le voir là. Je le croyais dans un pénitencier.

— Pourquoi, s'il est bien avec la DEA ?

— Il s'est fait coincer par l'IRS(58). Blanchiment et fraude fiscale. Il a pris six mois fermes. Son avocat s'est battu pour qu'il n'y aille pas, mais n'y est pas arrivé. Il ira au trou.

— Comment savez-vous tout ça ?

« Ricochet Rabbit » décolla son regard des deux compagnes du « Fixer » pour faire un clin d'œil à Malko.

— Son avocat, c'est Douglas Sommer, mon boss. J'irais bien tenir compagnie à ces deux-là pendant qu'il est au trou.

À la table de Baruch Ribeiro, on buvait sec. Le maître d'hôtel venait d'apporter une seconde bouteille de Taittinger et en versait le contenu avec componction.

— Allez, fit Malko, dînons en attendant Teresa Wilhem.

* *

*

Ils terminaient leur langouste, entourée de légumes inconnus, quand Teresa Wilhem fit son apparition, visiblement intimidée par le cadre mondain, et beaucoup plus sagement vêtue que les deux créatures de Baruch Ribeiro : chemisier et pantalon gris.

— Vous voulez dîner ? proposa Malko, dès qu'elle se fut assise.

— Merci, c'est fait, je dîne très tôt. Je prendrai un verre. Elle commanda un bloody mary et soudain, Malko la vit changer d'expression, le regard fixé sur Baruch Ribeiro.

— Vous savez qui est à la table, là-bas ?

— Oui. Mon ami Eddie Garcia le connaît.

— Cet homme me dégoûte, fit-elle.

— C'est pourtant un collaborateur de votre agence.

Teresa Wilhem eut une grimace.

— Je sais. Well, pourquoi vouliez-vous me voir ?

Malko lui tendit un papier sur lequel il avait noté le nom de Ryad Al-Khobar-bin-Saoud.

— Je veux des informations sur ce personnage. Contactez Langley dès ce soir. Dès que vous aurez les informations, apportez-les-moi vous-même. Appelez avant.

— Bien, fit Teresa Wilhem en prenant le papier.

Sans même terminer son bloody mary, elle s'enfuit comme si elle avait le diable à ses trousses.

« Ricochet Rabbit » laissait refroidir sa langouste, ne quittant pas des yeux Baruch Ribeiro, qui jouait avec espièglerie avec les pointes des seins de la Noire, grosses comme des crayons, à travers son T-shirt. La fille gloussait bêtement en enchaînant les flûtes de champagne. La brune, visiblement vexée, jouait avec son Palm, boudeuse.

— Cet endroit n'est pas pour moi, gémit Eddie Garcia, il y a trop de riches et trop de gonzesses inouïes... Je vais retrouver Carmencita.

Abandonnant sa langouste, il vida un dernier verre et partit à son tour. Malko décida de s'offrir une ultime vodka. Il l'avait bien méritée. Son mobile sonna.

— Je ne vous dérange pas ? demanda la voix soyeuse de Dolorès Zapata.

Le poulx de Malko grimpa un peu.

— Pas du tout ! Je suis seul, au restaurant du Delano... Vous voulez m'y rejoindre ?

— ¡ Muchas gracias ! Mais je suis trop fatiguée. Vous avez repensé à la maison ?

— Je ne fais que cela ! jura Malko. Mais c'est difficile de se décider. Laissez-moi un peu de temps, je prolonge mon séjour à Miami.

— Alors, on pourrait se voir ce week-end, proposa la Colombienne. Je suis plus tranquille. Un de mes amis possède un gros bateau. On pourrait aller pique-niquer à Key Largo. Samedi.

— Avec plaisir, accepta Malko. Mais...

— Je sais, fit-elle aussitôt, j'ai été un peu sèche, l'autre jour, mais c'était la fatigue. Et puis, j'ai peur des hommes comme vous, qui me font faire des bêtises.

— Je pense me décider très vite pour la maison, promit Malko. Je vous appellerai demain.

Il se dit que pour endormir définitivement la méfiance de la Colombienne, il verserait 10 % du prix de la maison avec les fonds de la CIA.

En se retournant, il aperçut Baruch Ribeiro qui s'éloignait le long de la piscine, enlacé à la Noire. Bientôt, ils furent cachés par les

cocotiers. La bombe sexuelle brune semblait vexée par cet abandon. Leurs regards se croisèrent et Malko lui adressa un sourire.

— Je peux vous offrir un verre ?

— Sure ! accepta-t-elle aussitôt. Come along.

Il la rejoignit à sa table.

— Donnez-moi encore un peu de champagne, demanda-t-elle.

La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne était encore à moitié pleine. Il remplit deux flûtes et ils trinquèrent.

— Moi, c'est June, dit la brune. Et vous ?

— Malko.

Ils burent ensemble et Malko demanda poliment.

— Vos amis vont revenir ?

L'extrémité de la piscine donnait sur la plage.

Une lueur de fureur passa dans les prunelles sombres de la beauté tropicale.

— Pas tout de suite ! siffla-t-elle. Baruch avait envie de baiser cette conne dans la piscine.

— Il risque de choquer le personnel, remarqua Malko. Ici, on est plutôt conservateur.

June eut une moue ironique.

— À cette heure-ci, il n'y a plus personne là-bas. Et Baruch n'en a rien à foutre ! C'est une star. Et il adore ce genre de truc.

Devant l'air incrédule de Malko, elle lança :

— Vous ne me croyez pas ? Venez.

Elle se leva et le précéda sur les marches menant à la piscine. La nuit était presque tombée et les bords du bassin étaient déserts. En plus, les cocotiers faisaient écran entre la terrasse et la partie proche de la mer. June balançait sa croupe devant Malko, comme si elle l'invitait à l'attraper. Hallucinante de sex-appeal. Ils longèrent la piscine, jusqu'à l'extrémité proche de la mer. Soudain, June s'arrêta, si brusquement que Malko la heurta presque.

— Regardez ! souffla-t-elle.

Malko aperçut d'abord une tache sombre sur un transat : la chemise et le pantalon de Baruch Ribeiro. Le photographe de mode se trouvait debout, quelques mètres plus loin.

— Ils sont en train de baiser, les salauds, grinça June.

Malko suivit son regard. La Noire avait les bras noués autour de la nuque du Colombien qui bougeait très lentement d'avant en arrière. On ne voyait pas le bas de leurs corps, mais l'hypothèse de June semblait très plausible. Debout dans l'eau, immergé jusqu'au torse, face à la Noire appuyée elle à la paroi de la piscine, Baruch Ribeiro les aperçut, ce qui ne parut pas le bouleverser. Sortant une main de l'eau, il leur adressa un petit signe amical avant de reprendre son manège.

Malko vit les coins de la bouche de June s'abaisser. Folle de rage,

elle défit à toute vitesse les boutons de son pull bleu, libérant deux seins inouïs qui ne baissèrent même pas le nez. Ce fut ensuite le tour de la jupe et d'un microscopique slip noir, découvrant une abondante fourrure noire, taillée en cœur.

— On va se baigner, nous aussi ! fit-elle d'un ton décidé.

Sans attendre l'avis de Malko, elle se laissa glisser dans l'eau et lança d'une voix agacée :

— Vous venez ?

Malko, à son tour, ôta ses vêtements, les posa sur la chaise longue, et entra dans l'eau tiède. À dix mètres d'eux, Baruch Ribeiro baisait la Noire d'un mouvement régulier, tout en bavardant avec elle. À peine Malko fut-il dans l'eau que June vint s'appuyer à lui. Ses seins de bronze s'écrasèrent contre sa poitrine et il sentit son ventre onduler contre le sien. Quelques instants plus tard, elle lui jeta un regard noir.

— Vous êtes pédé, ou quoi ? Pourquoi vous ne bandez pas ?

Elle était vraiment vexée. Malko fut tenté de lui expliquer que ce genre de sport n'était pas dans sa culture, mais c'eût été inutile. Pour désamorcer sa colère, il enfonça une main sous l'eau et commença à la caresser. June se calma instantanément. Il fit un effort pour oublier le couple à côté de lui et, très vite, fut dans un état convenable. June, aussitôt, lui glissa une langue agile dans l'oreille.

— Sock it to me. Make it slow(59).

La tête en arrière, les deux bras appuyés au rebord de la piscine, le ventre en avant, les jambes écartées, elle flottait comme une méduse érotique. Malko s'enfonça sans peine dans son ventre et elle rouvrit les yeux.

— Don't come, please(60) !

Il ne répondit pas, n'aimant pas recevoir d'ordres, mais quand June sentit qu'il allait exploser, elle s'esquiva d'un coup de reins, le laissant se répandre dans la piscine... En un clin d'œil, la jeune femme sortit de l'eau, attrapa une serviette oubliée, se sécha et se rhabilla. Malko en fit autant, un peu frustré, et ils repartirent vers la terrasse. Baruch Ribeiro et la Noire continuaient, eux, au même rythme paresseux. June leur adressa un regard méprisant, et lâcha :

— Peine à jouir, va !

À peine assise, elle demanda à Malko de lui verser un peu de champagne, finissant la bouteille de Taittinger, et sourit à Malko.

— Vous êtes cool. J'avais l'air d'une conne, toute seule. Si vous voulez, on peut rentrer tous ensemble. L'appart est tout près, au bout de Lincoln. Et si vous aimez la poudre, on a la meilleure.

Malko déclina l'invitation.

— O.K., lança-t-elle. Je vais rentrer. Si jamais vous avez envie de me revoir, je suis à l'appartement 1201, dans le building Decco-Plage, 100 Lincoln.

Ils quittèrent ensemble la terrasse et se séparèrent dans le lobby. Malko lui baisa la main, ce qui sembla surprendre considérablement June. Il n'y avait pas longtemps qu'elle marchait sur ses pattes de derrière. Quand il se retrouva dans sa chambre toute blanche, il regretta de ne pas l'y avoir invitée. Le grand miroir incliné contre le mur aurait au moins servi à quelque chose. Il eut du mal à s'endormir, se demandant qui était vraiment Ryad Al-Khobar-bin-Saoud.

* *

*

Le téléphone sonna dans sa chambre à neuf heures pile.

— Je suis en bas, à la terrasse, annonça la voix posée de Teresa Wilhem.

Malko ne prit même pas de douche. La représentante de la CIA l'attendait sur la terrasse déserte, devant un café américain. Au Delano, les clients se levaient tard.

— Voilà ce que j'ai reçu, annonça-t-elle. J'espère que c'est complet.

Le cœur battant, Malko ouvrit l'enveloppe qu'elle lui tendait et déplia les trois pages sorties du computer crypté.

En haut, à gauche, il y avait la photo numérique en couleur d'un homme brun, avec une petite moustache et un visage poupin. Il lut :

« Le prince Ryad Al-Khobar-bin-Saoud est né en 1954, à Ryad, au sein d'une famille très riche. En 1962, il part en Suisse, à l'école du Rosay, puis à Champville. En 1976, il s'inscrit en premier cycle de l'université de Miami en Floride. Il achève ce cycle en 1979, et passe ensuite à l'université de Biscayne où il reste jusqu'en 1981. Il part ensuite dans le New Jersey où, après plusieurs diplômes d'études supérieures, il passe un doctorat.

Il revient ensuite dans son pays, l'Arabie Saoudite, et rejoint une compagnie de traders en pétrole, la Saoud Global Trading. Il voyage beaucoup pour acheter du pétrole, notamment au Venezuela qu'il visite régulièrement. Sa fortune est évaluée à plusieurs centaines de millions de dollars.

C'est un musulman pratiquant, qui ne fume pas, ne boit pas et affiche un attachement réel à la doctrine wahhabite.

La famille Al-Khobar est une très ancienne tribu venue de Syrie, mais installée depuis très longtemps à Riyad, capitale du royaume saoudien.

Le grand-père de Ryad Al-Khobar a combattu aux côtés du fondateur de la dynastie, le roi Abd Al-Azizibn-Saoud ce qui en fait un pilier du régime. »

Plus Malko lisait, plus il était stupéfait. Ce n'était vraiment pas le profil d'un trafiquant de cocaïne ! Il continua sous l'œil indifférent de

Teresa Wilhem.

« La génération de Ryad Al-Khobar compte quatre frères. L'aîné, Nawaf, est immensément riche et possède des résidences partout en Europe. Il est marié à l'une des filles du prince héritier Abdallah ibn-Abd-al-Aziz-al-Saoud, le commandant de la garde nationale saoudienne et le véritable chef du gouvernement, en raison de la maladie de son frère aîné, le roi. Le second frère, Anwar, est installé en Jordanie. C'est le moins riche des quatre frères.

Ryad Al-Khobar a un frère jumeau, Mahmoud, marié à Jawaher Al-Saoud, l'une des filles du vice-ministre de la Défense, le prince Abderaman ibn-Abd-al-Aziz-al-Saoud.

Or, Ryad a épousé une autre des filles de celui-ci, Loloua ibn-Abd-al-Aziz-al-Saoud.

Les jumeaux Al-Khobar sont donc les gendres du vice-ministre de la Défense, lui-même frère du roi Fahd.

Ils utilisent le titre de « prince » et Ryad Al-Khobar possède un passeport diplomatique saoudien N°272-4. Il se déplace souvent à l'étranger dans des appareils normalement utilisés pour les déplacements officiels saoudiens.

Il va fréquemment au Venezuela où il entretient d'excellentes relations avec le président Chavez. »

Malko posa le document sur la table et se tourna vers Teresa Wilhem.

— Vous avez lu ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Il ne peut pas être l'homme que nous cherchons, trancha-t-elle. Même s'il a eu une aventure avec cette Dolorès Zapata. Elle a raconté des histoires.

Elle semblait presque choquée que Malko se pose la question. Celui-ci en avait le tournis. Noyé de noms arabes, il était quand même, grâce à Eddie Garcia, arrivé à une conclusion claire : Ryad Al-Khobar, mis en cause par Dolorès Zapata pour un trafic de cocaïne, faisait partie du tout premier cercle du pouvoir saoudien. Et des plus grosses fortunes de ce pays. En plus, d'après la note de la CIA, c'était un bon musulman, qui ne jouait pas, ne fumait pas, ne buvait pas...

Il était encore plongé dans ses pensées quand son téléphone sonna.

C'était Jack Mac Laughlin, l'adjoint de George Tenet, directeur de la CIA. Il avait une voix bizarre.

— Toujours à Miami ? demanda-t-il avec un enjouement un peu forcé.

— Absolument, confirma Malko. Vous avez eu connaissance du document que je viens de recevoir ?

— C'est pour cela que je vous appelle. Il semble qu'il s'agisse d'une

erreur.

— Une erreur ?

— Certainement. Ce prince saoudien est un ami de l'Amérique. Son oncle a même été ambassadeur à Washington. Les Saoudiens sont nos alliés.

— Bien sûr, reconnu Malko, mais avant le 11-Septembre, toute la famille Bin Laden vivait aux États-Unis. C'est George W. Bush lui-même qui les a autorisés à partir le 12 septembre. Pourtant, c'est bien Oussama Bin Laden le responsable du 11-Septembre.

— Oui, bien sûr, reconnu le numéro 2 de la CIA, mais ce n'est pas la même chose. Ryad Al-Khobar n'a jamais eu aucune activité délictueuse.

— J'ai trouvé à Miami des témoins de sa liaison avec Dolorès Zapata, notoirement liée...

— Cela ne veut rien dire, la coupa Jack Mac Laughlin. Une amourette d'étudiant. Il paraît que cette fille est très belle. Bien, que comptez-vous faire ?

Médusé, Malko mit un certain temps à répondre.

— Continuer mon enquête, évidemment. J'ai réussi à approcher Dolorès Zapata et j'ai d'autres éléments en cours de développement.

— Parfait, approuva chaleureusement Jack Mac Laughlin. Je voulais seulement vous donner mon opinion personnelle. Tenez-moi au courant.

À peine Malko eut-il interrompu la communication, que Teresa Wilhem demanda :

— Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Non.

— Bien. Dans ce cas, je vous laisse. J'ai beaucoup de travail.

Malko remonta dans sa chambre, perplexe, et se jeta sous la douche. Il allait redescendre prendre son petit déjeuner quand son téléphone crypté sonna à nouveau.

— Je vous passe Jack Mac Laughlin, annonça une voix féminine neutre.

— Malko ? c'est moi, à nouveau, enchaîna le numéro 2 de la CIA.

Le ton était beaucoup plus chaleureux qu'une heure plus tôt.

— Vous avez du nouveau ? demanda Malko.

— Oui, confirma l'Américain. Nous venons d'avoir un petit meeting sur le cas qui nous intéresse, avec des représentants de la Maison Blanche et du State Department. Nous avons procédé à une réévaluation de cette affaire.

— Ce qui veut dire ?

— Je pense que votre mission à Miami a été couronnée de succès et je vous en remercie. Il est préférable que vous communiquiez à la DEA locale tous les éléments que vous avez pu recueillir. Ils sont mieux

armés que nous pour les exploiter, n'est-ce pas.

— Bien sûr, approuva Malko d'une voix blanche.

Il sentit son sang se transformer en plomb. En clair, la CIA bloquait l'enquête sur le trafic de cocaïne au profit d'Al-Qaida, pour ne pas déplaire aux amis saoudiens de la Maison Blanche.

CHAPITRE XI

Malko dut lutter de toutes ses forces pour ne pas exploser de fureur. L'identification du suspect potentiel, un prince saoudien lié à la famille royale, tétanisait visiblement les responsables américains. Il tenta de rassurer Jack Mac Laughlin.

— Je n'ai aucune preuve que Ryad Al-Khobar soit mêlé à un trafic de cocaïne, précisa-t-il, mais il y a des indices troublants. En plus, six personnes ont été assassinées, pour des raisons liées à cette affaire. Grâce aux contacts que j'ai ici, je pense être plus apte que la DEA à obtenir des résultats.

— C'est vraisemblable que cette Dolorès Zapata soit mêlée à ce trafic, reconnut Mac Laughlin, mais le profil de ce dignitaire saoudien le rend difficilement soupçonnable. Il est possible que Dolorès Zapata ait jeté son nom en pâture pour bluffer...

— C'est possible, reconnut Malko, qui n'en pensait pas un mot.

Il sentait le numéro 2 de la CIA mal à l'aise. C'était gênant de stopper une investigation demandée par l'Agence pour un motif politique. Malko préféra ne pas prendre Jack Mac Laughlin de front.

— Je vais terminer ce que j'ai en cours, conclut-il, et, avant de quitter Miami, je transmettrai ce que j'ai appris au responsable local de la DEA, Kevin Crane.

— Parfait ! approuva chaleureusement Jack Mc Laughlin, visiblement soulagé. Pourquoi ne passeriez-vous pas nous voir à Langley ?

— Bonne idée, approuva Malko. À propos, savez-vous où se trouve en ce moment le prince Ryad Al-Khobar ?

— En Arabie Saoudite, je pense. Ce n'est pas très facile à établir.

Là, il se moquait carrément de Malko. Ce dernier n'insista pas. La seule parade consistait à trouver une preuve irréfutable de l'implication du prince saoudien dans l'opération cocaïne. Si Dolorès Zapata n'avait pas manipulé tout le monde, elle pouvait être impliquée dans un coup sans que son ex-amant en fasse partie. Mais alors, pourquoi l'avoir nommé ?

Après avoir pris congé de Jack Mac Laughlin, il récapitula ce qu'il savait de façon certaine. La Colombienne était impliquée dans le meurtre du vieux narco Sanchez Pastrana, et dans celui de Fausto Caligaro, qui avait sûrement été complice du massacre chez Wollenski... Le prince Ryad Al-Khobar avait bien été son amant.

C'était tout !

Pendant qu'il ruminait, son portable sonna. C'était Clemente Nelson, le patron du Homicide Squad.

— Vous pouvez passer me voir ? dit-il. J'ai du nouveau.

* *

*

L'environnement du Dade County Police Department était vraiment glauque. De pauvres familles cubaines, des terrains vagues, un parking de voitures de police sous une branche de freeway et quelques disgracieux bâtiments administratifs. Les voitures défilant sur les freeways surélevés créaient un bruit de fond abrutissant. Un jeune policier en uniforme, très latino, mena Malko jusqu'au bureau de Clemente Nelson. Celui-ci ferma soigneusement la porte et sourit à Malko.

— J'ai quelque chose de très confidentiel pour vous, annonça-t-il.

— Sur le commanditaire du meurtre de Fausto Caligaro ?

— Non.

Le policier semblait hésiter. Il se décida finalement, visiblement embarrassé, après avoir sorti une bouteille de Defender d'un placard et en avoir offert à Malko.

— J'ai reçu tout à l'heure un coup de fil de mon boss, à votre sujet, annonça-t-il. Je ne suis pas censé vous en parler, mais comme vous êtes un ami d'Eddie Garcia, je tiens à vous prévenir. J'ai reçu l'ordre de ne plus coopérer avec vous. Sans vous en avertir, bien entendu. Il m'est interdit de vous fournir des informations ou une aide logistique. J'avoue que je ne comprends pas bien.

Malko lui adressa un sourire teinté d'amertume. C'était la première conséquence de sa conversation avec Jack Mac Laughlin. La CIA verrouillait.

— Moi, je comprends, répliqua-t-il.

Il expliqua au policier les progrès qu'il avait fait en identifiant l'ancien amant de Dolorès Zapata.

— J'ignore si ce Saoudien est vraiment coupable de quelque chose, reconnut-il, mais le seul fait qu'on puisse le soupçonner a bouleversé l'administration Bush. Alors, ils essaient de mettre un couvercle sur la marmite. Je pense que la DEA a reçu des instructions similaires...

— C'est un cover-up, lâcha, méprisant, le chef du Homicide Squad. Les politiciens sont tous des pourris. Look, Kevin Crane, le responsable DEA de Miami, est un copain. Ils ont eu un des leurs, un special agent, flingué. Je vais lui expliquer ce qui se passe, et quels que soient les ordres officiels, il continuera à vous aider, s'il le peut. Vous avez son cellulaire ?

— Non.

— Notez-le : 30 577 576 345 61. Je vais le prévenir discrètement.

Malko était amer, en dépit de l'attitude de Clemente Nelson. Il

avait levé un lièvre si gros que tout le monde mourait de peur. À moins que ce ne soit pire : que la Maison Blanche protège Ryad Al-Khobar pour des raisons obscures, même s'il était coupable.

Tout était possible.

Il quitta Clemente Nelson sur une poignée de mains chaleureuse et, à peine dans sa voiture, voulut vérifier quelque chose. Teresa Wilhem répondit à la seconde sonnerie.

— J'aimerais bien vous rencontrer, suggéra Malko, j'ai plusieurs points sur lesquels vous pourriez m'aider.

— Oh, je suis désolée ! fit la représentante de la CIA en Floride. Je dois partir à Washington jusqu'à mardi. Rappelez-moi à mon retour.

Elle semblait parfaitement naturelle, bien entendu. Encore une porte qui se fermait. Têtu, Malko appela alors Kevin Crane, le responsable de la DEA. Sa secrétaire, charmante, lui dit :

— Ne quittez pas, je vais vous passer M. Crane.

Malko attendit quelques instants, jusqu'à ce que la voix sucrée de la secrétaire annonce :

— Mister Crane est à un meeting. Il vous rappellera dès que possible.

— Merci, fit Malko.

Kevin Crane ne rappellerait jamais. Tout en roulant vers Miami Beach, il se dit qu'il ne lui restait plus comme allié que « Ricochet Rabbit », imperméable aux ukases de la politique. C'était quand même un peu léger pour lutter contre des narcos riches et organisés. Et peut-être un milliardaire saoudien.

De toute façon, il se devait de le prévenir. Il l'appela sur son portable, et l'obtint aussitôt.

— J'ai du nouveau, annonça-t-il.

— Je suis à North Miami, fit « Ricochet Rabbit ». Voulez-vous qu'on se rencontre à mi-chemin ? Je connais un restaurant sympa, le Tuna's Waterfront Grill. Vous remontez Biscayne Boulevard jusqu'au 17 201 et vous tournez à droite dans la 172^e Rue. C'est à vingt mètres. D'où vous êtes, il vous faut une demi-heure, si le trafic est O.K.

* *

*

— Le restaurant appartenant à Carlos Barco a été vendu par lui il y a sept ans, annonça Eddie Garcia. Depuis, il a fait faillite et n'existe plus.

Donc, Carlos Barco avait menti à Alberto Reyes, le journaliste du Nuevo Herald, pour ne pas révéler la véritable raison de sa présence à Medellin. Seulement, rien ne le reliait à Dolorès Zapata, et encore moins à Ryad Al-Khobar. Des tas de raisons pouvaient expliquer ce

mensonge.

— Et vous ? demanda l'Américain. Vous m'avez dit que vous aviez du nouveau.

— Commandons d'abord, dit Malko. C'est assez long.

Le Tuna's Waterfront Grill était un modeste établissement situé entre Biscayne Boulevard et Biscayne Bay, prolongé par une terrasse dominant une petite marina. On pouvait y accéder par mer ou par terre. Malko commanda la spécialité de la maison, les twin lobsters, et de la bière.

Quand le garçon se fut éloigné, il mit au courant Eddie Garcia de la nouvelle attitude de la CIA. L'Américain ne parut pas vraiment surpris.

— Ce n'est pas la première fois que la Maison Blanche protège des Saoudiens, remarqua-t-il. Dès le 12 septembre 2001, Bush a mis dans un avion tous les membres de la famille Bin Laden résidant aux États-Unis. Pour qu'il ne leur arrive pas malheur. Et s'il s'est tellement acharné sur l'Irak, c'est en partie pour épargner ses amis saoudiens...

Belle lucidité de la part d'un Américain. Mais Eddie Garcia n'était pas complètement américain dans sa tête... En attaquant ses twin lobsters, il demanda :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— J'ai peur d'être bloqué, avoua Malko. Je n'ai aucune preuve que ce Ryad Al-Khobar soit mêlé à un trafic de cocaïne. J'ignore même où il se trouve. Quant à Dolorès Zapata, même si nous sommes sûrs qu'elle est impliquée dans la tuerie du Wollenski, cela ne mène nulle part. Je dois aller me promener en mer avec elle ce week-end. J'apprendrai peut-être quelque chose. Sinon, je ne peux pas rester indéfiniment à Miami à tourner en rond. Seul, en plus.

— Et moi ? protesta Eddie Garcia. Je n'ai rien à foutre des ordres de Washington.

— C'est vrai, reconnut Malko, vous m'avez sacrément aidé. Mais maintenant ?

Les énormes incisives de « Ricochet Rabbit » semblaient dévorer les lobsters avec leur carapace. Il essuya sa bouche dégoulinante de beurre fondu, but un peu de bière, rota et lança :

— Il n'y a qu'une personne qui pourrait vous aider... « The Fixer », Baruch Ribeiro. Il sait tout ce qui se trame en Colombie. Il connaît tout le monde. S'il y a un gros coup en route, il est forcément au courant. C'est son fonds de commerce...

— Peut-être, reconnut Malko. Mais il ne parlera pas.

« Ricochet Rabbit » suivit des yeux une ravissante en maillot qui embarquait sur un cabin-cruiser et dit en se curant les dents :

— Il y a peut-être un moyen. Baruch a été condamné pour évasion fiscale. Un an. Le 1^{er} juillet, il va au trou, sa suspended sentence(61) est arrivée à terme. En dépit de ses relations, il n'a pas réussi à effacer

cette ardoise. Il n'est pas malade comme Sanchez Pastrana, mais n'a pas envie d'aller en prison. Vous avez vu comment il vit... Je connais les détails de cette affaire parce que mon boss m'avait envoyé au Federal Building déposer une requête pour Baruch Ribeiro, qui a été rejetée par la Cour suprême de Floride. Donc, si vous arriviez avec une offre sérieuse, il ne pourrait pas refuser.

— Il ne me connaît pas, objecta Malko. Et, en plus, je n'ai rien à lui proposer.

— Moi, il me connaît, répliqua Eddie Garcia. Il sait que je travaille pour Douglas Sommer. Si je viens lui dire que j'ai une combine pour lui éviter la prison, grâce à quelqu'un lié à la Maison Blanche, il plongera. Les grands voyous sont parfois très crédules...

Malko sourit avec tristesse.

— Eddie, je vous ai expliqué que je n'ai plus la Maison Blanche derrière moi, ni la CIA, ni la DEA, ni personne.

Eddie Garcia se pencha à travers la table. De près, ses dents étaient vraiment énormes.

— Il n'est pas obligé de le savoir.

— Il va courir voir son avocat, pour vérifier.

— Non, parce que l'autre lui prend 500 dollars chaque fois qu'il ouvre la bouche, fit l'Américain avec un gloussement joyeux. Ça vaut la peine d'essayer puisque vous avez une ouverture avec sa copine. Et vous lui dites de vérifier auprès de moi.

C'était tentant. Malko revit le Colombien, nu dans la piscine, en train de faire l'amour avec la Noire. Il avait sûrement très envie de rester en liberté.

Il rafla l'addition et lança à Eddie Garcia :

— Je vais essayer ce soir.

* *

*

Grâce au 411, Malko n'avait eu aucun mal à trouver le numéro de téléphone de Baruch Ribeiro. Il attendit six heures du soir pour attaquer. Une voix de femme endormie répondit.

— Je voudrais parler à June, dit Malko.

— C'est moi.

— C'est Malko, nous nous sommes vus hier soir, au Delano, à la terrasse et dans la piscine.

— Malko ! C'est cool d'appeler, fit June d'une voix languissante. Why don't you come over(62) ? Baruch va revenir tout à l'heure, mais c'est sympa sur la terrasse.

— J'arrive.

Il partit à pied, Lincoln Avenue n'étant qu'à deux blocs au nord du

Delano. Le portier l'annonça au téléphone et il monta au 12^e étage. June l'accueillit, uniquement vêtue d'un pagne vert, les seins nus. Elle l'embrassa distraitement et l'entraîna sur une immense terrasse dominant la plage de Miami. Des matelas étaient disposés un peu partout. June ôta son pagne et s'allongea sur l'un d'eux.

— On bronze encore un peu, fit-elle.

Un daïquiri entamé était posé sur une table basse. Elle le termina, s'étira et jeta à Malko une œillade brûlante.

— C'était cool, hier.

Elle s'étira à nouveau, cette fois en laissant ses jambes légèrement ouvertes, et demanda d'un ton mutin :

— Qu'est-ce que vous diriez d'un petit voyage en Amazonie ?

— Je n'ai pas vraiment le temps d'aller au Brésil, répondit Malko avec un sourire. Je dois retourner en Europe.

June éclata de rire.

— Mais si, vous avez le temps, ce n'est pas très loin.

Comme il ne semblait pas comprendre, elle allongea le bras, lui saisit la nuque, écarta encore plus les jambes et enfouit le visage de Malko entre ses cuisses !

C'était chaud et parfumé, sa fourrure était un peu rêche, mais il n'était pas question de refuser. Très vite, elle se mit à gémir, de plus en plus fort, les doigts crispés dans ses cheveux. Jusqu'à ce qu'un sursaut de tout son corps, accompagné d'un feulement rauque, lui apprenne qu'elle venait de jouir. Ses cuisses musclées se refermèrent sur sa tête, puis elle se détendit et le libéra.

— C'était cool ! soupira-t-elle. C'est Baruch qui dit qu'il a l'impression d'aller en Amazonie quand il me lèche. Il préfère les filles rasées. Tu veux un daïquiri ?

Merveilleux exemple d'égoïsme. Malko l'aurait peut-être culbutée s'il n'avait pas entendu une porte claquer. Baruch Ribeiro, flanquée de la grande Noire, fit son apparition et ne sembla pas choqué de le trouver à côté de June entièrement nue. Il se pencha et lui serra la main.

— On s'est déjà vus, hier, au Delano, fit-il simplement. Je m'appelle Baruch. Vous connaissez ma copine, Valeria. Elle vient de Cuba. Comment vous appelez-vous ?

— Malko.

— O.K. On va bronzer un peu.

Il ôta sa chemise, son pantalon, apparaissant en slip léopard bien rempli, et s'allongea sur le matelas voisin. Valeria se débarrassa de son jean et de son T-shirt, ne gardant qu'un slip noir, et s'allongea à côté du Colombien. Trente secondes plus tard, elle se pencha sur lui, souleva délicatement l'élastique du slip, découvrant un gros sexe au repos et, les yeux clos, le prit dans sa bouche d'un geste parfaitement

naturel. June profitait des derniers rayons de soleil. Malko essaya de ne pas regarder. Étrange ambiance... Baruch Ribeiro commençait à grogner, à soupirer, et Valeria redoublait d'efforts. Il la saisit par la nuque, enfonçant son membre aussi loin qu'il le pouvait, haleta quelques instants, puis poussa un cri sauvage.

Du coup, June ouvrit les yeux.

Valeria garda la tête soudée au ventre de l'homme qu'elle venait de faire jouir, son sexe encore dans sa bouche. Baruch Ribeiro s'ébroua et, tourné vers Malko, proposa d'une voix égale :

— Vous dînez avec nous ? On va dans une boîte sympa tenue par un Français. Il y a de la bonne musique et deux copines nous rejoindront.

— Avec plaisir, accepta Malko.

Baruch Ribeiro claqua la croupe callipyge de Valeria.

— Les filles, allez vous faire belles.

Docilement, June et Valeria se levèrent et disparurent dans le penthouse. Baruch se couvrit le ventre d'une serviette et laissa tomber :

— Elles sont sympas et elles baisent bien. Faudra que vous essayiez Valeria. Les Cubaines sont les meilleures salopes que je connaisse. On dirait qu'elles ont des doigts à l'intérieur de la chatte et quand elles vous sucent, on ne sent jamais leurs dents. Elles apprennent ça à l'école...

Il soupira et alluma un Cohiba pris dans un étui de cuir.

— Life is good to me !

— Vous en profitez bien, remarqua Malko.

— ¡ Claro que si ! approuva Baruch Ribeiro, reprenant l'espagnol.

— Ça serait bête d'interrompre tout ça, remarqua Malko.

L'autre se raidit et posa son cigare, jetant un regard intrigué à Malko.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Parce que le 1^{er} juillet, vous abandonnez tout ça pour le centre pénitentiaire de Dade County.

CHAPITRE XII

Après quelques secondes de stupéfaction, les traits de Baruch Ribeiro se figèrent dans un rictus haineux. Le regard fixe, il plongeait la main dans la sacoche où il avait pris le Cohiba et il en arracha un gros automatique noir qu'il braqua sur Malko.

— Qu'est-ce que tu racontes, maricon ? siffla-t-il. Qui tu es ?

Le vernis avait craqué. Malko se garda de bouger. Au comble de la fureur, le Colombien était parfaitement capable de l'abattre. Il se contenta de le fixer et de préciser :

— Votre requête de remise de peine pour fraude fiscale a été rejetée par la Cour suprême de l'État de Floride. Vous allez purger un an de prison à partir du 1^{er} juillet. Bien sûr, ce n'est pas la mort, mais vous ne pourrez pas faire votre campagne de photos au Brésil...

Les yeux de Baruch Ribeiro n'étaient plus qu'un trait. Il était livide de fureur. Le canon du pistolet vint se coller contre la tempe de Malko.

— ¡ Maricon ! répéta-t-il. Tais-toi vite ou je te flingue. Tu es un flic ou quoi ?

Malko se leva et le toisa calmement.

— Non, je ne suis pas un flic. Mais je peux peut-être arranger votre problème.

Sans insister, il se dirigea vers l'intérieur du penthouse, tandis que le Colombien le menaçait toujours de son arme. Avant de quitter la terrasse, il se retourna et lança à Baruch Ribeiro :

— Donnez donc un coup de fil à Eddie Garcia, l'ancien de la DEA qui travaille avec Douglas Sommer, et si vous changez d'avis à mon sujet, appelez-moi au Delano. Chambre 408.

* *

*

Le téléphone sonna à huit heures trente-sept dans la chambre de Malko.

— C'est vous qui êtes venu chez moi rejoindre June ? demanda Baruch Ribeiro, sans se présenter.

— Oui.

— Je suis en bas. En face du billard, fit-il avant de raccrocher.

Malko l'y rejoignit. Le Colombien, toujours en noir, avait posé sa sacoche en cuir sur la table basse devant lui. Il toisa Malko, encore visiblement furieux.

— Vous pouviez pas m'épargner votre numéro ? J'aurais pu vous flinguer.

— Dans ce cas, vous auriez été en prison pour beaucoup plus longtemps...

Le Colombien était enfoncé dans la banquette, le long du mur, à l'abri d'un des énormes piliers soutenant la salle au plafond de quinze mètres de haut, reliant le lobby à la terrasse. Un billard, un bar et un salon de thé y étaient regroupés.

— Eddie Garcia m'a dit qui vous étiez, fit à voix basse le Colombien. J'ai confiance en lui. C'est quoi votre deal ?

— Un peu ce que vous faites d'habitude...

Baruch Ribeiro secoua la tête, avec un rictus amer.

— Ces enculés de la DEA prétendent qu'ils ne peuvent rien, parce que je suis poursuivi par l'IRS. Après tous les services que je leur ai rendus... Bon, je répète : quel est votre deal ?

— J'ai besoin d'une information, précisa Malko. Si vous êtes capable de me la donner, vous n'irez pas en prison. Votre condamnation sera commuée en suspended sentence.

— Comment je peux vous croire ?

— Je connais Eddie Garcia depuis très longtemps. Il sait que je ne parle pas à la légère.

Le Colombien lui jeta un regard où la méfiance était en train de faire place à un intérêt certain.

— Quelle est votre putain de combine ?

— Peu importe, coupa Malko. Elle marche. Vous êtes intéressé ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous connaissez Carlos Barco ?

— Évidemment. Il est retiré ici avec plein de thune. Il ne fait plus rien. Il habite à l'ouest de Miami Beach, dans un des derniers buildings construits. Sunset Harbor Drive, je crois. Pourquoi ?

— Il s'est rendu à Medellin, il y a très peu de temps. Je veux savoir pourquoi.

— C'est tout ?

— Oui, si vous me le dites vraiment. Pas de baratin creux dans le style visite de famille. Je veux tous les détails et surtout la véritable raison de ce voyage.

— Et ensuite ?

— Ensuite, rien. On se quitte bons amis et vous partez au Brésil.

Le Colombien lui jeta un regard méfiant.

— Vous vous rendez compte de ce que je dois faire ?

— Tout à fait, répondit Malko. Seulement, Eddie connaît votre dossier : Douglas Sommer ne peut plus rien faire pour vous.

— L'enculé, il m'a piqué 50 000 dollars.

— Moi, je ne vous demande rien.

Baruch Ribeiro s'étrangla.

— No kidding(63) ! Qu'est-ce que fera Carlos Barco s'il apprend que je l'ai balancé ?

— Vous risquez de subir le sort de Sanchez Pastrana, reconnu Malko. Mais c'est un risque à courir. Et ce n'est pas par moi qu'il l'apprendra. Eddie m'a dit que vous étiez capable de dénicher ce genre d'information. Que vous connaissiez beaucoup de monde...

— De quoi s'agit-il ?

— C'est vous qui me le direz.

Le Colombien passa sa main dans ses longs cheveux noirs, visiblement tenté.

— ¡ Bueno ! dit-il, allons dîner, comme prévu. Je vous donnerai ma réponse avant la fin de la soirée.

* *

*

L'ambiance de la discothèque était survoltée. Une sorte de grande paillote carrée en plein air, avec un bar au fond et une sono à faire éclater les tympanes. On mangeait peu et mal. Malko, coincé entre June et Valeria, observait Baruch Ribeiro. Le Colombien sortait dans la rue à intervalles réguliers pour téléphoner de son portable. Eddie Garcia les avait rejoints, un peu plus tôt, à la demande du Colombien, et s'usait les yeux à suivre toutes les croupes qui se balançaient devant lui. Deux cover-girls magnifiques, qui buvaient comme des trous, complétaient leur groupe.

June tira Malko sur la piste et s'incrusta à lui, soufflant à son oreille :

— Je crois que Baruch t'aime bien... Moi aussi, d'ailleurs. Tu es un bon explorateur...

À mesure que la soirée avançait, les clients se libéraient. Des couples dansaient sur les tables, d'autres flirtaient ouvertement.

Baruch Ribeiro revint d'un de ses breaks et rejoignit leur table, le visage fermé. Il hurla à l'oreille de Malko, pour couvrir le vacarme de la sono :

— Venez. On va discuter à l'extérieur.

Il fit un signe de tête à Eddie Garcia et ils se retrouvèrent tous les trois dans la rue sombre et surtout silencieuse.

— Bueno, fit le Colombien, j'ai réfléchi. Je marche dans votre combine. Seulement, si jamais vous me baisez, c'est Eddie qui morflera. Je lui en mettrai deux dans le ventre et deux dans la tête. ¿ Entiende, amigo ?

« Ricochet Rabbit » ne broncha pas, laissant simplement tomber :

— It's a fair deal(64).

— Bueno, continua le Colombien, j'ai déjà travaillé. Carlos Barco est allé à Medellin, pendant une semaine. Il a beaucoup bougé, a vu des tas d'anciens amis du cartel et des gens de Cali aussi. C'est tout ce que je sais pour le moment.

— Il m'en faut plus, insista Malko.

— J'en aurai plus.

— Bien. Autre chose. Vous connaissez Dolorès Zapata ?

Le Colombien eut un sourire salace.

— Qui ne la connaît pas ? Elle a baisé avec la moitié de la ville. Pourquoi ?

— Est-ce qu'elle trafique encore ?

Baruch Ribeiro secoua la tête négativement.

— Pas depuis la mort de son mari. Ou juste des petits trucs. Elle préfère balancer des petits trafiquants à son copain de la DEA.

Malko dressa l'oreille.

— Quel copain ?

— Vincent Shedd. Un special agent de la DEA de Miami. Je crois qu'ils ont fricoté ensemble. Elle lui balançait des mecs et il lui filait un peu de pognon.

— Vous êtes sûr ?

Baruch Ribeiro jeta à Malko un regard de commisération.

— Je vous ai dit que je connaissais tout le monde...

— Ils se voient encore ?

— J'en sais rien, faudrait demander à Vincent Shedd. Vous pouvez le joindre à la DEA. Bueno, on retourne à l'intérieur. Dans deux jours, vous aurez les informations que vous voulez.

* *

*

Malko avait mal à la tête. Ils étaient restés dans la boîte jusqu'à quatre heures du matin et, ensuite, il avait encore dû rendre un hommage rapide à June, avant de regagner le Delano, pratiquement comme le soleil se levait...

Pourtant, il n'avait pas pu fermer l'œil. Grâce à Baruch Ribeiro, il venait de trouver la pièce manquante du puzzle. En effet, Dolorès Zapata n'avait pu faire liquider Sanchez Pastrana qu'après avoir appris sa trahison. Si elle avait une source à l'intérieur de l'Agence, cela expliquait tout... Il décida de donner un coup de pied dans la fourmière.

Après avoir pris une douche et un solide breakfast, il appela le standard de la DEA et demanda à parler à Vincent Shedd. On lui passa son poste et une voix neutre répondit :

— Mike Castellano. Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche Vincent Shedd.
— Qui êtes-vous ?
— Malko Linge. Je travaille avec Kevin Crane sur l'affaire Pastrana.
— Ah, O.K. ! Vincent Shedd est en ville. Il sera là dans l'après-midi.
Puis-je prendre votre nom et vos coordonnées ?
— Bien sûr. Qu'il me rappelle. C'est au sujet de l'affaire Pastrana.

* *

*

Lorsque Vincent Shedd trouva sur son bureau un Post-it avec le message d'un certain Malko Linge voulant discuter de l'affaire Pastrana, il sentit ses jambes se dérober sous lui. Depuis plusieurs semaines, il redoutait ce moment. Il ne connaissait pas ce Malko Linge, mais comment avait-il eu son nom ? Et surtout, pourquoi s'intéressait-il à lui ? Il appela aussitôt le responsable du groupe 9 et décida de la jouer transparente, demandant, comme le voulait le règlement, l'autorisation de parler à Malko Linge. La réponse ne se fit pas attendre.

— No way, répondit son boss. Nous n'avons plus l'autorisation de coopérer avec cette personne. Je vous permets seulement de retourner son appel pour lui dire que vous n'êtes pas habilité à discuter de cette affaire.

Vincent Shedd aurait embrassé son chef sur la bouche. Sauvé par le gong. Il restait évidemment une possibilité très désagréable : que Malko Linge s'adresse directement à son chef en révélant sa liaison avec Dolorès Zapata. Cependant, même cela n'était pas trop dangereux. Personne ne pouvait prouver qu'il l'avait rencontrée et prévenue. Au pire, il avouerait sa liaison et recevrait un blâme.

Pourtant, une question continuait à le tarauder. Pourquoi ce Malko Linge l'avait-il appelé ? Impossible que Dolorès ait parlé. C'était une tombe. Donc, quelqu'un d'autre connaissait sa liaison. Et peut-être plus... Et là, cela devenait extrêmement sensible... Il se demandait encore quelle mouche l'avait piqué le jour où il avait téléphoné à Dolorès Zapata. Une sorte de réflexe don quichottesque. Qui l'avait rendu complice d'un quadruple meurtre... Plus il ruminait, plus il se demandait si le mieux n'était pas d'enfreindre les ordres de son chef pour en savoir plus... Il prit sa voiture et roula jusqu'à la première cabine publique, d'où il appela le Delano.

— Mister Linge ?

— Oui.

— C'est le special agent Vincent Shedd, annonça-t-il. Vous m'avez appelé ce matin, je retourne votre appel.

Malko ne s'attendait pas à ce qu'il le fasse et dissimula sa

satisfaction.

— En effet, j'aimerais bavarder avec vous. Off the record (65).

— À quel sujet ?

— Une femme que vous connaissez. Vous pouvez peut-être m'aider dans mon enquête. Pouvez-vous passer prendre un verre au Delano, dans une heure, disons ?

Après un court silence, Vincent Shedd dit d'une voix faussement légère :

— Dans une heure, dans le lobby. J'ai une queue de cheval et une veste en python. Blond, 6 pieds 2 pouces.

* *

*

Effectivement, Vincent Shedd se fondait parfaitement dans la faune du Delano, avec sa veste en serpent, son catogan, son bronzage et son vieux jean. Malko s'arracha de l'immense siège du fond et le rejoignit.

— C'est moi qui vous ai appelé, fit-il. Allons prendre un verre à la terrasse.

Une fois que le policier de la DEA fut installé devant un Defender « Very Classic Pale » noyé d'énormes glaçons, Malko attaqua sèchement :

— Je suis chargé d'une enquête pour le compte de la CIA, annonça-t-il. J'ai rencontré à ce sujet Kevin Crane. Il s'agit d'une possibilité de trafic de cocaïne au profit d'un groupe terroriste.

Vincent Shedd parut sincèrement surpris.

— D'un groupe terroriste ? répéta-t-il. Des FARC colombiens ?

— Non, Al-Qaida, corrigea Malko. Or, quelqu'un m'a dit que vous connaissiez une des personnes qui est peut-être mêlée à ce trafic. Dolorès Zapata. C'est exact ?

— Qui vous a dit cela ?

Le special agent de la DEA s'efforçait de rester calme, mais Malko le sentit destabilisé. Il en profita pour porter l'estocade d'une voix calme.

— Peu importe. Mais si c'est exact, vous avez eu la possibilité de prévenir Dolorès Zapata que votre agence s'intéressait à elle. À la suite de cela, quatre personnes sont mortes au restaurant Wollenski. J'ignore si vous l'avez réellement fait, mais si cela venait à se savoir, je pense que vous risqueriez de gros ennuis...

Vincent Shedd demeura silencieux, mais sa pomme d'Adam faisait du yoyo. C'est d'une voix presque inaudible qu'il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez au juste ? Blackmail me(66) ?

— Sûrement pas. Je me moque de vos liens avec cette femme. Mais j'essaie de remonter plus haut. Alors, j'attends deux choses de vous.

D'abord que vous ne disiez mot de cette conversation à personne. Et surtout pas à Dolorès Zapata. Je l'ai rencontrée et elle ignore qui je suis réellement. Et ensuite, qu'éventuellement, vous me communiquiez certaines informations que seule la DEA peut posséder.

Vincent Shedd lui jeta un regard faussement étonné.

— Vous venez de me dire que vous étiez en liaison avec nous...

— J'étais, corrigea Malko. Cette enquête ne plaît pas à tout le monde à Washington. La DEA a reçu l'ordre de très haut de ne plus coopérer. Or, j'aurai très probablement besoin d'informations... Serez-vous prêt à me les donner ?

— Si c'est en mon pouvoir..., commença Vincent Shedd.

Malko le coupa.

— Je ne vous demanderai rien d'impossible. Mais, d'abord, une question : je crois que vous connaissez bien Dolorès Zapata. A-t-elle eu un prince arabe dans sa vie ?

La pomme d'Adam fit un nouveau yoyo avant que le special agent ne laisse tomber dans un souffle :

— Oui. Il y a longtemps.

— Vous le connaissez ?

— Non. Je n'étais même pas à l'Agence.

Malko appela le garçon et adressa un grand sourire à Vincent Shedd.

— O.K. Donnez-moi votre portable. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai d'une cabine pour vous fixer un rendez-vous. Sous le nom de Mike. Dans ce cas, vous venez ici une heure plus tard. Quand cette affaire sera terminée, d'une façon ou d'une autre, j'oublierai jusqu'à votre nom. Et personne ne saura jamais que nous nous sommes parlé.

Vincent Shedd se leva, serra mollement la main de Malko et disparut à l'intérieur du *Delano*, comme s'il avait le diable à ses trousses.

S'il allait raconter son entretien à Dolorès Zapata, la peau de Malko ne vaudrait pas cher.

* *

*

La voix de Dolorès Zapata tremblait d'excitation. Bien qu'elle soit seule et qu'elle parle sur son portable « secret », elle parlait bas.

— Il est arrivé à Caracas !

Carlos Barco, allongé sur un des lits du Nikki Beach, la main sur le ventre d'une minette brune qu'il venait de sauter dans son penthouse, sentit son poulx grimper très vite.

— Il est toujours décidé ?

— Plus que jamais. Tu peux prévenir Oscar. Mon ami est dans la

suite présidentielle. Qu'il le contacte.

— Il repart quand de Caracas ?

— Dans quelques jours. Il a des trucs officiels à faire. Il faut opérer le transfert avant.

— J'appelle Oscar, promet Barco. Et nous ?

— On partira pendant le week-end, après notre balade en mer.

— On se voit quand ?

— Ce soir, si tu veux. Au Loews. C'est calme et il y a de la bonne viande. On mettra tout au point.

Il coupa la communication, euphorique. Le rêve impossible devenait réalité. Et, en plus, il restait en bons termes avec la DEA, puisque cette cocaïne n'était pas destinée aux États-Unis.

— Viens, on va manger quelques camarones, guapa, lança-t-il à sa partenaire.

* *

*

— Un gentleman vous demande à la réception, annonça un employé du Delano à Malko.

Celui-ci éteignit CNN et se rua vers l'ascenseur qu'il partagea avec une jeune Latino très maigre au nez busqué, mais au regard brûlant. Baruch Ribeiro faisait les cent pas au milieu des immenses rideaux blancs de la réception, qui volaient autour de lui. Il eût été flatté de savoir qu'on l'avait traité de gentleman, lui qui faisait plutôt mac tropical.

— J'ai vos infos, annonça-t-il.

CHAPITRE XIII

Le Colombien semblait très énervé. Il regarda autour de lui, comme s'il craignait d'être vu avec Malko, lui prit le bras, l'entraînant vers la salle aux grands piliers. Malko se dégagea et dit simplement :

— Je vous écoute.

Baruch Ribeiro se laissa tomber sur une banquette et dit, à mi-voix :

— N'oubliez pas, vous avez quelque chose à faire, vous aussi...

— D'abord, je dois vérifier vos informations, répliqua Malko. Ensuite, transmettre votre demande. C'est à Washington que cela se passera. Notre accord est clair.

— Si vous m'enculez, votre copain Eddie Garcia finira avec les poissons, menaça le Colombien.

— Ne perdons pas de temps, fit sèchement Malko. Qu'avez-vous appris ?

Baruch Ribeiro se rapprocha encore, penché vers Malko.

— Carlos Barco a réuni cinq tonnes de cocaïne à Medellin, lâcha-t-il. En les achetant à plusieurs grossistes dans la région.

— Il les a payées !

— Non. C'est le système de la consignation. On paie après, mais un peu plus cher. C'était le spécialiste de ce système et les gens ont confiance en lui.

— La coke est où ? À Medellin ?

— Elle n'y est plus. Tout a été chargé sur des camions de pommes de terre, direction le Venezuela.

— C'est grand, le Venezuela...

— Caracas. Il y a un type qui convoie la came. Un adjoint de Carlos Barco. Oscar Fuente. Il se trouve en ce moment à l'Intercontinental de Caracas.

Malko buvait ses paroles. « The Fixer » était à la hauteur de sa réputation... Pour la première fois, il avait une information précise et recoupable.

— Carlos Barco ignore ce que vous avez découvert ? Baruch Ribeiro lui jeta un regard de commisération.

— S'il le savait, il serait derrière moi avec une tronçonneuse. Et c'est vrai pour vous aussi.

— Bien, conclut Malko. Vous avez rempli votre contrat. Je remplirai le mien.

Le Colombien lui planta un index raide comme un poignard dans l'estomac et lâcha à voix basse :

— Si, dans dix jours, je n'ai pas reçu de bonne nouvelle, Eddie

Garcia se fait exploser la tête.

Sans un mot de plus, il partit à grandes enjambées vers la sortie.

Malko gagna le bar, juste en face, et commanda une vodka. Certes, il possédait désormais une information précise. Carlos Barco, présumé retiré des affaires, était impliqué dans un énorme trafic de cocaïne. À côté de cette quasi-certitude, il restait de nombreux points d'interrogation. D'abord, était-ce l'opération pilotée par Dolorès Zapata ? À ce jour, il n'avait aucune preuve de contacts entre les deux. D'après Baruch Ribeiro, la cocaïne se trouvait désormais à Caracas. L'affaire n'intéressait Malko que s'il pouvait prouver l'implication de Ryad Al-Khobar dans ce trafic. La première chose à faire était donc de vérifier si le prince saoudien, lié à Dolorès Zapata, se trouvait, lui aussi, à Caracas. Quelques jours plus tôt, ç'eût été facile, via la CIA ou la DEA. Mais il ne bénéficiait plus de leur aide logistique. Il lui restait un seul joker : Vincent Shedd, le special agent de la DEA lié à Dolorès Zapata. Lui avait les moyens de procéder à cette vérification. Et un motif sérieux : acheter le silence de Malko sur son implication dans le quadruple meurtre du restaurant Wollenski.

* *

*

Oscar Fuente, surnommé « El Flatto » à cause de sa maigreur, frappa timidement à la porte de la suite présidentielle de l'hôtel Intercontinental de Caracas. Le battant s'ouvrit sur une tête d'Arabe pas sympathique. Sans un mot, le trafiquant colombien lui tendit un bout de papier et recula, afin de montrer qu'il n'avait pas l'intention de forcer la porte.

Celle-ci se referma. Oscar Fuente allait redescendre quand le battant se rouvrit sur un autre homme, de type moyen-oriental, de taille moyenne, grassouillet, dégarni, avec une petite moustache et un visage banal, mais éclairé par des yeux noirs liquides, pétillants d'intelligence.

— Entrez, dit-il en anglais.

À l'attitude pleine d'humilité du domestique, Oscar Fuente comprit qu'il avait affaire au patron, le fameux prince dont Carlos Barco lui avait parlé. En manches de chemise, il n'avait rien de princier. Il tendit au Colombien un trousseau de clés et annonça d'une voix calme :

— Mahmoud va vous accompagner au garage de l'hôtel. Nous y avons garé un camion chargé de cent vingt valises remplies de bouteilles d'eau minérale. Vous savez conduire un camion ?

— Oui.

— Bien, vous prendrez ce camion avec Mahmoud et le conduirez à

l'endroit où se trouve votre marchandise. Vous la mettrez à la place des bouteilles d'eau minérale. Cela va évidemment prendre un certain temps. Lorsque cela sera fait, vous remettrez le camion à la même place dans le garage de l'hôtel. Il fait partie des véhicules de ma suite et ne fera l'objet d'aucun contrôle quand nous repartirons à l'aéroport. C'est compris ?

— Si, bredouilla Oscar Fuente, intimidé.

— Bien. Encore une chose : dites à nos amis qu'ils doivent se trouver ici dans quatre jours. Nous repartirons dimanche matin et ils voyageront avec nous. Faites attention en conduisant : pas d'accident.

Il s'esquiva après un petit signe de tête et Mahmoud dit en mauvais espagnol :

— ¡ Vamos !

Ils prirent l'ascenseur du personnel pour gagner le sous-sol. Mahmoud mena le Colombien jusqu'à un gros camion bâché et Oscar Fuente prit le volant. Dès qu'il fut sorti de l'hôtel, il appela de son portable le responsable du dépôt de cocaïne. Une demi-heure plus tard, ils y étaient. Mahmoud parut étonné à la vue de la meute de sicarios armés jusqu'aux dents.

Oscar Fuente choisit quelques hommes qui posèrent leurs armes et s'attelèrent au fastidieux transbordement. Il y avait un monceau de valises rouges, toutes fermées à clef, qu'il fallait ouvrir une à une, grâce aux clefs apportées par Mahmoud. Ils entassèrent les bouteilles d'eau minérale dans un recoin de l'immense hangar, les dissimulant ensuite sous des sacs de pommes de terre. Puis, ils ouvrirent les sacs contenant la cocaïne. Celle-ci était conditionnée en paquets de cinq kilos. Certains portaient des croix gammées – destinés aux clients allemands – d'autres des tours Eiffel – pour le marché français.

Le transvasement des cinq tonnes de cocaïne commença dans une chaleur lourde et poisseuse. Épuisés, les sicarios se relayaient souvent, n'étant pas habitués au travail physique. La plupart n'avaient jamais vu autant de cocaïne. Penser que cela se vendait au gramme dans les rues américaines...

* *

*

Vincent Shedd débarqua au Delano une heure après le coup de fil de Malko. Celui-ci l'entraîna jusqu'à une banquette calme, en face du bar, et alla droit au but.

— J'ai besoin de la liste de tous les clients séjournant actuellement à l'Intercontinental de Caracas.

L'Américain eut l'air surpris.

— Vous cherchez quelqu'un en particulier ? Ce serait plus simple

de me donner le nom.

— Je préfère cette méthode, répliqua Malko. C'est possible ?

Vincent Shedd hésita quelques instants et soupira.

— Je devrais pouvoir y arriver, j'ai un ami à l'antenne de Caracas. Dès que j'ai l'info, je vous appelle sur votre mobile.

Ils se séparèrent, sans même une poignée de mains. Malko avait rendez-vous avec Eddie Garcia à La Carreta, le restaurant traditionnel de la calle Ocho. Il avait juste le temps d'y aller. « Ricochet Rabbit » l'attendait en sirotant un mojito au bar. L'air d'un chien battu.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko.

— Oh, je me suis frotté avec Carmencita. Elle voulait qu'on aille danser...

— Bientôt, vous pourrez l'emmener danser tous les soirs. Grâce à vous, j'avance à pas de géant.

Il lui répercuta l'information fournie par Baruch Ribeiro et cela remonta le moral d'Eddie Garcia.

— Je vous avais dit que « The Fixer » était un bon, conclut-il.

— Une chose m'inquiète, continua Malko. Pour l'instant, je suis bien incapable de tenir la promesse que je lui ai faite. Or, c'est vous qu'il menace de tuer. Si je ne tiens pas parole...

Eddie Garcia montra toutes ses dents de lapin.

— No sweat. Il n'a pas de couilles. Mais si on veut le garder comme informateur, il faut lui donner ce qu'il veut.

— Je ferai mon possible, promit Malko. Mais je n'ai encore rien de décisif.

Il lui relata la demande qu'il avait faite à Vincent Shedd et Eddie Garcia parut surpris.

— Pourquoi ne pas lui avoir demandé si Al-Khobar se trouvait à Caracas ? demanda-t-il.

— Pour éviter une fuite, expliqua Malko. Si la liste de l'Intercontinental ne donne rien, je poserai la question directement. Mais, comme l'adjoint de Carlos Barco se trouve à l'Intercontinental, il serait logique que Ryad Al-Khobar s'y trouve aussi.

— Bien joué, approuva « Ricochet Rabbit ». Maintenant, on va oublier tout ça.

Le maître d'hôtel venait de déposer devant eux un porcelet rôti, entouré de haricots noirs.

* *

*

Le restaurant du Loews était quasiment désert et il y régnait une température sibérienne. Dolorès Zapata et Carlos Barco s'étaient installés dans un box rond prévu pour huit, sans aucun voisin.

— Nous partons pour Caracas dans trois jours, annonça la Colombienne. Mais il faut prendre certaines précautions. D'abord, il n'est pas question de partir directement de Miami.

— On ne va pas aller à Caracas à la nage, objecta Carlos Barco.

— Non. Samedi, on part en pique-nique, sur le White Swan, ton Bertram. Où est-il ?

— En bas de mon building, dans la marina.

— Bueno. Voilà le programme : samedi matin, je viens te rejoindre vers dix heures. Officiellement, pour passer la journée en mer. Mais je prendrai mon passeport. Je laisserai ma voiture sur ton parking, tu as deux places, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

Dolorès eut un sourire venimeux.

— Je ne viendrai pas seule. J'ai proposé à mon « client » de faire un peu de bateau, samedi. Donc, nous partons tous les trois sur ton Bertram. Première destination : Virginia Key, pour une baignade. Et quand on repartira, nous ne serons plus que deux. Direction Nassau, où on prendra un vol pour Caracas.

Carlos Barco posa sa fourchette.

— Tu comptes le flinguer ?

Dolorès Zapata secoua la tête.

— Non. Il y aura un accident. Un bateau qui n'a pas vu un nageur... Ça arrive souvent.

— Tu as le type qui conduira ce bateau ? demanda froidement Carlos Barco.

— Oui, répondit Dolorès, toi.

Le Colombien sursauta.

— Moi !

— Oui, enchaîna Dolorès Zapata. J'irai me baigner avec lui. Toi, tu resteras sur le Bertram. Je m'arrangerai pour m'éloigner de lui et tu n'auras plus qu'à lui passer dessus. Il sera déchiqueté par les hélices. Ensuite, on fonce sur Nassau. Ça prend combien d'heures ?

Dolorès Zapata crut que le Colombien allait lui sauter à la gorge. Penché sur elle, il cracha :

— Tu sais ce que c'est ? Un meurtre avec préméditation... Et il y a encore la peine de mort en Floride. En mer, on n'est jamais seul. Surtout dans ce coin.

— On s'arrangera pour se baigner dans un endroit tranquille. Moi, je veux bien prendre ta place, seulement, je ne sais pas conduire le bateau et je pense qu'il préférera se baigner avec moi qu'avec toi. En plus, on ne retrouvera probablement jamais son corps. C'est plein de requins et de barracudas.

Carlos Barco secoua la tête, accablé.

— On ne peut pas simplement partir tous les deux, au lieu de se

compliquer la vie...

Le regard de Dolorès Zapata s'assombrit.

— Non, fit-elle d'une voix cinglante. Ce type me surveille. J'ignore ce qu'il est. Je ne veux pas prendre le risque. Si tu préfères, on le flingue et on le balance par-dessus bord. Mais si on retrouve son cadavre, et qu'il a été tué par balles, les flics se poseront des questions.

— Et tu crois que la DEA qui est derrière ce type ne va pas se poser de questions quand il disparaîtra ? En plus, il les tient certainement au courant de ses faits et gestes. Quand je reviendrai à Miami, je trouverai les flics devant ma porte.

— Sûrement pas. Je vais le chercher au Delano. Il ne sait pas où et avec qui je l'emmène. Ensuite, je serai avec lui et je ne le laisserai jamais seul. Le temps que la DEA réagisse, nous serons riches... À propos, combien de temps pour atteindre Nassau ?

— Sept heures environ.

— Bueno. En arrivant là-bas, tu gares ton Bertram dans une marina et on prend l'avion. J'ai un passeport à mon nom de jeune fille. Tu peux trouver un passeport à un autre nom que le tien d'ici samedi ?

— Oui, je pense, admit de mauvaise grâce le Colombien.

— Bravo, triompha la jeune femme. Officiellement, on sera toujours aux Bahamas. L'autre salaud reposera au fond de la baie de Biscayne. Et le lendemain, nous serons à Caracas.

— Et si ce type est armé ?

— Il ne se baigne pas avec un flingue, non ?

— C'est vrai, reconnut Carlos Barco, sans enthousiasme, mais il faudrait te calmer. Ce devait être une affaire peinarde, et on a déjà pas mal de morts.

Dolorès eut un rictus haineux.

— Je ne pouvais pas prévoir que ce lagarto de Pastrana balancerait. Moi, je trouve qu'on a bien limité les dégâts, non ? Allez, demande l'addition, j'ai du boulot tôt demain. On ne se revoit pas avant samedi. Inutile de prendre des risques. Dis à ton capitaine de faire le plein, qu'on va à Key Largo. Et après, le White Swan nous emportera au paradis.

Ses yeux brillaient comme des étoiles. Comme pour faire partager son enthousiasme à Carlos Barco, elle se pencha et griffonna sur la nappe.

— Tu sais combien ça fait, cinq tonnes de coke à 28 000 dollars le kilo ?

— Non.

— Cent quarante millions de putains de dollars !

— Il y a des frais.

— Claro que si. La part de mon copain et la tienne. Et puis, il faudra la payer. Ça laisse quand même 8 000 dollars par kilo à se

partager. En gros quarante millions de dollars. Même si mon copain en prend quinze, il en reste un peu.

Ces chiffres faisaient tourner la tête au Colombien. Il en oublia la partie désagréable de ce conte de fées : l'élimination de l'homme qui surveillait Dolorès.

* *

*

Malko venait de s'habiller quand on glissa une enveloppe épaisse sous la porte de sa chambre. Une demi-heure plus tôt, Vincent Shedd, dans un bref appel sur sa messagerie, lui avait annoncé qu'il avait son information.

Malko ouvrit l'enveloppe, découvrant trois pages sorties d'un ordinateur. Un listing informatique : la liste des clients de l'Intercontinental de Caracas. Il la déplia et commença à parcourir les noms. Il découvrit ce qu'il cherchait à la seconde page : Ryad Al-Khobar. Départ le 26.

On était le vendredi 24. Il lui restait un peu plus de quarante-huit heures pour réagir. Il faillit appeler Frank Capistrano. Enfin, il avait un indice sérieux et vérifiable de l'implication du prince saoudien dans ce trafic de cocaïne. Désormais, tout concordait. Les cinq tonnes de cocaïne amenées de Colombie par les hommes de Carlos Barco se trouvaient au même endroit que le prince Al-Khobar.

Le lien ne pouvait être que Dolorès Zapata. Qui, elle, se trouvait toujours à Miami. Et qui l'avait invité en bateau pour le lendemain. Avec un « ami ».

Qui était cet ami ?

Peut-être dirigeait-elle l'opération de Floride. Dans ce cas, ce serait plus difficile de coincer le Saoudien.

À la première page du listing, il trouva également le nom d'Oscar Fuente, l'homme de confiance de Carlos Barco. Ce dernier pouvait également se trouver à Miami, pour ne pas s'impliquer directement dans l'opération.

En ce qui concernait Ryad Al-Khobar, les options de Malko étaient peu nombreuses. La plus simple était d'alerter les autorités vénézuéliennes, mais il y avait de fortes chances qu'elles ne réagissent pas. Ryad Al-Khobar était quelqu'un de trop important.

Malko pouvait aussi sauter dans un avion pour Caracas. Mais, sans soutien officiel, il serait impuissant.

Donc, il fallait, coûte que coûte, obtenir plus de détails sur le séjour et, surtout, le départ de Ryad Al-Khobar. Sur quel avion voyageait-il ? Quelle était sa prochaine destination ? Il n'y avait pas une minute à perdre. Pour ce genre d'information, Baruch Ribeiro n'était pas bien

placé et Vincent Shedd non plus. Il repensa à Reyes, le journaliste du Nuevo Herald. Lui avait l'habitude de ce genre d'enquête et ses questions éveilleraient moins l'attention. Il appela aussitôt « Ricochet Rabbit », sans parvenir à le joindre. Cinq minutes plus tard, son portable sonna. Hélas, ce n'était que la voix mélodieuse de Dolorès Zapata.

— Vous ne vous êtes toujours pas décidé ? demanda la Colombienne. Attention, j'ai un autre acheteur sur la maison qui vous plaît. Mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle. Vous êtes toujours d'accord pour venir en bateau, demain ? On va descendre jusqu'à Key Largo et dormir sur le bateau de mon ami. C'est un Bertram 60 pieds, très confortable. Comme cela, nous pourrions discuter de la maison. Je passe vous prendre à votre hôtel vers dix heures ?

— D'accord. Je vous attends dans le lobby.

— Alors, à demain.

Le lendemain, c'était le 25. D'après le listing de l'Intercontinental de Caracas, le prince Al-Khobar partait le 26. Il n'y aurait donc pas de contact entre lui et Dolorès. Ce qui ne simplifiait pas la tâche de Malko. Frustré, il se dit qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps pour en savoir plus sur le programme du Saoudien à Caracas. Heureusement, Eddie Garcia rappela une demi-heure plus tard. Malko lui expliqua son problème : tout savoir sur le déplacement de Ryad Al-Khobar à Caracas et surtout sur la façon dont il voyageait.

— Je vais joindre Reyes, promit « Ricochet Rabbit ». Je sais qu'il a des copains journalistes à Caracas. Cela devrait marcher. J'espère qu'il n'a pas coupé son portable.

L'ex-policier rappela un quart d'heure plus tard.

— On retrouve Reyes à une heure au Big Fish. Moi, je ne peux pas trop m'éloigner du bureau aujourd'hui. Il m'a dit qu'il pensait obtenir l'information.

CHAPITRE XIV

— Le prince Ryad Al-Khobar est en visite officielle au Venezuela, annonça Alberto Reyes. J'ai appelé un copain du service politique d'El Diario, à Caracas. Il participe à une réunion sur le cours du baril de pétrole. Il vient régulièrement à Caracas. Il est invité par le président Chavez. D'habitude, il habite à l'ambassade d'Arabie Saoudite, mais cette fois, il a demandé à occuper la suite présidentielle de l'Intercontinental. Aux frais du gouvernement vénézuélien, bien entendu.

Le journaliste s'interrompt pour décortiquer un camaron et le plonger dans la sauce rougeâtre et piquante. Malko n'avait plus envie de toucher à son red snapper. Déstabilisé.

Il avait l'impression que sa construction intellectuelle s'écroulait d'un coup. La Colombienne pouvait très bien être engagée dans un deal de cocaïne sans que son ex-amant saoudien en fasse partie. Et, même si elle avait eu connaissance de son voyage, l'utiliser comme couverture vis-à-vis de tiers. Un remorqueur longea le restaurant, venant de la mer. Ils étaient presque les seuls clients. Alberto Reyes regarda sa montre.

— Vous voulez d'autres détails ?

— Il reste jusqu'à quand ?

Le journaliste consulta brièvement son petit calepin.

— Dimanche.

— Il voyage comment ?

— Ah, je n'ai pas demandé ! Mais cela doit être facile à savoir. Je peux vous rappeler tout à l'heure ? Je dois retourner au journal, maintenant.

Il avala un expresso et laissa Malko en tête à tête avec Eddie Garcia qui avait vidé son assiette à toute vitesse, comme d'habitude. Malko, lui, n'avait plus faim.

— Je me demande si on ne fait pas fausse route depuis le début, avoua-t-il. Et si Dolorès Zapata n'a pas « enfumé » tout le monde.

Eddie Garcia avala une gorgée de bière et remarqua de sa voix saccadée :

— Il y a eu quand même six morts... C'est beaucoup pour une histoire bidon.

— Peut-être qu'elle a simplement voulu se venger de Pastrana parce qu'il l'avait balancée à la DEA, avança Malko.

« Ricochet Rabbit » hocha la tête, pas convaincu.

— Dolorès, c'est un animal à sang froid. Elle ne se serait pas lancée dans une vengeance gratuite, surtout que cela coûte de l'argent et elle

n'en a pas tellement. Non, si elle a fait liquider ces gens, c'est qu'elle pensait que c'était indispensable pour sa sécurité.

— Il faut absolument que je sache comment Ryad Al-Khobar voyage et où il va en quittant le Venezuela, insista Malko. S'il retourne directement en Arabie Saoudite, toute l'histoire s'écroule. Il faudrait aussi savoir s'il emprunte une ligne régulière. Si c'est le cas, on n'embarque pas cinq tonnes de cocaïne sur un vol régulier, même si on est VIP.

— Très juste, conclut l'ex-policier. Je pense que Reyes vous dira tout ça. Moi, je dois retourner au bureau. Rien d'autre ?

— Si. Vous savez conduire un bateau ?

— Non. Pourquoi ?

— Pour faire le « baby-sitter », expliqua Malko, mettant Eddie Garcia au courant de l'invitation du lendemain pour la promenade en mer, avant de conclure avec un sourire : Je suis peut-être parano, mais je préférerais avoir une assurance vie. Dolorès Zapata a montré qu'elle pouvait être extrêmement dangereuse... Évidemment, à ses yeux, je ne suis qu'un client potentiel pour son agence immobilière, mais cette invitation m'étonne un peu.

— Qu'est-ce que vous voulez exactement ?

— Dolorès Zapata vient me chercher au Delano à dix heures pour m'emmener retrouver le bateau de son copain. J'ignore où. On doit aller à Key Largo. L'idéal serait que vous me preniez en compte au Delano et qu'ensuite, vous me suiviez avec un bateau à bonne distance.

Les énormes incisives de « Ricochet Rabbit » semblèrent s'allonger.

— Ça ne sera pas facile, avoua-t-il. Trouver un bateau et quelqu'un pour le conduire, je peux. Mais si le bateau où vous embarquez est très loin de celui que je peux récupérer, ça va être une galère. Vous savez son nom au moins ?

— Le White Swan. C'est un gros Bertram.

— O.K. Je vous rappelle d'ici ce soir. Je serai à dix heures au Delano. Après, je ne sais pas.

* *

*

Ryad Al-Khobar égrenait paisiblement les boules de son chapelet d'ambre, enfoncé dans un canapé de sa suite présidentielle d'où il avait une vue magnifique sur toute la ville. Il avait mis un CD de versets du Coran dans son lecteur et la mélopée le berçait agréablement. Il but un peu de son jus d'orange et remercia Dieu de l'avoir aidé dans sa mission. Il était très pieux, ne buvait pas, ne fumait pas, ne mangeait pas de porc et priait cinq fois par jour,

comme le Coran le réclame. Et, bien entendu, il n'avait jamais goûté à la coke.

Depuis la veille, toutes les valises rouges verrouillées étaient de retour dans le parking souterrain de l'Intercontinental, pleines de cocaïne. Le camion qui les abritait était, comme les autres véhicules de sa suite, surveillé par la police vénézuélienne.

Un représentant de la présidence l'accompagnerait lors de son départ, afin de lui éviter toute tracasserie administrative. Il n'avait pas de nouvelles de Dolorès, mais ne s'angoissait pas. Elle ne lui avait jamais fait faux bond et il savait qu'elle avait besoin d'argent. Le représentant de Carlos Barco, Oscar Fuente, resterait avec lui jusqu'au dernier moment, mais n'embarquerait pas. Son casier judiciaire rendait tout déplacement périlleux. Carlos Barco avait expédié un chimiste à leur destination finale, par vol régulier. Il serait chargé de vérifier le poids des paquets de cocaïne et la qualité des produits livrés par les différents grossistes. Afin qu'il n'y ait pas de litige pour le paiement, ce qui pouvait se traduire par des rivières de sang...

Son portable sonna et il répondit en espagnol.

— ¡ Querida ! ¿ Que tal ?

La voix de Dolorès Zapata le ravissait toujours. Bien qu'elle ait presque vingt ans de plus que lors de leurs premières rencontres, elle l'attirait toujours autant et il serait heureux de la retrouver sexuellement.

— Je serai là après-demain, annonça la Colombienne. Nous effectuons un petit détour, par sécurité.

— J'ai prévu de décoller en début d'après-midi, précisa Ryad Al-Khobar, mais je peux décaler de quelques heures si c'est nécessaire. En arrivant, vient directement ici. Nous repartirons de l'hôtel ensemble. Comme cela, tu ne risques pas d'être contrôlée. Tout va bien ?

— Tout va très bien, répondit-elle d'une voix chaleureuse. Et j'ai hâte de te voir.

Elle avait aussi hâte de toucher quelques millions de dollars, mais cela allait de soi.

— Alors, à dimanche, conclut Ryad Al-Khobar. Nous arriverons là-bas lundi matin, à cause du décalage horaire, et nous dormirons dans l'avion.

Après avoir raccroché, il se concentra pour une courte prière, tourné vers La Mecque, remerciant Dieu de lui avoir donné l'idée de rencontrer son ancienne maîtresse. Grâce à elle, il allait pouvoir dégager pour la cause qu'il défendait des sommes considérables. Qui, en plus, seraient renouvelables. Le marché de la cocaïne n'était pas près de s'éteindre.

Il était fier également d'avoir été choisi pour mener cette opération ultra secrète, mais soutenue au plus haut niveau de l'État saoudien par

tous ceux qui pensaient que la seule voie du salut pour la dynastie des Saoud était de revenir à la pureté originelle du wahabbisme. Seulement, c'était le secret le mieux gardé de la péninsule arabique. Personne, absolument personne, ne devait savoir.

L'argent qu'il allait gagner grâce au transport de la cocaïne irait au djihad, à la lutte contre les infidèles et les croisés, que Dieu les maudisse ! Et, à l'instar des grands cartels mexicains qui avaient fini par gagner autant d'argent que les producteurs, en acheminant la cocaïne de Colombie aux États-Unis, il maîtriserait bientôt un flux d'argent continu. Au service d'Allah et de ses meilleurs combattants.

* *

*

Malko, allongé au bord de la piscine du Delano, n'arrivait pas à profiter du soleil, rongé par le doute et l'anxiété. Il était quatre heures quand Alberto Reyes rappela. Le journaliste colombien, toujours pressé, annonça :

— Mes amis de Caracas se sont renseignés. Il n'y a aucun appareil immatriculé en Arabie Saoudite à l'aéroport de Caracas. Donc le prince Al-Khobar doit utiliser un vol régulier. Il n'y en a pas de direct, il faut transiter par Madrid, Rome ou Paris. Mon ami n'a pas eu le temps de se renseigner sur les vols de dimanche mais vous pouvez le faire d'ici.

Malko remercia, découragé. Heureusement qu'il n'avait pas alerté Frank Capistrano. Si Ryad Al-Khobar voyageait sur une ligne régulière, toute l'histoire s'effondrait. Il dut attendre presque six heures pour avoir enfin une bonne nouvelle.

— J'ai trouvé un bateau pour demain, annonça Eddie Garcia. Un 42 pieds Sunseeker. Et mon copain est O.K. pour le piloter. Il se trouve dans la marina, près de Sunset Islands. Le problème c'est que nous ne savons pas d'où vous partirez. Forcément de Biscayne Bay, mais il y a des centaines de bateaux amarrés en face des villas qui bordent la lagune.

— Cela à moins d'importance désormais, avoua Malko. Je crois que je suis sur une fausse piste depuis le début. Dolorès Zapata est bien en train de vendre de la cocaïne, mais je pense que cela ne concerne pas son prince saoudien. Or, dans ce cas, ce n'est plus mon problème. Vous pouvez laisser tomber votre bateau. On se retrouvera samedi soir pour dîner, si vous êtes libre.

— Je vais quand même venir vous chercher au Delano, insista « Ricochet Rabbit », et essayer de vous suivre. Maintenant que tout est organisé... Cela me fera prendre l'air.

— Hello, Malko ! Vous êtes en forme ?

Dolorès Zapata, elle, le paraissait, en tout cas ! Souriant de toutes ses dents éblouissantes, au volant de sa SLK décapotée, elle était particulièrement sexy, avec un haut blanc découvrant presque toute sa poitrine et un short ultracourt en panthère. Les voituriers du Delano, pourtant blasés côté créatures, lui jetaient des coups d'œil en coin. Malko se glissa à côté d'elle, posa son sac de plage à l'arrière et demanda :

— Où allons-nous ?

— Chez mon copain, de l'autre côté de Miami Beach. Sur Biscayne Bay. Son bateau est ancré dans la marina, juste au pied de son immeuble, sur Harbor Sunset Drive.

Au feu de la 17^e Rue, elle tourna à gauche, filant vers l'ouest. Du coin de l'œil, Malko aperçut Eddie Garcia arrêté derrière un taxi, à l'extrémité de la 17^e Rue finissant en cul-de-sac sur la plage, au volant d'une petite voiture blanche. Il démarra et passa le feu juste derrière eux.

— Qui est votre copain ? demanda Malko.

— Un Colombien. Carlos Barco. Il habite un très beau penthouse. On passe chez lui et on y va.

Malko eut du mal à rester impassible. Une des pièces du puzzle venait de se mettre en place. Carlos Barco, c'était l'homme signalé par « The Fixer ». Celui qui avait réuni des tonnes de cocaïne à Caracas. Devant le silence prolongé de Malko, Dolorès demanda :

— Vous le connaissez ?

— Non.

Évidemment, cela ne faisait que confirmer la collusion Barco-Zapata, mais n'impliquait nullement Al-Khobar. C'était quand même une étrange coïncidence. Brusquement, Malko fut heureux de savoir « Ricochet Rabbit » derrière lui... L'arme prêtée par Teresa Wilhem dormait toujours dans le coffre de sa chambre. Il n'avait même pas pensé à l'emporter.

Dix minutes plus tard, ils arrivèrent devant deux énormes buildings jumeaux de vingt-cinq étages en bordure de Biscayne Bay, et stoppèrent devant l'entrée d'un parking. Dolorès actionna un bip, une grille métallique se leva en grinçant et elle pénétra dans le parking, montant trois étages. Eddie Garcia n'avait évidemment pas pu suivre. Elle se gara à côté d'une Mercedes Brabus et Malko la suivit jusqu'à l'ascenseur. Dans la cabine, elle lui sourit et se rapprocha furtivement de lui, l'effleurant de son ventre.

— Je suis contente que vous ayez pu venir, souffla-t-elle, avec un

regard qui n'avait rien de commercial.

Elle sonna au penthouse 25 A2 et la porte s'ouvrit sur un homme de type play-boy latino, les cheveux en arrière, le sourire éblouissant. Il tendit une main largement ouverte à Malko.

— ¡ Buenas días ! Je suis Carlos Barco. Content de vous accueillir sur le White Swan.

— Tu es seul ? demanda Dolorès.

— Oui. Ma copine n'a pas pu venir. Mais ce n'est pas grave.

Le penthouse était somptueux, décoré à la marocaine, et les immenses baies vitrées de la terrasse donnaient sur Biscayne Bay. Le Colombien prit un petit sac de voyage et les précéda dans le couloir. Cette fois, ils descendirent au rez-de-chaussée. L'immeuble était gardé comme Fort-Knox. À chaque porte, il fallait un badge magnétique. Y compris pour l'ascenseur. Ils débouchèrent sur une marina collée au building. Un gros cabin-cruiser attendait sur le quai d'embarquement, gardé par un blondinet.

— En avant ! lança Carlos. Ramon, tu as fait le plein ? Il y a du champagne ?

Carlos Barco se mit à la barre et lança les moteurs. Ramon largua les amarres et resta sur le quai, tandis qu'ils gagnaient à allure réduite le passage qui permettait de passer sous Venetian Causeway reliant Miami Beach à Miami. Dans la zone, la vitesse était limitée à 10 nœuds, à cause des manates, les éléphants de mer qui vivaient dans la lagune. Espèce protégée, ils pullulaient dans le coin, très vulnérables et totalement inoffensifs.

Dolorès Zapata et Malko s'étaient installées sur la banquette, à côté de Carlos Barco. Discrètement, Malko chercha des yeux un bateau qui aurait pu être celui d'Eddie Garcia, mais ne vit rien.

— Venez-vous changer en bas, suggéra Dolorès Zapata. On sera mieux en maillot.

Il la suivit à l'intérieur du cabin-cruiser, aussi spacieux que luxueux, jusqu'à la grande cabine avant. Dolorès Zapata posa son sac et se retourna, les yeux brillants.

— On va passer un week-end superbe !

D'un élan fougueux, elle se jeta dans les bras de Malko, pour un baiser sans équivoque, son ventre pressé contre le sien d'une façon très expressive. Devant cette tornade, Malko réagit à son tour. Dolorès souffla aussitôt :

— On a le temps, Carlos ne peut pas quitter la barre...

Tranquillement, elle ôta son haut, apparaissant en soutien-gorge noir. Puis fit descendre son short, ne gardant qu'un string assorti. Malko sentit ses doigts enserrer son sexe avec douceur.

— J'adore faire l'amour sur un bateau, murmura Dolorès. J'y pense depuis trois jours.

* *

*

Eddie Garcia, jumelles vissées aux yeux, balayait la mer devant lui, jurant tout bas. Tout avait mal marché. Embusqué sur la promenade longeant la marina, il avait pu assister au départ de Malko, sur un 60 pieds Bertram, le White Swan. Ensuite, les choses s'étaient gâtées. Son copain l'attendait à une autre marina, un mille plus au sud, et il avait mis près de vingt minutes avant de pouvoir en sortir. Il n'y avait plus aucun bateau en vue dans Biscayne Bay. À leur tour, ils étaient passés sous Venetian Causeway, puis sous Macarthur Causeway, gagnant enfin la mer. Au sud de Miami Beach, c'était plein d'îles : Fisher Island, Virginia Key, Key Biscayne et tous les autres keys. Dans cette zone, par contre, il y avait des dizaines de bateaux, allant dans toutes les directions.

— On va où ? demanda Miguel, son copain.

— Il a dit qu'ils allaient à Key Largo. Essayons Virginia Key, suggéra Eddie Garcia, les gens s'y arrêtent souvent pour se baigner.

Les jumelles balayaient toujours l'horizon, mais il fallait se rapprocher beaucoup pour distinguer le nom d'un bateau et des cabin-cruisers, il y en avait des dizaines. Si le White Swan avait piqué directement vers le sud, ils ne le retrouveraient que dans plusieurs heures.

Eddie Garcia repensa aux craintes de Malko. Il avait son petit 38 deux-pouces, mais, en mer, cela ne servait pas à grand-chose.

* *

*

À genoux sur la couchette de la cabine avant, les deux mains refermées sur une barre de cuivre, la croupe haute, Dolorès Zapata soufflait très fort chaque fois que Malko s'enfonçait dans son ventre de tout son élan. Il prenait son temps. Il n'avait pas pu résister à la Colombienne, malgré l'étrangeté de la situation.

— On est tranquille tant qu'on avance ! avait-elle expliqué. Carlos est juste un copain. Il se doute bien qu'on ne dort pas, mais il s'en fout.

Ensuite, agenouillée sur la moquette blanche, elle l'avait pris dans sa bouche. Justifiant pleinement la réputation des femmes de Cali. C'est lui qui, chauffé à blanc, l'avait relevée et jetée sur la couchette. Le White Swan avait pris de la vitesse. Les mains crispées sur les hanches un peu grasses de Dolorès, Malko la martelait de plus en plus vite. Il sentit la sève monter de ses reins et s'effondra sur le dos de la

Colombienne avec un cri sauvage, couvert par le grondement des moteurs. Dolorès se dégagea et dit simplement :

— À Key Largo, quand il fera nuit, on baisera sur le pont. J'adore. Tu m'avais si bien baisée la première fois.

Elle alla prendre une douche, enfila ensuite un deux-pièces argenté, puis monta sur le pont. Malko en fit autant, après avoir enfilé un maillot, il la rejoignit en haut. Carlos Barco lui adressa un petit signe complice. La brise était délicieuse, le soleil brillait, Dolorès annonça :

— Dans un moment, on s'arrête et on se baigne. Ensuite, on déjeune.

Malko réalisa qu'il faisait très chaud et redescendit prendre de la crème solaire. Son regard tomba alors sur le sac de Dolorès, resté ouvert, et il aperçut un passeport. Ce qui l'interpella. Pourquoi prendre un passeport pour une simple balade en mer ? Mais, après tout, il y a des gens qui ne se séparent jamais de leurs papiers. Pourtant, aux États-Unis, la pièce d'identité usuelle est le permis de conduire... Intrigué, il le sortit et l'ouvrit. Le document colombien était au nom de Dolorès Magura. Il nota le numéro sur son Palm. Le White Swan ralentit et Carlos Barco jeta l'ancre. Ils se trouvaient à un demi-mille de Virginia Key.

— Ici, l'eau est magnifique, annonça Carlos Barco. On va se baigner avant de déjeuner. Un peu de champagne ?

Il brandissait déjà une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne sortie du réfrigérateur.

— Tout à l'heure, lança Dolorès en descendant sur la plage arrière.

Elle plongea d'un trait, ressortant à quelques mètres du bateau, et fit signe à Malko de la rejoindre. Celui-ci se tourna vers Carlos Barco.

— Vous vous baignez ?

— Moi, je bois d'abord, fit le Colombien, un verre à la main.

Malko plongea à son tour, rejoignant Dolorès, qui, debout dans l'eau, vint se frotter contre lui.

— C'était très excitant tout à l'heure, souffla-t-elle.

Ils échangèrent un baiser rapide, puis elle dit :

— Je vais faire des longueurs, c'est bon pour la ligne.

Malko la regarda s'éloigner, dans un crawl un peu chaotique, et suivit sans se presser. La mer était totalement vide autour d'eux. Trois dauphins sautèrent hors de l'eau un peu plus loin. L'eau était fraîche, le soleil brûlant, et Malko se dit que c'était une récréation agréable. Il se demanda où était Eddie Garcia. L'Américain n'avait pas pu les suivre, mais cela n'avait pas beaucoup d'importance maintenant. Il avait eu tort de s'alarmer. Dolorès Zapata avait tout simplement envie d'un week-end de détente. Elle était maintenant à plus de cent mètres de lui et continuait à s'éloigner.

Tranquillement, il se remit à nager puis, un peu plus tard, se

retourna en direction du White Swan. Carlos Barco n'était plus sur la plage arrière. Il était remonté sur la dunette. Soudain, Malko entendit un grondement. Le Colombien venait de lancer les moteurs.

Bizarre, alors que Dolorès et lui se baignaient encore. À moins qu'il ne vienne les chercher. Le White Swan amorça un virage. Malko pensa d'abord qu'il allait récupérer Dolorès, mais le bateau ne prit pas sa direction, venant au contraire vers lui, en prenant de la vitesse. En voyant l'étrave nimbée d'écume foncer sur lui, tout d'un coup, tout devint évident pour Malko. La balade à trois, l'attitude amoureuse de Dolorès, le passeport. Il était tombé dans un guet-apens mortel. Les hélices du White Swan allaient le transformer en chair à pâté et, ensuite, Carlos Barco n'aurait plus qu'à récupérer Dolorès et à repartir.

Pas un bateau en vue. Il était seul face au monstre de 60 pieds, qui fonçait sur lui à trente nœuds. Pour le réduire en bouillie.

Le crime parfait.

Jamais Malko n'avait nagé aussi vite ! Ses bras labouraient l'océan à toute vitesse et il ne sortait la tête de l'eau pour ce crawl désespéré que pour mesurer la distance qui le séparait encore de Dolorès Zapata. Celle-ci avait attendu un moment sur place, avant de comprendre que Malko cherchait à se servir d'elle comme bouclier. Maintenant, elle fuyait maladroitement dans un crawl désordonné...

Il se retourna, l'étrave du White Swan était à vingt mètres derrière lui. Il prit son souffle, plongea à la verticale, bifurquant aussitôt à droite et nageant entre deux eaux jusqu'à ce que ses poumons soient au bord de l'asphyxie. Il remonta, jaillit hors de l'eau, la bouche ouverte, et aperçut le gros cabin-cruiser en train de virer pour revenir sur lui. Dieu merci, il n'était pas maniable. Avec le courage du désespoir, Malko reprit sa poursuite. Il lui restait à peu près cent mètres pour rattraper Dolorès. Heureusement, celle-ci, épuisée, nageait de moins en moins vite. Il accéléra, les poumons en feu. Ce n'était plus de son âge. Le White Swan revenait sur lui, comme un gros monstre blanc. Cette fois, Malko se laissa couler presque trop tard, verticalement, et sentit le remous des hélices à quelques centimètres de sa tête... Lorsqu'il émergea, la poupe s'éloignait. Peut-être Carlos Barco pensait-il l'avoir déchiqueté avec les hélices. Coup de chance, Malko avait le soleil dans le dos, mais les muscles de ses jambes commençaient à se durcir. S'il avait une crampe, c'était fini.

Les yeux rivés sur la tache brune des cheveux de Dolorès, il avançait comme un robot. La Colombienne nageait avec des mouvements maladroits, faisant quasiment du sur-place.

Le White Swan était en train de virer. Encore vingt mètres jusqu'à la Colombienne. Il entendit un flot d'injures en espagnol. Le cabin-cruiser, son virage achevé, revenait sur lui, pleins gaz. Une pensée désagréable assaillit Malko : le Colombien avait-il encore besoin de Dolorès ? Si ce n'était pas le cas, il pouvait très bien les déchiqueter tous les deux. De toute façon, Malko n'avait pas de solution de rechange.

Huit mètres, cinq, quatre, deux... Aveuglé par les embruns, il saisit à tâtons Dolorès par les cheveux. Il était temps : le White Swan passa à trois mètres d'eux, dans un jaillissement d'écume.

Donc, Carlos Barco avait encore besoin de Dolorès Zapata.

Malko, la tenant toujours par les cheveux, emprisonna la taille de la jeune femme entre ses jambes. Hystérique, elle vomissait des flots d'insultes en espagnol, battant l'air de ses bras, crachant de l'eau de mer entre deux injures. Le White Swan stoppa un peu plus loin. Malko

aperçut Carlos Barco, descendu de la passerelle, un objet noir dans la main droite. Cette fois, il allait essayer de lui tirer dessus. Dieu merci, d'un bateau, on n'est pas très précis...

* *

*

Agile comme une anguille, Dolorès échappa au ciseau de Malko et se rua sur lui, les griffes en avant. Il sentit des brûlures sur ses épaules et son cou et elle rata de peu ses yeux. Le visage déformé par la fureur, c'était un chat sauvage. Sous l'eau, ses pieds tentaient en vain d'atteindre Malko tandis qu'elle l'insultait en boucle.

— ¡ Cabron ! ¡ Maricon ! ¡ Lagarto !

Malko nageait mieux qu'elle. Il parvint à la contourner et à se coller à son dos, lui immobilisant les bras le long du corps, sa bouche contre son épaule. Elle donnait de furieux coups de pied, crachait comme un chat, mais il tint bon. Elle était loin, la femelle soumise du début de la croisière. Malko se maintenait tant bien que mal en surface par des battements de pieds, mais c'était dur. À un moment, leurs deux têtes disparurent sous l'eau et il dut lâcher prise pour ne pas couler. Ils remontèrent à un mètre l'un de l'autre. Dolorès avait bu la tasse. La bouche ouverte, elle crachait de l'eau de mer, à moitié noyée.

Soudain, Malko aperçut le White Swan qui s'approchait à petite vitesse en marche arrière. Carlos Barco, penché à l'arrière, brandissait un pistolet. Il tira dans la direction de Malko et le rata d'un mètre. Du coup, Dolorès retrouva sa voix.

— ¡ Matalo ! ¡ Matalo(67) ! vociféra-t-elle.

Plus facile à dire qu'à faire... Le Colombien tira encore deux fois, sans succès. Et Malko se retrouva collé à Dolorès dont les forces s'épuisaient. Si cela continuait, ils allaient se noyer tous les deux.

Pas question de remonter sur le White Swan où il serait abattu immédiatement, et la côte de Virginia Key était à deux kilomètres. Il était obligé de maintenir la tête de Dolorès hors de l'eau. Si elle coulait, Carlos Barco le liquiderait ensuite facilement. Or, lui aussi s'épuisait. Il avait le choix entre se noyer, se faire hacher par les hélices du cabin-cruiser, ou prendre une balle dans la tête.

Le sang cognant dans la tête, il balaya l'horizon du regard et, à travers l'eau salée qui lui brûlait les yeux, il lui sembla apercevoir un bateau qui venait dans leur direction.

Il se mit à prier très fort.

* *

Eddie Garcia, le visage brûlé par le soleil, n'avait pas quitté ses jumelles depuis une heure, tandis que son copain Miguel ratissait la zone entre Key Biscayne et Virginia Key.

Un à un, il examinait à la jumelle chaque bateau et passait au suivant. Certains étaient stoppés pour le pique-nique ou la baignade. D'autres se déplaçaient. Cela faisait plus d'une heure qu'il avait quitté Miami Beach. Il écarta ses jumelles quelques secondes pour essuyer ses yeux pleins de sueur et de sel, puis les reprit. Balayant l'horizon pour la millième fois, il s'arrêta sur un point blanc assez éloigné, régla la distance et les battements de son cœur s'accéléchèrent : un gros cabin-cruiser blanc était stoppé en pleine mer. Il se retourna.

— Miguel ! On va vers le bateau blanc, à gauche, devant.

Son copain accéléra et Eddie Garcia ne quitta plus le bateau des yeux. Dix minutes plus tard, arrivant par l'arrière, il distingua les lettres dorées sur la poupe blanche et il jura de joie.

Il avait retrouvé le White Swan.

— Ralenti ! hurla-t-il.

Dès que le bateau fut immobilisé, il fouilla la mer du regard et dans les jumelles apparurent deux têtes rapprochées, non loin du bateau. Une blonde et une brune. Elles ne bougeaient pratiquement pas. Malko et Dolorès Zapata. Il se retourna vers Miguel.

— Stoppe !

Il n'allait pas déranger cette paisible baignade. Visiblement, tout se passait bien. Il n'avait plus qu'à jouer les touristes, à son tour. Il ne voulait surtout pas « griller » Malko.

* *

*

Malko avait vu le Sunseeker. Ignorant si c'était celui d'Eddie Garcia, il agita le bras hors de l'eau, désespérément. Dolorès ne réagissait plus, à moitié noyée. Il recommença à faire le sémaphore, guetté par Carlos Barco, pistolet au poing, à une dizaine de mètres. Distract, il ne vit pas Dolorès se retourner comme un serpent et lui mordre violemment l'épaule gauche. Sous le coup de la douleur, il donna un coup de pied qui l'éloigna d'elle. Aussitôt, la Colombienne se mit à nager de toutes ses forces vers le White Swan. Surpris, Malko faillit se lancer à sa poursuite, mais il se rapprocherait alors dangereusement du pistolet de Carlos Barco. À l'allure où elle nageait, Dolorès mettrait plusieurs minutes à regagner le White Swan. Du coin de l'œil, il vit que le Sunseeker avait stoppé. Après tout, c'était peut-être Eddie Garcia.

Réunissant ses dernières forces, il se lança dans un nouveau crawl en direction du Sunseeker, nettement plus petit que le White Swan et distant d'environ deux cents mètres. Il n'y avait plus qu'à prier pour que Carlos Barco n'ose pas l'assassiner en présence de témoins... Cessant de réfléchir, il fonça la tête dans l'eau jusqu'à ce que ses poumons soient de nouveau en feu et ralentit, le temps d'agiter les bras hors de l'eau. Il se retourna. Carlos Barco était en train d'aider Dolorès à se hisser à bord du White Swan.

* *

*

Eddie Garcia, les jumelles vissées aux yeux, avait suivi toute la scène sans comprendre ce qui se passait. Ce n'est qu'en voyant Malko faire le sémaphore qu'il s'avisa de quelque chose d'anormal. Dolorès Zapata venait enfin de se hisser à bord du White Swan. Celui-ci pouvait repartir en quelques instants.

— Fonce ! cria Eddie Garcia à son copain Miguel.

Il partit à l'avant avec ses jumelles. Malko nageait toujours vers eux. Il agita le bras et Eddie Garcia lui répondit. Dans quelques minutes, ils l'auraient rejoint. À ce moment, il vit le White Swan démarrer à son tour et amorcer un virage pour se lancer à la poursuite de Malko. Beaucoup plus rapide qu'eux, il risquait de l'atteindre le premier.

— Holy shit ! grinça Eddie Garcia. Il veut lui passer dessus !

* *

*

— ¡ Matalo ! ¡ Matalo ! répétait, hystérique, Dolorès Zapata, effondrée sur les coussins de l'arrière.

Exsangue, tremblante d'épuisement, les cheveux collés, les yeux rouges, elle trépignait, les yeux hors de la tête. Une vraie Méduse. Soudain, Carlos Barco tendit la main vers l'avant.

— Regarde ! Il y a un autre bateau qui vient le chercher. Sûrement ses copains de la DEA. Il faut faire demi-tour.

— Non ! hurla la Colombienne. Passe-lui dessus !

Carlos Barco, sans répondre, tourna la barre et le cabin-cruiser commença à virer.

— Qu'est-ce que tu fais ? glapit Dolorès.

— J'évite une connerie, fit froidement Carlos Barco. Tu as envie d'avoir les Coast Guards au cul ?

— ¡ Matalo ! répéta Dolorès, déchaînée.

Comme Carlos Barco continuait sa manœuvre, elle saisit le pistolet

posé sur la banquette et se mit à tirer comme une folle dans la direction de Malko. Sans aucune chance de l'atteindre.

Le Colombien avait branché son GPS et prenait le cap des Bahamas. Il devait y être avant le soir pour attraper le vol du lendemain pour Caracas. Tant pis pour le type dont ils n'étaient pas parvenus à se débarrasser.

* *

*

Eddie Garcia dut littéralement hisser Malko sur la plage arrière. Celui-ci tremblait d'épuisement et pouvait à peine parler. Il lui fallut plusieurs minutes avant de retrouver une respiration normale.

— Vous êtes arrivés à temps ! murmura-t-il, en crachant de l'eau de mer. Il faut les rattraper.

— ¡ Arriba ! hurla Eddie Garcia à son copain.

Le Sunseeker fit un bond en avant, mais le White Swan n'était plus qu'un point blanc filant vers le large... Très vite, ils réalisèrent qu'il filait dix nœuds plus vite qu'eux.

— Laissons tomber, fit Malko, enroulé dans une serviette. Rentrons. On les attendra.

Il se laissa retomber, épuisé, et ce n'est qu'en repassant sous le Macarthur Causeway que son cerveau recommença à fonctionner.

C'était clair : Carlos et Dolorès avaient voulu se débarrasser de lui avant de partir. Pour de bon. Très probablement pour rejoindre le prince Al-Khobar à Caracas. Ils pouvaient gagner un autre port de Floride avec ce bateau rapide et ce n'était pas les aéroports qui manquaient...

Toutes ses affaires étaient restées sur le White Swan. Il fallait d'abord qu'il repasse au Delano.

— Il faut que je prenne des vêtements à l'hôtel, dit-il à Eddie Garcia. Après, on avisera.

Eddie Garcia avait laissé sa voiture à la marina du Sunseeker. Quand, une heure plus tard, Malko, en maillot et pieds nus, traversa le lobby du Delano, personne ne prêta attention à lui. On voyait tous les jours des gens beaucoup plus originaux que ça. Il prit une douche, avala une vodka et redescendit. Cette fois, avec le Glock passé dans la ceinture, sous sa veste. La guerre était déclarée.

— Allons chez Carlos Barco, lança-t-il.

* *

*

La mer était d'huile. Carlos Barco avait mis le pilote automatique,

couplé au GPS, ce qui allait les amener droit sur Nassau. Ils y coucheraient sous leurs fausses identités et repartiraient le lendemain matin sur Viasa pour Caracas. Laissant le White Swan dans une des innombrables marinas de Nassau. Le Colombien n'aurait plus qu'à envoyer Ramon, son marin, le rapatrier sur Miami.

Dolorès Zapata, séchée mais les yeux encore rouges, et le regard sombre, vint s'asseoir à côté de lui.

— On aurait dû tuer ce salaud ! grinça-t-elle.

— Il est malin, fit-il. Mais quand ses copains sont arrivés, c'était trop dangereux. De toute façon, il ne sait pas où nous allons et attendra notre retour.

— À quelle heure arrive-t-on à Nassau ? demanda-t-elle.

— Vers cinq heures, si la mer reste comme ça.

— Bueno. Je vais me reposer en bas.

Elle gagna la cabine et s'effondra sur la couchette où elle avait fait l'amour avec Malko, trois heures plus tôt. La rage l'empêcha longtemps de trouver le sommeil, mais finalement, se jura-t-elle, elle gagnerait quand même.

* *

*

Il était huit heures du soir mais il faisait encore grand jour. Depuis trois heures, Eddie Garcia et Malko surveillaient le building de Carlos Barco, au 1900 Sunset Harbor Drive, sans pouvoir y pénétrer. Toutes les entrées étaient verrouillées par des cartes magnétiques. À la réception, on ne laissait entrer personne.

Pas de bateau en vue : les deux fugitifs ne reviendraient pas.

— Je voudrais bien jeter un coup d'œil chez lui, dit Malko.

Eddie Garcia avala ses dents de lapin et soupira.

— J'ai une petite idée mais il faut d'abord s'assurer qu'il n'y a personne dans l'appartement. On va le demander en bas.

Ils se présentèrent à la réception et demandèrent Carlos Barco. Le Cubain de service sonna longtemps l'appartement, puis raccrocha.

— M. Barco n'est pas rentré, annonça-t-il. Si vous voulez l'attendre, dans le lounge...

— On va faire un tour, répondit Eddie Garcia.

Ils ressortirent et l'Américain se dirigea vers la piscine, inaccessible elle aussi. Cependant, en la contournant, on accédait à l'arrière du building, qui donnait sur la marina. Eddie Garcia désigna à Malko des câbles qui couraient le long de la façade, reliés à une nacelle posée sur le sol.

— Ils font des travaux, expliqua-t-il. Cette nacelle sert à hisser les ouvriers le long de la façade. Elle nous montera au 25^e étage, en face

du penthouse de Carlos Barco. On gagna sa terrasse et il n'y aura plus qu'à ouvrir une fenêtre.

Pas un chat en vue. Ils gagnèrent la nacelle et s'y installèrent. Eddie Garcia trouva la commande électrique et, avec une petite secousse, la plate-forme commença à s'élever lentement le long de la façade. Les quelques occupants qui les aperçurent, de l'intérieur des appartements, ne leur prêtèrent aucune attention. La tête levée, Malko regardait le 25^e étage s'approcher. Eddie Garcia arrêta la nacelle à la bonne hauteur. Il n'y avait plus qu'à enjamber la rambarde de la terrasse. Les grandes portes-fenêtres donnant sur l'appartement étaient fermées. Sans hésiter, Malko prit une lourde chaise de métal et la projeta sur la paroi vitrée qui vola en éclats. Trente secondes plus tard, ils étaient à l'intérieur du penthouse. Eddie Garcia commença à fouiller le grand living-room tandis que Malko partait dans un couloir à droite. Il déboucha dans une chambre, sûrement celle du Colombien, avec une énorme télé à écran plat, un ordinateur posé sur un bureau vide de papiers. Les tiroirs ne lui apportèrent rien, mais en baissant les yeux, il aperçut une feuille de papier jaune froissée, dans la corbeille à papier. Il la déplia. Elle était couverte de notes mais une ligne était soulignée. « Vol 328. VIASA. Départ Nassau 8 h 45, arrivée Caracas 11 h 50. »

Il rejoignit aussitôt Eddie Garcia.

— Ils sont partis aux Bahamas, annonça-t-il. Et de là, sur Caracas. Vraisemblablement demain.

— Vous voulez les rejoindre ?

— Peut-être, dit Malko.

Eddie Garcia s'installa devant l'ordinateur de Carlos Barco et commença à chercher, sur Internet, un vol Miami-Caracas. Ce n'était pas brillant. De Miami, le dimanche, le premier vol pour Caracas, un American Airlines, partait à 12 h 32. Sachant que Ryad Al-Khobar devait quitter le Venezuela le lendemain, Malko se dit qu'il arriverait trop tard. En plus, sans mandat officiel, que pouvait-il faire contre un invité du président Chavez ? Pourtant ce bout de papier jaune lui apportait la dernière pièce du puzzle. Dolorès Zapata n'avait pas menti à Sanchez Pastrana : elle allait bien retrouver le prince Al-Khobar à Caracas pour le plus gros transfert de cocaïne jamais conçu. Ils en savaient assez.

Ils redescendirent tout simplement par l'ascenseur : pour descendre, pas besoin de carte magnétique.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Eddie Garcia lorsqu'ils furent dehors. Vous avez encore besoin de moi ?

Malko le sentait nerveux.

— Vous m'avez sauvé la vie, aujourd'hui, dit-il. Cela suffit. Désormais, l'action ne se passe plus ici, mais à Caracas. Votre ami

Reyes nous a dit tout ce qu'il savait. Je vais essayer de me débrouiller de mon côté.

Eddie Garcia déposa Malko au Delano.

— Tenez-moi au courant, dit-il. À partir de demain. Ce soir, je me consacre à Carmencita.

* *

*

Malko regarda sa Breitling Aerospace. Il était neuf heures dix. Il lui restait à peine quelques heures pour résoudre la quadrature du cercle. D'après le listing de l'Intercontinental de Caracas, le prince Ryad Al-Khobar quittait le Venezuela le lendemain, à une heure non précisée. Dolorès Zapata et Carlos Barco arriveraient quant à eux à Caracas en début de journée. Leur rencontre serait donc très brève.

Maintenant qu'il était certain de l'implication du Saoudien dans le trafic de cocaïne, il fallait absolument savoir où Ryad Al-Khobar se rendait. Ce serait le lieu de livraison de la cocaïne.

Pour obtenir cette information, il avait besoin d'un concours officiel, CIA ou DEA, sous-traitant le problème avec leurs homologues locaux. Seulement, l'affaire lui avait été retirée. Son « joker », Vincent Shedd, ne pourrait pas agir en aussi peu de temps. Il ne restait qu'une possibilité : convaincre Frank Capistrano de débloquer la situation. À cette heure-ci, un samedi soir, il n'était plus à la Maison Blanche, mais Malko avait son numéro de portable.

Après avoir fait le point dans sa tête, Malko composa le numéro du Special Advisor de la Maison Blanche et attendit, le cœur battant. À la seconde sonnerie, Frank Capistrano répondit et lança de sa voix rocailleuse :

— Yes ? Who is speaking ?

— Malko.

— Ah, Malko, fit l'Américain d'une voix pleine de chaleur. Où êtes-vous ?

— À Miami.

Frank Capistrano parut surpris.

— Vous êtes toujours à Miami ? Je croyais cette affaire de trafic de cocaïne où serait impliqué un prince saoudien terminée. J'ai reçu, il y a quelques jours, une note de Langley à ce sujet, expliquant qu'il s'agissait d'une rumeur infondée. Je l'ai transmise au Président, qui a paru soulagé. Depuis le début, il était persuadé qu'il s'agissait d'élucubrations sans fondement. C'est lui qui a interdit à l'Agence de mener une enquête sur ce prince Al-Khobar, dont l'oncle était encore ambassadeur d'Arabie Saoudite à Washington il y a peu de temps.

— Frank, répliqua Malko, cette affaire de trafic de cocaïne n'est pas

une rumeur. Elle existe et j'ai besoin de vous.

Frank eut un rire aussi rocailleux que sa voix.

— D'habitude, c'est moi qui ai besoin de vous. What's cooking (68) ?

Malko lui expliqua tout, depuis le coup de fil de Mac Laughlin lui ôtant l'affaire jusqu'à sa dernière découverte. Il conclut :

— Je suis certain, désormais, qu'il s'agit bien d'un trafic de cocaïne destiné à financer Al-Qaida. Je n'en ai pas encore la preuve, mais si je ne trouve pas où se rend Ryad Al-Khobar, je n'aurai jamais cette preuve, le deal se fera et Oussama Bin Laden et ses amis recueilleront quelques dizaines de millions de dollars.

— You made a point(69) ! reconnut Frank Capistrano. À votre avis, que faut-il faire ?

— La station de l'Agence à Caracas a les moyens de savoir où et sur quel appareil Ryad Al-Khobar va quitter le Venezuela.

— O.K., fit le Special Advisor. Nous allons court-circuiter les échelons officiels. J'appelle moi-même Mac Laughlin et je lui demande l'information, sans lui dire à qui elle est destinée. Il peut croire que c'est pour le Président, mais c'est son problème.

— Quand me rappelez-vous ?

— Dès que j'aurai l'information. Il va falloir les secouer. Mais pour moi, Mac Laughlin se défoncera.

* *

*

Quand son portable sonna à onze heures vingt-cinq, Malko sauta de son lit comme s'il avait reçu une décharge électrique. Il n'avait pas bougé de sa chambre depuis sa conversation avec Frank Capistrano, ne descendant même pas dîner, l'appétit coupé par l'angoisse.

— Mac Laughlin a bien travaillé, pour une fois ! annonça Frank Capistrano. Vous avez de quoi écrire ?

— Oui, je vous écoute.

— Le prince Al-Khobar a déposé un plan de vol à la tour de contrôle de Caracas pour son appareil privé, un tri-réacteur Lookhed Tristar qui a une immatriculation des Bermudes, VPBNA, pour le parcours Caracas-Malaga, en Espagne. Avec un décollage prévu dimanche à 14 heures, heure du Venezuela. Cela vous suffit ?

Voilà pourquoi Alberto Reyes n'avait pas trouvé d'appareil saoudien à Caracas.

— C'est formidable, remercia Malko. Une question : est-ce que vous me croyez ?

Frank Capistrano émit son rire rocailleux.

— Vous ne m'avez jamais enfumé. Pourquoi ?

— J'aurai besoin de la coopération de l'Agence en Espagne. Je

saute dans le premier avion.

Pendant quelques instants, il n'entendit que la respiration lourde du Special Advisor, puis ce dernier laissa tomber :

— Pour l'instant, je ne peux pas donner d'ordre en ce sens à Mac Laughlin. Ce serait aller contre la volonté du Président. Mais si vous m'apportez d'autres éléments, à partir de l'Espagne, je déclencherai The Wrath of God(70). O.K. ?

— O.K., conclut Malko. Je vous rappelle de là-bas.

À peine eut-il coupé la communication qu'il appela Iberia et commença à se battre avec les interminables renvois électroniques. Le premier vol pour Madrid était le lendemain, dimanche, à 17 h 25, arrivée à 8 h 10 du matin le lundi, à cause des six heures de décalage horaire. De là, il aurait une correspondance pour Malaga à 10 h 10. Une heure de vol.

S'il n'y avait pas de retard, il arriverait certes après le Tristar de Ryad Al-Khobar, mais pas de beaucoup. Or, mettre sur le marché cinq tonnes de cocaïne n'est pas une opération qui se règle en quelques heures. Il avait encore une chance honnête de prendre le Saoudien la main dans le sac. Pour peu que Dieu soit de son côté.

Il réserva une place en première pour le vol Miami-Madrid-Malaga et, ensuite, appela Eddie Garcia. L'ex-policier était sur répondeur, occupé certainement à satisfaire sa volcanique épouse. Malko lui laissa un message de remerciements, lui disant ce qu'il faisait et promettant de le tenir au courant. Ensuite, il réalisa qu'il avait une faim de loup et descendit se restaurer. Il avait besoin d'être en forme. À Marbella, il serait seul contre le Saoudien, les Colombiens et leurs correspondants locaux.

Cela ressemblait fort au combat de David contre Goliath. Et il ne pouvait même pas emporter le Glock prêté par Teresa Wilhem.

Le convoi s'étendait sur presque cinq cents mètres. Deux motards ouvraient la route à deux voitures de police avec gyrophares, puis venait un 4 x 4 Cherokee blindé aux glaces teintées suivi d'une demi-douzaine de véhicules divers, emmenant la suite et les bagages de l'invité du président Chavez, le prince Ryad Al-Khobar. Une autre voiture de police fermait la marche. Ils avaient quitté l'Intercontinental vers deux heures et le décollage, retardé d'une heure à la demande du prince Al-Khobar, était prévu à quinze heures.

Malgré la circulation dense, le convoi progressait assez vite, grâce à sa protection policière. Dolorès Zapata, arrivée à peine une heure plus tôt à l'Intercontinental, regardait avec amusement les badauds sur les trottoirs, intrigués. Toute sa tension évanouie, elle avait envie de rire et de chanter. Carlos Barco et elle étaient arrivés juste à temps, rejoignant Ryad Al-Khobar dans sa suite. Bien entendu, ils n'avaient pas mentionné la péripétie déplaisante de l'exécution manquée de l'agent qui traquait Dolorès. Inutile d'inquiéter leur complice saoudien... Celui-ci avait accueilli chaleureusement la Colombienne, s'isolant un moment dans sa chambre avec elle. Ensuite, il l'avait conviée à partager son 4 x 4 blindé, prêté par le président Chavez. Bien entendu, aucun des membres du service de sécurité vénézuélien n'avait osé demander qui était cette jolie femme en robe à fleurs. Le prince Al-Khobar avait le droit de s'amuser. Carlos Barco, lui, avait été casé avec la suite du prince, son secrétaire Mahmoud et deux assistants. Quand le convoi, après avoir franchi les grilles de l'aéroport, s'arrêta devant l'énorme tri-réacteur, Dolorès faillit crier de joie.

Trois officiels vénézuéliens attendaient le prince Al-Khobar pour lui souhaiter bon voyage. Il reçut leur hommage avec componction et s'engagea sur la passerelle. Dolorès et lui s'installèrent dans le salon avant, tandis que les autres passagers gagnaient l'arrière. Carlos Barco se colla aussitôt à un hublot, surplombant la porte de la soute arrière. Quand il vit les manutentionnaires saisir une à une les valises rouges pleines de cocaïne, sous le regard indifférent des soldats de l'armée vénézuélienne qui gardaient l'appareil, il eut du mal à réprimer un fou rire. Même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait jamais imaginé une telle scène. Cela lui rappelait ses jeunes années, quand, tremblant et transpirant, il se faufilait devant les douaniers avec cent grammes de drogue dissimulés sur lui... Là, c'était l'apothéose. Grâce au puissant ami de Dolorès Zapata.

Celle-là, au moins, elle baisait utile, se dit-il.

Une à une, les valises pleines de cocaïne disparaissaient dans la soute du Tristar. C'était magique. Puis les trappes se refermèrent et les trois réacteurs ronronnèrent. Un steward surgit avec un plateau chargé de coupes de champagne. Carlos Barco prit une coupe de Taittinger. Il se laissa aller dans le siège profond. Désormais, il ne restait plus qu'une formalité : retrouver José Maria Portal, le correspondant espagnol des narcos colombiens. Celui-ci devait se trouver à l'aéroport de Malaga, pour prendre immédiatement possession de la cocaïne, afin de la transférer dans une villa louée pour la circonstance et de commencer la « distribution » aux acheteurs venus des quatre coins de l'Europe. Grâce à l'espace Schengen, il était désormais beaucoup plus facile de franchir avec de la drogue les frontières de l'Europe.

Une partie serait payée par virements bancaires sur des comptes numérotés dans des paradis fiscaux, mais plusieurs millions de dollars devaient être réglés en billets. Pour un partage immédiat. Carlos Barco en avait l'eau à la bouche... Ensuite, il n'aurait plus qu'à retourner à Miami couler des jours paisibles, en baisant de petites Latinos fascinées par son train de vie.

Évidemment, il y avait le problème potentiel de l'homme qu'il avait essayé de tuer. Mais ce serait sa parole contre la sienne. S'il se trouvait encore à Miami.

Le hurlement des réacteurs l'assourdit et il fut collé à son siège par l'accélération du décollage. Le Tristar monta avec un angle de 30 degrés pour se retrouver très vite au-dessus de la mer des Caraïbes. Direction le nord-est. Une ravissante hôtesse surgit avec un plateau de canapés : saumon et caviar, c'était Byzance. Carlos Barco se leva et rejoignit l'avant, où il trouva Dolorès et Ryad Al-Khobar en grande conversation.

— Tout est prêt de votre côté ? demanda le Saoudien.

— Notre ami José Maria sera à l'aéroport. Il en partira avec nous et récupérera la marchandise ensuite. À propos, où allons-nous loger ?

— Un ami me prête une maison, à San Pedro do Alcantara, à côté de Marbella, répondit le Saoudien. Vous êtes mes invités, mais il faut que tout soit réglé et payé en trois jours, car, ensuite, je repars pour Riyad. Et vous ?

— Nous retournerons à Miami, firent-ils d'une seule voix.

— Bien. Reposons-nous, le vol est long.

Le Tristar avait pris son altitude de croisière et on ne voyait plus que le bleu du ciel. Dolorès Zapata ferma les yeux de bonheur. Bientôt, elle serait riche.

— On va quand même s'amuser un peu, à Marbella ? demanda-t-elle.

Ryad Al-Khobar eut un sourire indulgent.

— Bien sûr. Je vous emmènerai dans la plus extraordinaire

discothèque du monde. Chez mon amie Olivia Valère. Vous y verrez les plus belles filles de Marbella et d'Europe. C'est un endroit magique. Non loin de la propriété du roi Fahd.

Marbella était un des derniers endroits du monde où le vieux souverain d'Arabie Saoudite aimait encore se rendre. Âgé de 82 ans, atteint d'une maladie cardiaque, il s'était fait bâtir sur une colline, en face du Marbella Club, la réplique en plus grand et plus luxueux de la Maison Blanche. Avec en prime une mosquée et un cimetière signalé la nuit par un cimeterre dessiné par des ampoules électriques. Il y avait peu de chances qu'on le revoie à Marbella, étant donné son état de santé.

Peu à peu, les passagers du Tristar s'engourdirent, bercés par le ronronnement des réacteurs. Carlos Barco savait que le débarquement à Malaga ne poserait pas plus de problèmes que l'embarquement à Caracas. C'étaient les riches Arabes qui avaient lancé Marbella, y dépensant des sommes folles en maisons, appartements, bijoux et shopping de toute sorte. Un prince saoudien y était accueilli avec tous les honneurs dus à sa richesse. Surtout s'il était muni d'un passeport diplomatique, comme le prince Ryad Al-Khobar. Le Tristar filait désormais à 900 à l'heure au-dessus de l'Atlantique, avec les cinq tonnes de cocaïne dans ses soutes. Dans quelques jours, il ne resterait plus aucune trace de l'opération. Les Colombiens repartiraient de leur côté avec leurs dollars, les fournisseurs de drogue seraient payés grâce à des circuits bancaires complexes et Ryad Al-Khobar disposerait des fonds en liquide nécessaires pour le financement de la branche européenne d'Al-Qaïda.

« Allah ou Akbar », murmura intérieurement le Saoudien, qui avait l'impression grisante d'être un fer de lance du djihad. Car pour lui, il ne prenait rien, à part cinquante kilos de cocaïne qu'il distribuerait à ses amis du gouvernement saoudien qui couvriraient l'opération et n'avaient pas la même motivation religieuse que lui.

* *

*

Le Boeing 737 d'Iberia avait presque terminé sa descente sur l'aéroport de Malaga, au sud de l'Espagne. Malko, un peu sonné par son long voyage, regardait le paysage de montagnes pelées et le bétonnage systématique de toute surface plate, jusqu'à la mer. Sur près de deux cents kilomètres, pratiquement jusqu'à Gibraltar, la Costa del Sol n'était plus qu'un tapis de béton. Les Espagnols construisaient comme des fous : pueblos, urbanizations, golfs. On ne voyait que des grues. Des blocs de maisons blanches comme sur les collines autour de Jerusalem, regroupées frileusement les unes contre les autres, à

proximité d'un golf. Ou de longues traînées blanches d'immeubles en bord de mer.

Les roues du 737 touchèrent le sol. Tendue, Malko se pencha vers le hublot. L'aéroport de Marbella avait totalement mué : l'aérogare moderne était immense, hérissée de passerelles rétractables mobiles pour l'embarquement et le débarquement. Les vols charters venant de toute l'Europe s'y succédaient à une cadence infernale.

Malko, tandis que le Boeing 737 roulait, examina les appareils stationnés au sol. Son pouls s'accéléra quand il découvrit, garé un peu à l'écart de l'aérogare, à côté de plusieurs jets privés, un gros tri-réacteur Lookheed Tristar. Pas de marque sur le fuselage argenté, juste une suite de lettres que Malko eut le temps de lire tandis que le 737 défilait lentement devant le Tristar. VPBNA. L'immatriculation de l'avion qui s'était envolé la veille de Caracas avec le prince Al-Khobar. D'après son horaire de départ, il devait être là depuis quatre ou cinq heures.

À la fois prodigieusement excité et frustré de ne pas être arrivé en même temps que lui, Malko se demanda si la CIA allait enfin réagir. Avant son départ de Miami, il avait eu une bonne surprise. Frank Capistrano l'avait rappelé pour lui apprendre que le chef de station de Madrid, Nicolas Kolen, l'accueillerait à Marbella. Pour, dans un premier temps, une assistance officieuse.

Malko fut un des premiers passagers à débarquer. Comme il pénétrait dans l'aérogare, deux hommes s'avancèrent sur lui. Le plus grand, en veste de toile, cravate, col boutonné, les cheveux courts et gris, des yeux bleus perçants, lui tendit la main.

— Nicolas Kolen. Voici le lieutenant de la Guardia Civil Arturo Lopez. Un ami.

Le civil moustachu aux cheveux très noirs et à la silhouette enveloppée serra la main de Malko et les trois hommes filèrent vers la salle des bagages, passant rapidement l'Immigration. L'aéroport était flambant neuf, avec des dizaines de « carrousels » prêts à accueillir tous les touristes du monde. Malko, qui n'avait que sa housse Vuitton, ne perdit pas de temps. Le lieutenant de la Guardia Civil les quitta à la sortie de l'aérogare.

— Je vous emmène en voiture au Marbella Club, annonça Nicolas Kolen. Une voiture de location vous attend là-bas.

— Vous avez vu le Tristar ? demanda Malko.

L'Américain sourit.

— Oui. Il est arrivé il y a quatre heures environ. Hier après-midi, j'avais appelé Arturo pour qu'il se renseigne. C'est notre stringer officieux ici. Un bon type.

— Il a découvert quelque chose d'intéressant ?

Tandis qu'ils traversaient pour gagner le parking en face de

l'aérogare, Nicolas Kolen tira des papiers de sa poche.

— Voilà. J'ai toutes les cartes de débarquement des passagers du Tristar. D'abord Ryad Al-Khobar-bin-Saoud, accompagné de quatre personnes de sa suite, des Saoudiens, dont deux gardes du corps. Ensuite, une femme, Dolorès Magura, passeport colombien. Le nom que vous aviez communiqué. Et un autre Colombien. Vous connaissez ?

Malko examina le document tandis que l'Américain se mettait au volant d'une Ford.

Miguel Botero, cela ne lui disait rien.

— Il s'agit sûrement de Carlos Barco voyageant sous une fausse identité, conclut-il, comme Dolorès Zapata.

— J'ai fait transmettre les deux identités à la station de Bogota, précisa l'Américain. Les autorités colombiennes nous renseigneront peut-être. Deux personnes sont venues accueillir le prince à l'aéroport : le consul d'Arabie Saoudite à Malaga et un Saoudien qui habite Marbella à l'année, Mansour Al-Albani. Arturo Lopez le connaît. Plusieurs véhicules les attendaient à l'aéroport. Ryad Al-Khobar et les deux Colombiens ont pris place dans une Daimler Maybach venue avec son chauffeur. Les autres et les bagages ont été chargés dans trois utilitaires blancs. Un nombre impressionnant de valises rouges. Cela n'a rien d'étonnant : les riches Arabes voyagent toujours avec des monceaux de bagages.

— Ces valises contiennent sûrement la cocaïne, dit Malko.

— C'est possible, fit prudemment Nicolas Kolen. Mais, même si j'avais été là, nous n'aurions rien pu faire. Le prince Al-Khobar est protégé par l'immunité diplomatique. Les Espagnols ne bougeront qu'avec des accusations précises et soutenues par des faits.

Ils étaient sortis de l'aéroport et roulaient sur l'autoroute longeant la Costa del Sol, qui avait remplacé l'ancienne route étroite et dangereuse, et filait jusqu'à Algesiras. Le paysage était sans surprise. À droite, les collines ocre pelées, à gauche, les innombrables constructions nouvelles, et plus loin, la mer. Ils passèrent devant une pancarte qui proclamait « Costa del Sol Costa del Golf ».

— On sait au moins où ils sont allés ? demanda Malko, plutôt amer.

— Oui, grâce à Arturo Lopez. Le Saoudien qui est venu chercher le prince Al-Khobar est le gérant d'une superbe propriété appartenant à une société saoudienne, Dar Es-Salam, sur une des collines qui dominant San Pedro de Alcantara.

— On peut en surveiller les accès ?

— Difficilement, avoua le chef de station de la CIA. Je vais vous y emmener. Vous verrez par vous-même.

— De quelle aide puis-je disposer ? interrogea Malko. Est-ce que je pourrais faire appel à mes « baby-sitters » habituels, Chris Jones et

Milton Brabeck ?

— Pas pour le moment, avoua, embarrassé, Nicolas Kolen. Officiellement, l'Agence ne traite pas cette affaire. C'est sur l'intervention personnelle de M. Capistrano que j'ai reçu instruction de vous apporter une aide limitée.

Les constructions neuves défilaient le long de l'autoroute, s'enchaînant comme des ruches... Malko insista :

— Et la DEA non plus ?

Ils arrivaient au péage. Nicolas Kolen doubla un camion. Il fit une drôle de grimace.

— La DEA de Miami, si. Uniquement le volet américain. Cependant, je connais leur responsable pour l'Espagne, John Di Marco. Si besoin est, il nous branchera sur ses homologues espagnols.

— Cinq tonnes de cocaïne pour Al-Qaida, ça n'intéresse personne, remarqua Malko, outré.

— Ils ne voient pas le problème ainsi, objecta avec diplomatie Nicolas Kolen. On refuse de croire à la culpabilité d'Al-Khobar.

Vingt minutes plus tard, après avoir contourné Marbella, l'Américain bifurqua vers l'ancienne route côtière. La façade blanche du Marbella Club arborait toujours le blason du prince de Hohenloe, mais l'établissement s'était beaucoup agrandi, annexant un parc plein de végétation tropicale descendant jusqu'à la mer, et semé de petits bungalows. Plusieurs Rolls stationnaient devant la réception, à droite du portail. Malko s'enregistra et un employé lui remit les clefs d'une Polo blanche, avant de l'accompagner au bungalow n° 7.

Nicolas Kolen attendait au volant de sa voiture. Lorsque Malko revint, il proposa :

— Vous me suivez !

Ils prirent la direction du sud, dépassant Puerto Banus, le grand port de Marbella et, douze kilomètres plus loin, Nicolas Kolen tourna à droite, sur la route 397 menant à Ronda. Après avoir traversé San Pedro, ils escaladèrent les collines. La route montait en lacets entre des « urbanisations » hérissées de grues. À environ cinq kilomètres du village, l'Américain mit son clignotant et s'arrêta sur le bas-côté.

— Continuons dans la mienne, suggéra-t-il quand Malko l'eut rejoint. C'est plus discret.

Un kilomètre plus loin, il ralentit, désignant à Malko une grille de fer forgé, fermant une allée qui s'enfonçait dans la colline. Sur un des piliers était marqué : « Dar Es-Salam. Acceso privado. No transgressar. »

— C'est là, fit l'Américain. Une des plus belles propriétés du coin. Deux cents hectares encerclant le sommet d'une colline avec une vue magnifique jusqu'à Gibraltar. Énorme piscine, tennis, parc d'animaux, maison somptueuse.

— Il y a une autre entrée ?

— Par le sud de la propriété, il y a un chemin de terre, mais en ce moment, il est difficile à emprunter car il traverse un chantier de construction. En tout cas, ce matin, ils sont entrés par ici.

— La cocaïne a pu être démenagée depuis ? remarqua Malko.

— C'est possible, avoua le chef de station. Il n'y avait aucune surveillance.

— Comment faire ?

L'Américain sourit ironiquement.

— À part un hélico en vol stationnaire au-dessus de la propriété, il n'y a que la planque. Un peu plus haut, il y a un magasin de décoration avec un parking d'où on peut surveiller les allées et venues. Mais vous n'allez pas faire ça vous-même ?

L'Américain paraissait sincèrement choqué.

Malko lui jeta un regard froid.

— Vous avez quelqu'un à me donner ?

— Non, reconnut l'Américain. À l'exception d'Arturo Lopez, personne ne connaît votre présence ici. Et il suffirait que Ryad Al-Khobar se plaigne à la police locale de harcèlement pour que vous ayez des problèmes. Le propriétaire de Dar Es-Salam a vendu 900 hectares à des promoteurs qui construisent tout autour et enrichissent San Pedro. Al-Khobar est intouchable. Tant qu'on n'aura pas du concret qui puisse tenir devant une cour.

Malko demanda à brûle-pourpoint :

— Vous n'y croyez pas vous-même ?

Nicolas Kolen hésita, avant d'avouer :

— Pas entièrement ! C'est trop gros. Mais je ne demande qu'à changer d'avis. Pour l'instant, personne ne peut certifier que de la cocaïne a été introduite en Espagne. Demander une perquisition à la Guardia Civil relève de l'impossible...

— Bien, conclut Malko. Je vais planquer. On verra bien. Que faites-vous ?

— Je retourne à Malaga, où j'en profite pour visiter mes contacts. Je vous donne mon portable, donnez-moi le vôtre.

Ils échangèrent leurs numéros et Nicolas Kolen déposa Malko à sa voiture. Celui-ci gagna ensuite le parking de la boutique de déco et s'installa pour le « siège ». Penser qu'il travaillait pour une agence dépensant trente milliards de dollars par an... De la route, on ne voyait même pas la maison où se trouvaient Ryad Al-Khobar et ses amis.

* *

*

Dolorès Zapata, allongée au bord de la piscine sous le soleil brûlant, le corps enduit de crème solaire, n'arrivait pas à profiter de la vue magnifique sur la Méditerranée. Le temps était clair et on apercevait dans le lointain les côtes du Maroc et Gibraltar. Un personnel stylé et efficace veillait à leurs moindres besoins. Ryad Al-Khobar, monté se reposer dès leur arrivée, n'était pas encore redescendu.

Pourtant, en dépit de cette atmosphère luxueuse, du soleil et du ciel bleu, l'ambiance était tendue. Leur séjour en Espagne avait mal commencé. José Maria Portal, le correspondant en Espagne des narcos, n'était pas à l'aéroport ! Alors que le plan était qu'il suive le convoi jusqu'à la résidence de Ryad Al-Khobar et qu'il reparte immédiatement avec la cocaïne.

Impossible d'attendre à l'aéroport de Malaga sous peine d'éveiller les soupçons. Ryad Al-Khobar était furieux et avait violemment réagi, menaçant même de repartir avec la cocaïne en Arabie Saoudite. Carlos Barco ne savait plus où se mettre. C'est lui qui était responsable de cette partie de l'opération... José Maria Portal était un voyou sérieux. Il avait fallu une raison grave pour qu'il ne soit pas là. Circonstance aggravante, son portable était sur messagerie. Ce qui était très mauvais signe. S'il avait été arrêté pour une raison quelconque, cela pouvait expliquer son silence. Dans ce cas, les deux Colombiens se retrouvaient avec cinq tonnes de cocaïne sur les bras et pas de clients. Car c'était José Maria Portal qui possédait les contacts. Carlos Barco ne savait même pas où se trouvait la villa louée où devait être entreposée la cocaïne et où le chimiste de l'organisation envoyé de Bogota devait attendre.

Assis à côté de Dolorès Zapata, le Colombien composait fébrilement le même numéro tous les quarts d'heure, noyant son angoisse entre deux coups de fil dans des flots de Defender.

— Il ne répond toujours pas ? demanda anxieusement Dolorès.

— Tu vois bien que non, fit Carlos Barco, hargneux.

Rageusement, il jeta son portable sur sa serviette et plongea dans la piscine. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils continuèrent à bronzer, l'estomac noué.

Quand le portable de Carlos Barco sonna une heure plus tard, le Colombien sauta littéralement en l'air. Il s'empara de l'appareil et, dès qu'il entendit la voix de son correspondant, il hurla :

— José Maria ! Où es-tu, coño(71) ?

Dolorès Zapata n'entendit pas la réponse, très longue, mais en voyant les traits du Colombien se détendre, elle comprit qu'il n'y avait pas de catastrophe. Après avoir coupé, Carlos Barco, lança, soulagé :

— Il a eu un accident et son portable était cassé. Il vient d'arriver. Il m'attend en face de la mosquée du roi Fahd.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Non. Attends que Ryad redescende et annonce-lui la bonne nouvelle. J'emmène Mahmoud avec moi pour qu'il me guide jusqu'à cette putain de mosquée.

Il fonça dans la villa pour se rhabiller.

* *

*

Assommé par le manque de sommeil et la fatigue, et surtout mourant de soif, Malko se demandait combien de temps il allait tenir. Il baissa les yeux sur sa Breitling. Cela faisait plus de deux heures qu'il stationnait sur le petit parking, la clim' à fond. Personne n'était ni entré ni sorti de la propriété.

Il avait absolument besoin de boire. Il démarra, prenant la direction de Ronda. À côté de lui, un panneau indiquait : MESON EL COTO 1 KM. Là, il trouverait de quoi étancher sa soif. Il allait franchir un virage quand, dans son rétroviseur, il aperçut une voiture décapotable blanche qui sortait de l'allée du Dar Es-Salam.

Dieu merci, la route était déserte et il put faire demi-tour avant le virage pour repartir à la poursuite du véhicule, comme s'il arrivait de Ronda. Il le rattrapa deux kilomètres plus loin. C'était une Mercedes SLK décapotée, avec deux hommes à bord. Il y eut bientôt assez de circulation pour que Malko puisse suivre sans être repéré.

Ils descendirent vers la mer et la SLK tourna à droite dans l'Avenida Louis-Braille de Marbella. Elle était immatriculée localement. Impossible d'identifier ses passagers sans la doubler. Elle passa Puerto Banus, continuant sur l'ancienne route côtière à deux voies séparées par un terre-plein central. Peu avant d'arriver au Marbella Club, elle s'engagea sur une bretelle menant à un pont franchissant la route. Malko lui laissa prendre un peu de distance. Le pont franchi, la Mercedes suivit un chemin en surplomb de la grande route. Malko aperçut devant lui le minaret d'une mosquée et quelques minutes plus tard, il passa devant la grille dorée de la propriété du roi Fahd.

La Maison Blanche en plus grand.

La SLK longea la mosquée et s'arrêta un peu plus haut, dans un parking où un écriteau bleu, à l'entrée, annonçait : PARKING PRIVADO. MEZQUITA(72).

Malko continua sur la route qui escaladait la colline et s'arrêta un peu plus haut, en face d'une cabine téléphonique bleue plantée au bord de la route, d'où on dominait le parking.

Il descendit et décrocha l'appareil, faisant semblant de téléphoner tout en suivant des yeux les deux hommes. Ceux-ci sortirent de la SLK et se dirigèrent vers une voiture rouge garée sous les canisses. Un

homme brun, très maigre, vêtu de sombre, en sortit et s'avança vers les deux passagers de la SLK, étreignant l'un d'eux dans un abrazo très hispanique.

Malko put enfin distinguer son visage.

C'était Carlos Barco.

Malko, le poulx à 200, raccrocha le combiné et regagna sa voiture. Les trois hommes discutaient avec animation dans le parking. Puis le troisième, de type arabe, se sépara d'eux et gagna la cour de la mosquée. Il réapparut quelques minutes plus tard. Nouvelle discussion, puis l'Arabe regagna la voiture rouge en compagnie de l'homme très maigre. Malko était monté plus haut et avait fait demi-tour. Il n'eut aucun mal à suivre la voiture rouge.

Celle-ci, une Nissan, reprit la route côtière en direction du sud, jusqu'à San Pedro, s'engageant sur la route de Ronda. Ils dépassèrent l'entrée de la propriété où résidait Ryad Al-Khobar, montant les lacets en direction de Ronda, passant devant le restaurant El Coto. Bientôt, les urbanisations firent place à des collines encore vierges.

Après être passée devant un restaurant flanqué d'une terrasse dominant la route, la Nissan rouge tourna à droite, s'enfonçant dans un chemin privé desservant plusieurs maisons construites en contrebas. Malko avait eu le temps de se rapprocher et de noter le numéro : 2552 CTR. Il continua sa route puis revint sur ses pas. Devant le chemin emprunté par la voiture rouge, un panneau indiquait « Lome del Prado ». C'était un petit lotissement de quelques villas. Il repartit et appela de son portable Nicolas Kolen, lui relatant l'apparition de Carlos Barco et donnant le numéro de la Nissan.

— Je vais faire identifier immédiatement le propriétaire, assura l'Américain. Grâce à Arturo Lopez.

Rassuré, Malko reprit la route du Marbella Club. Il avait absolument besoin de prendre une douche et de dormir quelques heures. Et surtout, d'avoir du renfort. Tout seul, il ne pouvait pas faire face. Tandis qu'il descendait vers San Pedro, il croisa une voiture blanche et reconnut Carlos Barco au volant ! Impossible de savoir si le Colombien l'avait reconnu.

* *

*

Carlos Barco débarqua à la piscine dans un état d'excitation indescriptible. Dolorès Zapata et Ryad Al-Khobar, tous deux en djellaba, étaient allongés sur un immense couche-partout prolongeant le grand living-room, face à la piscine, et visiblement en train de flirter. En apercevant Carlos Barco, Dolorès ôta sa main posée sur la djellaba du Saoudien, révélant une bosse éloquente. Le Colombien

n'avait pas l'esprit à la gaudriole.

— Je viens de croiser ce salaud d'agent de la DEA ! éructa-t-il.

— Tu n'as pas vu José Maria ? demanda Dolorès, stupéfaite.

— Si ! Mais en revenant, j'ai croisé une voiture qui descendait. Au volant, il y avait le mec qu'on a essayé de liquider avant de partir. J'ai fait demi-tour et je l'ai suivi. Il est descendu au Marbella Club.

Dolorès Zapata blêmit.

— Tu es sûr ?

— i Claro que si ! Comment cet enfoiré a-t-il su qu'on était ici ? Si les flics espagnols s'en mêlent...

Il en transpirait. Ryad Al-Khobar écoutait, déstabilisé par la découverte d'un problème inattendu.

— De quel homme parlez-vous ? demanda-t-il.

Carlos Barco fut bien obligé de le lui expliquer. Le Saoudien ne se démonta pas, se contentant de dire :

— Vous auriez dû m'en parler. C'est fâcheux. Vous savez depuis quand il est là ?

— Non.

— Je vais me renseigner. Mahmoud connaît tout le monde au Marbella Club. Ensuite, il faudra réagir.

Ce qui voulait dire éliminer le danger. Dolorès remarqua d'une voix mal assurée :

— Ici, on n'a personne de sûr... À part José Maria.

— Moi si, annonça froidement Ryad Al-Khobar. Vous connaissez le nom de cet homme ?

— Celui qu'il m'a donné, dit Dolorès Zapata. Malko Linge. Autrichien. Il est peut-être faux.

— Dès que Mahmoud sera revenu, il enquêtera et nous aviserons. Maintenant, qu'est-ce qui est convenu avec votre ami José Maria ?

— Il a loué une villa pour un mois, un peu plus haut dans la montagne. Au nom de sa copine. Quatre de ses hommes y sont déjà, plus notre chimiste venu de Colombie. C'est à dix minutes d'ici. Très isolé. On pourra transférer la marchandise là-bas cette nuit. Ensuite, les acheteurs doivent venir à partir de demain matin. Votre ami banquier est arrivé ?

— Il est au Marbella Club, fit le Saoudien sans sourciller. J'irai le voir. Donc, tout va bien...

Carlos Barco s'étrangla devant cet optimisme béat.

— Vous trouvez ! Ce type, Malko Linge, il est DEA, CIA, je ne sais pas ! Il va alerter les Espagnols.

Le prince saoudien ne se départit pas de son calme, et dit avec un demi-sourire :

— J'ai pris quelques mesures préventives. Aucune agence fédérale américaine ne nous ennuiera, du moins pour quelque temps. Cet

homme est probablement seul. Il suffit de l'éliminer.

— Mais il a peut-être suivi José Maria, objecta Carlos Barco. Quand je l'ai croisé, il descendait. S'il a repéré la villa...

— Il faut donc l'éliminer encore plus vite, conclut le Saoudien. Nous n'avons pas besoin d'un long répit. De toute façon, je repars dans trois jours. Tout doit être réglé d'ici là. Mahmoud ne va pas tarder. Allez plutôt voir votre ami José Maria pour qu'il s'active.

Carlos Barco s'éclipsa. Dès qu'il eut disparu, Ryad Al-Khobar attira à lui Dolorès, tétanisée par le récit du Colombien, et emprisonna un de ses seins à travers la soie de la djellaba dorée.

— Ne crains rien, lui souffla-t-il à l'oreille. Avant demain matin, cet homme ne pourra plus nous gêner, inch' Allah. Mais, moi, j'ai besoin de me détendre.

Il souriait, explicite. Dolorès Zapata, docile et connaissant ses caprices, posa la main sur son ventre et recommença le massage interrompu du sexe qu'elle connaissait par cœur. Allongé sur les coussins, Ryad Al-Khobar ferma les yeux. Il était au paradis. Jamais il n'avait aimé repousser ses pulsions sexuelles. C'était le sel de la vie. Un plaisir qu'Allah autorisait. Le prophète Mahomet – qu'Allah bénisse son nom – aimait les femmes et en avait plusieurs.

Bien qu'il soit exposé aux regards, il se sentait parfaitement à l'aise. À ses yeux, les domestiques ne comptaient pas. Et aucun n'aurait osé lever les yeux sur le spectacle de leur maître en train de se faire sucer. Délicatement, Dolorès souleva la djellaba pour dégager le sexe durci par ses soins et l'enfonça dans sa bouche. Pris d'une brutale pulsion de viol, Ryad Al-Khobar la saisit par la nuque, abaissant sa tête jusqu'à ce que le bout de son sexe heurte la glotte de la jeune femme. Il força encore un peu. Depuis qu'il avait vu le film *Deep Throat*, des années plus tôt, ce fantasme était récurrent chez lui. Docilement, Dolorès rejeta la tête en arrière, permettant au gros membre de pénétrer tout entier dans sa bouche. Son amant se mit à aller et venir de plus en plus vite, baisant sa bouche avec fureur. Jusqu'à ce qu'il se répande directement au fond de sa gorge. Au moment où il poussait un grognement extasié, il entendit une voiture s'arrêter derrière la maison.

C'était sûrement Mahmoud, son homme de confiance depuis des années. Avec lenteur, il retira son sexe de la bouche de la Colombienne, fit retomber sa djellaba dessus et cria en arabe :

— Mahmoud, viens, j'ai besoin de toi.

* *

*

Malko tournait en rond dans son bungalow du Marbella Club.

C'était le supplice de Tantale. Désormais, il était certain que Ryad Al-Khobar, prince saoudien doté d'un passeport diplomatique, avait bien convoyé un chargement de cocaïne de Caracas à Marbella. Et que, sous le nez des autorités espagnoles, celui-ci allait être livré à des trafiquants locaux. Probablement à l'homme qu'il avait suivi dans la voiture rouge.

La proximité des deux propriétés – Dar Es-Salam et Lome del Prado – dans cet endroit éloigné du centre était parfaite pour le dispatching de la drogue. La sonnerie de son portable l'arracha à sa réflexion morose. C'était Nicolas Kolen. L'Américain semblait nettement plus enthousiaste que dans la matinée.

— Cette fois, je crois que vous marquez un point ! annonça-t-il. La voiture que vous avez suivie a été louée chez Avis par un certain José Maria Portal, voyou connu du milieu espagnol, avec un casier judiciaire chargé, entre autres pour trafic de drogue. Il est arrivé aujourd'hui avec une jeune Madrilène et a donné comme adresse locale à Avis une maison sur la route de Ronda, La Reale, dans le lotissement Lomé del Prado.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Malko.

— J'ai prévenu Langley pour qu'ils me donnent l'autorisation d'alerter les Espagnols. Et la DEA de Madrid.

— Et si vous commenciez par elle ? Avant qu'il ne soit trop tard.

Longue hésitation, puis l'Américain se lança.

— O.K., je vais le faire officieusement. Eux feront ce qu'ils voudront.

— Bien, conclut Malko, je retourne planquer, c'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

Il sortit de son bungalow et remonta à pied jusqu'à la réception, le long de laquelle il avait garé sa voiture. Au moment où il allait y monter, il vit soudain la voiture rouge qu'il avait suivie franchir le porche du Marbella Club et se garer devant la sienne. Un couple en sortit. L'homme, très maigre, devait être José Maria Portal. Il était accompagné d'une fille mince, brune, bandante et vulgaire, moulée dans une robe léopard incroyablement ajustée. Ils gagnèrent le restaurant-bar en plein air qui se trouvait derrière la réception. Malko laissa passer quelques minutes et s'y rendit à son tour. Le couple avait rejoint un homme élégant d'une cinquantaine d'années, assis à une table. Malko s'installa un peu plus loin. Il n'avait plus du tout envie d'aller planquer à la propriété d'Al-Khobar. Ses adversaires venaient eux-mêmes à sa rencontre... Il commanda une Stolichnaya et pria le ciel pour que les Américains se remuent enfin.

Mahmoud Zawawoui, l'homme de confiance du prince Al-Khobar, commença sa tournée par le Marbella Club. Un des maîtres d'hôtel, un Marocain, était en excellents termes avec lui, fournissant aux propriétaires de Dar Es-Salam filles, drogue, places dans les discothèques. Lorsque le roi Fahd était venu, il avait même organisé, grâce à son réseau, l'ouverture en pleine nuit du plus grand centre commercial de Puerto Banus, El Corte Ingles, spécialement pour le roi et sa suite...

Les deux hommes se retrouvèrent dans le parc, derrière la réception. Avant tout dialogue, Mahmoud Zawawoui remit au Marocain une épaisse liasse d'euros, en remerciement des services passés. Ensuite seulement, il lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

Lorsqu'il reprit sa voiture, il était rassuré : son maître saurait très vite tout de la personne qui l'intéressait.

Il gagna ensuite Puerto Banus, l'élégante marina où les Arabes garaient leurs bateaux. Ceux-ci sortaient peu : il n'y avait aucun but de promenade alentour, pas une crique, pas une île. Rien. En plus, la mer était glaciale, même l'été. Il aurait fallu se baigner avec une combinaison d'homme-grenouille. Le Saoudien plongea, à droite du parc situé sous le Park Plaza Hotel, dans le parking souterrain le plus cher de Marbella : 5 euros la première heure ! Arrivé à la guérite vitrée de l'entrée, il demanda en arabe au gardien :

— Ali est là ?

— Au fond.

Ali Al-Hayir était le responsable du parking. Marocain installé depuis longtemps à Marbella, il gagnait un argent fou grâce à différentes combines, en sus de son travail officiel. Entre autres, en fabriquant et vendant de fausses cartes magnétiques permettant l'accès au port... Un petit homme râblé, à la moustache grise, qui ne sortait jamais, vivant entre son appartement de San Pedro et le parking. Effacé, plutôt gras, peu disert, pratiquant. On ne savait pas grand-chose de lui.

Lorsque Mahmoud pénétra dans son petit bureau vitré, Ali Al-Hayir posa son stylo et l'étreignit. Les deux hommes se connaissaient de longue date. Quand Mahmoud avait besoin d'une jolie pute pas chère pour son usage personnel, il y en avait toujours une de disponible. Et comme Mahmoud avait les clefs de plusieurs bateaux appartenant à des Saoudiens ne venant jamais à Marbella, les deux hommes se partageaient de juteuses locations clandestines. Après les salamalecs d'usage, Mahmoud tira un papier de sa poche et le tendit au Marocain.

— Le prince Al-Khobar-bin-Saoud t'envoie ce message, dit-il d'un ton un peu emphatique.

Le Marocain déplia le message, le lut, le replia pour le mettre dans sa poche et répondit aussitôt :

— Cela sera fait, inch' Allah, si c'est sa volonté, mais j'aurai besoin de précisions.

— Tu les auras, promet Mahmoud. Je te les donnerai.

Ils se quittèrent sur une nouvelle embrassade et Mahmoud reprit sa voiture. Le Saoudien remonta à la surface rassuré. Ali Al-Hayir était un homme sûr, dévoué, et partageait les convictions religieuses du prince Al-Khobar.

* *

*

Malko allait commander une seconde vodka quand les occupants de la table qu'il surveillait se levèrent et partirent vers la réception. L'inconnu élégant raccompagna José Maria Portal et sa compagne à leur voiture puis entra dans le bâtiment de la réception. Malko l'y suivit et le vit appeler un employé. Il s'approcha aussitôt et entendit l'inconnu demander :

— Pouvez-vous me réserver une table chez Olivia Valere, pour deux heures ? Dix personnes.

— Très bien, monsieur Martinez, fit l'employé, ce sera fait. Bungalow 9, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

L'homme s'éloigna dans le jardin, décontracté, sans prêter attention à Malko. Ce dernier le suivit à distance et le vit pénétrer dans son bungalow pour en ressortir quelques instants plus tard en compagnie d'une jeune femme brune. Ils se dirigèrent alors vers la plage.

Une nouvelle pièce du puzzle.

Il se hâta d'appeler Nicolas Kolen. Celui-ci avait contacté la DEA de Madrid.

— Ils vous envoient quelqu'un, annonça-t-il. Un special agent du bureau de Madrid. Elle sera là avant ce soir.

Il était cinq heures, mais à Marbella, on ne dînait jamais avant onze heures. Ce qui laissait de la marge.

— Elle ?

— Oui. Ils ont pas mal de femmes, pour les opérations d'infiltration. C'est plus facile.

— Moi aussi, j'ai du nouveau, annonça Malko.

Il donna le nom de Martinez et l'Américain promit d'enquêter à travers son ami de la Guardia Civil.

* *

*

Dolorès Zapata, Ryad Al-Khobar et Carlos Barco se prélassaient à la

piscine lorsque Mahmoud Zawawoui vint faire son rapport, en arabe bien entendu. Le prince saoudien se tourna ensuite vers ses invités, avec un sourire confiant.

— Je crois que votre gros souci va bientôt disparaître. Je vous l'avais dit.

Posément, il leur expliqua le plan qu'il avait mis au point pour éliminer rapidement l'homme qui les pourchassait depuis Miami.

CHAPITRE XVIII

— Une dame vous attend à la réception, annonça à Malko, retiré dans son bungalow, la réceptionniste.

Il remonta l'allée noyée de végétation tropicale pour gagner la réception. Le Marbella Club était vraiment un endroit superbe. Une blonde aux cheveux courts était en train de remplir sa fiche. Sa robe imprimée moulait une croupe qui le fit fantasmer instantanément. L'inconnue se retourna et il découvrit une opulente poitrine, un visage agréable, un peu gâché par ce qui ressemblait à un nez de boxeur, mais éclairé heureusement par une bouche magnifique. L'inconnue s'avança vers Malko.

— Hello ! Je suis Sabrina Powers. J'arrive juste de Madrid.

Il prit la main tendue, perplexe. Cette pin-up d'une quarantaine d'années, avec un corps à faire fantasmer un aveugle, ne pouvait pas être special agent à la DEA... Comme pour répondre à l'interrogation muette de Malko, elle précisa aussitôt :

— Je crois que M. Kolen vous a annoncé mon arrivée.

C'était bien elle.

— Bien sûr, approuva Malko. Je vous accompagne à votre bungalow. Quel numéro avez-vous ?

— Le 10.

Juste avant le sien.

— Je vais prendre une douche, annonça-t-elle d'une voix ferme. Attendez-moi plutôt au bar.

Elle partit, suivie d'un boy portant sa valise, et il gagna le bar en plein air.

Vingt minutes plus tard, Sabrina Powers fit son apparition. Malko en eut le souffle coupé : elle avait troqué sa robe à fleurs pour un fourreau panthère, moulant comme un gant, ouvert jusqu'en haut de la cuisse gauche. Le maître d'hôtel marocain en rougit.

La statue du désir... Le tissu panthère moulait une poitrine fabuleuse et, à part le nez, tout était parfait. En plus, elle s'était arrosée de parfum. Devant le regard admirateur de Malko, elle sourit et dit très vite :

— Je n'ai pas toujours fait ce métier. À seize ans, j'étais Miss Floride. Heureusement, j'ai continué mes études de droit et, plus tard, j'ai intégré l'Agence.

— Vous n'avez pas vraiment le profil, ne put s'empêcher de remarquer Malko.

— Si, affirma-t-elle. Je sers d'appât pour infiltrer les narcos espagnols. On me prend pour une Américaine un peu excentrique et

très riche. L'Agence me paie un très bel appart à Madrid. Et quand mes cibles me voient dans une discothèque dans ce genre de tenue, ils pensent comme vous : que je ne peux pas être un flic. Et pourtant, ajouta-t-elle, avec une once de fierté dans la voix, je suis le special agent Sabrina Powers.

— Que voulez-vous boire ?

— Un peu de champagne.

Il choisit sur la carte une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995 et demanda en souriant :

— Vous êtes armée ?

Elle secoua la tête.

— Non. Les Espagnols ne l'autorisent pas. Mais j'ai un numéro à appeler à la Guardia Civil, en cas de besoin... Et puis, dans ce pays, ce n'est pas comme en Amérique, les gens sont moins violents. Mais j'ai quand même failli être vitriolée à Madrid... Well. (Elle leva son verre.) À notre mission !

Un portable sonna dans son sac. Elle le sortit, écouta son correspondant et annonça calmement :

— On a identifié l'homme que vous avez vu avec José Maria Portal. Il s'agit d'un citoyen espagnol vivant entre l'Espagne et la Suisse, où il dirige une banque. Juan Clemente Martinez. Il est spécialisé dans les grosses opérations de narcotiques. Donc, nous sommes sur la bonne voie.

— Il a retenu une table chez Olivia Valere pour deux heures du matin, précisa Malko.

— Faites-en autant ! dit-elle. Il risque d'y avoir du monde.

— C'est tout ? interrogea Malko, un peu déçu.

Sabrina Powers trempa les lèvres dans sa flûte de Taittinger et adressa à Malko un sourire d'excuse.

— Well. Pour le moment, nous réunissons le plus d'éléments concrets. Nous n'avons pas la preuve que le chargement de cocaïne soit sur le sol espagnol. Uniquement des déductions. Évidemment, la présence conjointe de Juan Clemente Martinez et de José Maria Portal est troublante.

— Et le prince Al-Khobar ?

— C'est off limits pour l'instant. Rien ne l'implique tant qu'on n'est pas certain de la présence de la cocaïne dans son avion.

Elle se tut brusquement. Un couple venait de faire son apparition. Juan Clemente Martinez accompagné d'une jeune femme brune, plutôt effacée. Ils gagnèrent une table à l'écart, prévue pour quatre personnes.

— Je crois qu'on va dîner ici, conclut Malko.

Allongé sur son couche-partout en compagnie de Dolorès Zapata, Ryad Al-Khobar était en train de donner ses instructions à Mahmoud Zawawoui. Lorsqu'il eut terminé, il se tourna vers la Colombienne.

— Mahmoud supervisera le transfert de la marchandise dès que la nuit sera totalement tombée. Il y en a pour une demi-heure. Mais c'est là que les risques commencent. Ici, cela ne craint rien... Hélas, on ne peut pas faire autrement. Il faut que tous les clients soient livrés dans les quarante-huit heures. Je crois que tout est organisé par votre ami José Maria.

— C'est exact, confirma Dolorès Zapata.

Le chimiste colombien, amené dans la propriété, avait passé la journée à reconditionner la cocaïne pour les différents clients et à en vérifier la qualité. Dans la villa louée par José Maria Portal, une demi-douzaine de voyous espagnols attendaient, armés jusqu'aux dents. Les premiers clients se présenteraient dès le lendemain matin.

Ryad Al-Khobar s'étira.

— Je propose que nous allions dîner à El Bandido, un bon italien du port. Ensuite, vous irez rejoindre vos amis chez Olivia Valere.

— Vous ne venez pas ?

Le Saoudien sourit.

— Non, je n'aime pas les boîtes de nuit ni la musique techno, et je ne bois pas d'alcool. Et enfin, je n'aime pas me coucher trop tard. Mais je serai avec vous par la pensée. Je vais prier pour l'achèvement de notre affaire.

Visiblement, Dolorès Zapata était nerveuse. Timidement, elle avança :

— Cela m'ennuie un peu de me montrer en ville. Et si cet agent de la DEA ou CIA me repère ?

Ryad Al-Khobar l'embrassa dans le cou.

— Querida, il n'y a aucune chance qu'il vous repère. Sauf s'il est immortel. Je vous ai dit que j'avais réglé ce problème. Allez-vous amuser sans remords. Vous l'avez bien mérité.

* *

*

Le pianiste, juché sur un podium au milieu du restaurant, interprétait mollement Besame mucho, vieille chanson sirupeuse des années cinquante. L'assistance du Marbella Club était élégante, les femmes plutôt jolies et Juan Clemente Martinez venait d'être rejoint par José Maria Portal et sa bombe sexuelle, moulée dans une robe Alaya rouge sang, juchée sur vingt centimètres de talons et maquillée

outrageusement.

En arrivant, le regard de José Maria Portal avait balayé la salle, s'arrêtant sur la longue cuisse découverte de Sabrina Powers.

Malko se plongeait dans son tiramisu granité. L'air était délicieusement tiède, la cuisine convenable. Si la special agent de la DEA n'avait pas eu une auréole de dureté qui décourageait d'avance le flirt, il se serait bien penché sur son cas. Mais il y avait quelque chose dans ses yeux un peu enfoncés qui vous glaçait. Pourtant, Dieu qu'elle était sexy ! Pour l'instant, elle fumait en regardant le pianiste. Elle soupira.

— Cet endroit est hors du temps...

C'était un peu vrai. Malko y était venu souvent avec Alexandra, au temps où le prince Alonso de Hohenloe, un ami proche, tentait de lancer Marbella, encore inconnue en Europe. Il avait réussi au-delà de toute espérance. Soudain, après avoir reversé un peu de Taittinger à l'Américaine, il posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Sabrina, pourquoi avez-vous choisi ce métier ?

La jeune femme écrasa posément sa cigarette avant de répondre, avec une petite torsion de la bouche qui prouvait son embarras.

— Je pensais que vous me poseriez cette question. Je vais vous le dire, mais on n'en parlera plus ensuite. Mon père se droguait. Il a fichu sa vie en l'air à cause de ça. Mon enfance a été une horreur. Quand il était en manque, il devenait fou. Un jour, il m'a cassé le nez. Heureusement que j'étais belle, j'ai pu m'enfuir de la maison, mais ma mère a vécu un calvaire. Voilà. J'apporte ma modeste contribution et je me dis que chaque fois que j'arrête un trafiquant, je sauve quelqu'un comme mon père. Allons danser, maintenant.

Elle se leva. Besame mucho avait fait place à une vague salsa. Sabrina dansait comme une Sud-Américaine avec des ondulations pleines de sensualité, collée à Malko de toutes ses courbes et, très vite, il sentit son désir s'éveiller.

— Vous avez été mariée ? demanda-t-il.

— Jamais, fit-elle. Je crois que j'ai peur des hommes. À voir la façon dont elle se frottait contre lui, ce n'était pas évident. Tout à coup, elle se pencha à l'oreille de Malko.

— Attention, ils s'en vont.

* *

*

Les voitures se traînaient sur la route côtière, en direction du sud. La Nissan rouge de José Maria Portal n'était pas difficile à suivre.

— S'ils vont chez Al-Khobar, dit Sabrina Powers, très excitée, c'est très intéressant. J'alerte immédiatement mes homologues espagnols.

Cela lierait le Saoudien à ces trafiquants.

Hélas, dix kilomètres plus loin, la Nissan rouge s'engagea dans la rampe menant à Puerto Banus et ils se retrouvèrent dans le parking souterrain de l'entrée du port. Laissant Malko garer la voiture, l'Américaine attendit à l'entrée, pour ne pas perdre les quatre personnes qu'ils suivaient. Malko mit plusieurs minutes à trouver une place. Comme il émergeait du sous-sol, son portable sonna.

— Je suis en face du Salduba Pub, à l'entrée du port.

Puerto Banus, avec toutes ses boutiques ouvertes très tard, ses somptueux bateaux à quai et ses restaurants, était le lieu de promenade favori de la faune de Marbella. En face du Salduba Pub et de sa petite terrasse, une foule de plus d'une centaine de personnes bloquaient le quai. Pour la plupart des Britanniques, bouteille de bière au poing. Malko finit par repérer Sabrina, un peu à l'écart de la masse compacte. Le vacarme était incroyable. C'était à qui parlerait le plus fort. Pour une raison mystérieuse, les Britanniques avaient adopté le Salduba Pub.

— Ils sont là, juste devant, souffla l'Américaine à Malko, désignant les deux couples qu'ils suivaient.

Les deux hommes avaient, eux aussi, une bouteille de bière à la main. On pouvait à peine bouger.

— C'est bizarre qu'ils soient venus ici, remarqua Malko. Il n'y a pratiquement pas d'Espagnols.

— Ils ont peut-être rendez-vous. Ou ils voulaient voir le port. À mon avis, ils ne vont pas rester longtemps.

C'était épuisant de piétiner sur place. Il y avait tellement de monde qu'on ne voyait même pas la mer ! Malko passa un bras autour de la taille de Sabrina qui dit gentiment, mais fermement.

— Don't get carried away(73)...

* *

*

Mouloud Al-Haramein détestait les gens riches, les infidèles et les Espagnols en particulier. Il avait été travailleur saisonnier dans le Sud de l'Espagne, où il avait été traité comme un chien, et son rêve le plus cher était d'égorger tous les habitants d'Andalousie.

Seulement, il avait dû quitter clandestinement son Maroc natal pour échapper à la redoutable DST marocaine, lancée à ses trousses après une perquisition de son modeste logement, où on avait découvert assez d'explosifs volés sur des chantiers pour faire sauter tout le quartier. Très pieux mais très pauvre, Mouloud n'avait pas pu effectuer le Hadj, le pèlerinage à La Mecque, et compensait cette lacune en participant au djihad salafiste de toute son énergie.

Hébergé par Ali Al-Hayir, le gardien du parking, qui le nourrissait et le faisait travailler, il n'avait rien à lui refuser. Aussi, la mission qu'il accomplissait ce soir le remplissait-elle de joie. Tuer un infidèle ennemi de l'Islam, c'était un ascenseur pour le paradis.

Son long poignard effilé, qui lui servait un peu à tout, dissimulé sous sa chemise, il se fraya un passage dans la foule massée sur le port, en face du Salduba Pub. Très vite, il repéra l'homme qu'on lui avait désigné une heure plus tôt. Il lui tournait le dos, tenant par la taille une infidèle presque nue ! Sa haine n'en fut que renforcée. Il déboutonna sa chemise afin de pouvoir saisir plus facilement le poignard. C'était d'une simplicité enfantine. Il suffisait d'arriver derrière sa victime et lui enfoncer le poignard à hauteur du foie.

Jusqu'à la garde.

Jouant des coudes, il s'approcha encore. Il n'était plus qu'à un mètre derrière le couple. Doucement, il saisit le manche du poignard et, d'un geste rapide, l'ôta de sous sa chemise, le tenant ensuite à bout de bras. Dans la foule compacte, personne ne remarqua son geste. Il adressa une prière muette à Allah, lui demandant de guider son bras, prit une profonde inspiration et se prépara à frapper. Juste au-dessus de la ceinture de cuir noir de l'infidèle.

À la seconde où Mouloud Al-Haramein allait plonger son poignard dans le dos de Malko, il y eut une bousculade et un grand Britannique rougeaud, debout à côté du Marocain, fut projeté contre celui-ci, renversant en partie sa bière sur la chemise de Mouloud Al-Haramein. Ce dernier poussa un grognement sauvage en sentant l'odeur de l'alcool et le liquide impur couler sur lui. Gentiment, le Britannique lui mit la main sur l'épaule et lança :

— Oh, pal, I am terribly...

Il n'eut pas le temps de dire sorry. D'un geste fou, complètement inattendu, le Marocain venait de lui plonger son poignard dans le ventre, lui déchirant la paroi abdominale en diagonale.

Sa victime, pliée en deux, poussa un cri qui domina le brouhaha. Abandonnant son poignard fiché dans le ventre de l'homme, Mouloud Al-Haramein fonça dans la foule. Il ne parcourut pas deux mètres, aussitôt ceinturé par un géant qui le jeta à terre de toutes ses forces. Aussitôt, le Marocain fut bourré de coups de pied par ses voisins, horrifiés.

Le blessé s'était couché sur le sol en chien de fusil et ses copains s'affairaient autour de lui.

On essaya de relever son assassin mais celui-ci, inanimé, ne manifestait aucun signe de vie. Un Britannique s'exclama :

— He is fucking dead ! Look !

Effectivement, une large tâche de sang s'élargissait autour de la nuque du Marocain. En tombant, il s'était fracturé le crâne, d'ailleurs son regard était déjà vitreux. S'il n'était pas mort, il était dans le coma. Quant à sa victime, elle ne valait guère mieux. Les gens s'interpellaient bruyamment, les compagnons du blessé repoussant les badauds pour dégager un espace libre autour des deux corps étendus.

* *

*

Malko s'était retourné d'un bloc en entendant le cri d'agonie du Britannique poignardé. Quand il vit le Marocain à terre, il ne put s'empêcher de dire à Sabrina Powers.

— J'ai l'impression que c'est moi qui étais visé.

Il demanda à un des Britanniques ce qui s'était passé. Quand il le sut, il n'eut plus aucun doute : ce soir, Dieu était du bon côté... Un médecin barbu, accroupi près du blessé, lui avait calé la tête avec une

chemise roulée en boule, mais la lividité de son visage ne présageait rien de bon. Le poignard sortait toujours de son ventre comme une excroissance obscène. L'arracher eût été encore plus dangereux. Le hurlement d'une ambulance couvrit le vacarme. Malko, en baissant les yeux, remarqua soudain un papier plié, à côté du corps du Marocain, qui semblait tombé de sa poche. Comme toute l'attention des badauds était concentré sur le blessé, Malko en profita et ramassa rapidement le papier.

— Ils s'en vont, lança Sabrina à mi-voix.

José Maria Portal et Juan Clemente Martinez, ainsi que leurs compagnes, s'éloignaient en direction du parking.

— Nous savons qu'ils vont chez Olivia Valere, dit Malko. Inutile de se presser. On les retrouvera là-bas.

Il se mit un peu à l'écart et déplia le papier ramassé près du Marocain. L'en-tête, gravé en lettres d'or, lui sauta aussitôt aux yeux : villa Dar Es-Salam. En dessous, quelques lignes en arabe écrites à la main. Et signées.

— Vous parlez arabe ? demanda-t-il à Sabrina Powers.

— Non. Pourquoi ?

— Pour déchiffrer ce mot. Il faut trouver quelqu'un de sûr qui le parle. Rapidement. Appelez votre contact à la Guardia Civil.

Les policiers de la Guardia Civil étaient en train d'arriver en masse sur le lieu du crime. On chargea avec précaution le Britannique poignardé sur une civière. Sabrina acheva de parler dans son portable et annonça à Malko :

— Il ne peut pas venir lui-même mais il nous envoie un de ses adjoints qui lit l'arabe, Juan Ramirez. Je le connais. Il faut l'attendre ici.

Les Britanniques se dispersaient lentement, abandonnant leur lieu de prédilection, choqués. Bientôt, il ne resta plus en face du pub que le corps du Marocain assassin et des policiers, interrogeant les témoins de la scène.

Malko regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling. Il était à peine plus de minuit. Ils avaient largement le temps pour rejoindre la discothèque d'Olivia Valere. Vingt minutes plus tard, Sabrina Powers se leva brusquement pour accueillir un homme en uniforme de la Guardia Civil, qu'elle présenta à Malko.

— Voici le lieutenant Juan Ramirez. Il parle arabe comme une mosquée.

Malko lui tendit le papier trouvé à côté du corps de l'Arabe meurtrier.

— Pouvez-vous traduire ceci ?

Le policier espagnol traduisit lentement :

— « Au nom du Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux, frappe

l'Infidèle que te désignera notre frère Ali. Il s'agit d'un ennemi juré de notre Sainte Religion, un Croisé qui cherche à détruire notre communauté. » C'est signé « Ton frère Ryad ».

Ils étaient pratiquement les seuls clients installés à la terrasse du Salduba Pub, déserté par sa clientèle habituelle. Le policier espagnol leva les yeux, visiblement surpris.

— Où avez-vous trouvé ce mot ?

— Il est tombé de la poche de l'homme qui a poignardé un Britannique il y a une heure, expliqua Malko. J'ai de fortes raisons de croire que c'est moi qu'il devait assassiner. Mais il a été distrait par un incident.

Il lui raconta l'histoire de la bouteille de bière renversée et le policier hocha la tête.

— C'est un crime de fou. Vous savez qui est ce Ryad qui a signé le message ?

— Il s'agit du prince saoudien Ryad Al-Khobar, annonça Malko, qui habite justement la villa Dar Es-Salam.

Le policier se figea, incrédule.

— Vous en êtes certain ? C'est un homme extrêmement important. Ryad, c'est un prénom très répandu chez les Arabes.

Sabrina Powers lui répliqua en espagnol. La conversation dura longtemps et, finalement, elle se tourna vers Malko.

— Il est d'accord pour prévenir la section antiterroriste de la Guardia Civil. Moi, j'alerte Madrid, mais à cette heure-ci, on ne peut pas faire grand-chose. Mes homologues des stup's arriveront demain matin par le premier vol. Je vais essayer de les faire bouger.

— Al-Khobar a tenté de me faire assassiner, martela Malko. Pas par des narcos, mais par un terroriste islamiste, inconnu de la police espagnole, mais qui confirme mon hypothèse : ce trafic de cocaïne est lié à Al-Qaïda.

Sabrina Powers ne semblait pas totalement convaincue.

— Il peut aussi avoir utilisé un réseau qu'il connaît pour rendre service à ses associés. Peut-être fait-il ce trafic par intérêt personnel. Les gens de l'antiterrorisme sont des bons, ils remonteront la piste de ce tueur et l'identifieront. On fera le point demain matin. Pour l'instant, il n'y a plus rien à faire.

— Si, dit Malko, aller chez Olivia Valere. Voir ce que font nos « amis ». De toute façon, je n'ai pas sommeil.

* *

*

Dolorès Zapata, très sexy dans une robe Leonard tout en soie imprimée, traversa l'esplanade menant à la discothèque d'Olivia

Valère, après avoir abandonné l'énorme Maybach de Ryad Al-Khobar au voiturier. Il y avait déjà pas mal de monde. De grands espaces en plein air destinés aux cocktails encadraient la discothèque proprement dite. La Colombienne, escortée de Carlos Barco, se fraya un chemin dans la foule, cherchant des yeux leurs amis. Ils les repérèrent dans le VIP corner, une rangée de boxes en surplomb de la piste de danse carrée, surmontée de caméras projetant des clips musicaux. Les deux couples étaient vautrés sur de grands lits drapés de blanc, devant une table pleine de bouteilles.

Pour les accueillir, José Maria Portal ouvrit une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs et tendit une flûte à Dolorès, hurlant pour couvrir le bruit de la musique :

— ¡ Todo esta bien !

Il cria dans son oreille, lui expliquant ce qui s'était passé au port. S'étant éloigné par prudence, il avait entendu les cris et vu des corps étendus par terre. Ils étaient tranquilles ! La boule dans l'estomac de la Colombienne se liquéfia d'un coup et elle but son champagne d'un trait. Les bulles glacées lui piquèrent délicieusement la gorge.

Elle se laissa tomber sur le lit drapé de blanc, avec l'impression de revivre. Toute la cocaïne avait été transférée dans la villa louée par José Maria Portal, les clients arriveraient dès le lendemain et elle repartirait de Marbella avec plusieurs millions de dollars.

— Donne-moi encore du champagne ! réclama-t-elle.

Ce soir, elle allait faire la fête. Brusquement, elle mourait d'envie de danser.

* *

*

Sabrina Powers et Malko étaient restés un moment à bavarder sur le port. Le cadavre de l'assassin du Britannique avait été emmené à la morgue, et il ne restait du drame qu'une tâche de sang sur le quai, en face du Salduba Pub.

Peu à peu, les clients habituels revenaient. Malko regarda sa montre : deux heures dix.

— On y va, proposa-t-il.

La jeune Américaine se leva. Avec sa longue robe panthère, fendue très haut, elle était vraiment spectaculaire. Impossible de soupçonner sa véritable profession.

* *

*

Dolorès Zapata dansait comme une folle, seule, sur le large rebord

dominant la piste. Trois flûtes de Taittinger étaient venues à bout de son angoisse. Elle remarqua alors une grande blonde avec une robe panthère fendue jusqu'à l'aîne, en train de se frayer un chemin dans la foule. En découvrant son cavalier, elle eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine et s'arrêta net de danser, sentant ses jambes se dérober sous elle. C'était l'homme supposé avoir été assassiné une heure plus tôt.

Comme une folle, elle sauta sur la piste et courut jusqu'au box, se laissant tomber à côté de José Maria Portal, en train de peloter sa bombe sexuelle. Elle arracha sa main d'entre les cuisses de la fille, et hurla, ivre de rage :

— i Hé, maricon ! Tu m'as bien dit que le type avait été liquidé ?

— i Claro que si !

— i Lagarto ! Il est là ! Bien vivant. Regarde.

Elle en tremblait de fureur et de peur. José Maria Portal vit le couple prendre place sur une banquette, en bordure de la piste de danse. Pas de doute, c'était bien l'homme qu'il avait entraîné à sa suite jusqu'à Puerto Banus. Carlos Barco, lui aussi, était tétanisé, avec une nette envie de rentrer sous terre.

— Je ne comprends pas, balbutia José Maria Portal, je l'ai vu mort, par terre.

— Tu as de la merde dans les yeux ! cracha Dolorès. Carlos, viens, on rentre. Il faut prévenir Ryad. Et vite.

Elle se leva, imitée par le Colombien. Grâce à la foule dense, ils purent s'esquiver discrètement sans même avertir Juan Clemente Martinez qui dansait. Dolorès Zapata était partagée entre la fureur et une panique absolue. Elle s'attendait à trouver la propriété cernée par la police et n'avait plus du tout envie de danser.

* *

*

— Je ne bois jamais d'alcool, protesta Sabrina Powers en entendant Malko commander une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé. Cela me rend malade.

— Ce soir, plaida Malko, c'est exceptionnel. Vous devriez être à la morgue devant mon cadavre.

Il avait repéré dans leur box les deux couples qu'ils avaient suivis depuis le Marbella Club. Seuls, alors qu'il avait entendu le banquier retenir une table de dix. Donc, d'autres personnes allaient venir. Peut-être Ryad Al-Khobar...

Deux minutes plus tard, un garçon faisait sauter le bouchon de la bouteille de Taittinger.

— À la vie !

Sabrina trempa ses lèvres dans le champagne glacé et parut apprécier. Malko, profitant de ses bonnes dispositions, l'entraîna sur la piste. Le boum-boum de la techno était abrutissant, mais quand il la prit dans ses bras, elle se laissa aller contre lui. À l'inverse, les autres couples dansaient à un mètre l'un de l'autre. Ils revinrent à leur table. Re-burent. Re-dansèrent. Sabrina Powers était de plus en plus exubérante mais son entrain tomba brutalement et elle murmura.

— Je me sens bizarre, rentrons...

Il était plus de quatre heures du matin. Dolorès Zapata et Carlos Barco s'étaient esquivés depuis longtemps, mais l'autre couple était toujours là. Inutile de rester. Dans la voiture, l'Américaine posa la tête sur l'épaule de Malko, sans un mot. Il ne dit rien pour ne pas rompre le charme. Le ciel était étoilé, il faisait bon et il était vivant. La voiture garée devant la réception du Marbella Club, il lui emboîta le pas jusqu'à son bungalow. Après avoir ouvert la porte, elle se tourna vers lui.

— Good night.

— Good night, fit-il, approchant sa bouche de la sienne.

Sabrina Powers ne se déroba pas. Le good-night kiss est une vieille tradition américaine. Ce fut d'abord un baiser très sage, puis les lèvres de la jeune femme s'ouvrirent docilement et leurs langues s'emmêlèrent. Maintenant, ils s'embrassaient comme de vrais amoureux. Malko sentit Sabrina vibrer contre lui. Il effleura sa magnifique poitrine, sans se faire rabrouer, et, encouragé, se dit que les guerres se gagnent par des offensives éclair. Glissant la main par la fente de la robe panthère, il atteignit la culotte de la jeune Américaine. En un clin d'œil, il la fit glisser le long de ses cuisses. Sabrina protesta mollement, accrochée à son cou, mais ne le repoussa pas. L'idée de la savoir accessible le galvanisa. Brusquement, il était au mieux de sa forme... Lorsqu'il suivit des doigts les courbes de la croupe callipyge, il eut l'impression qu'on lui faisait une piqûre de Viagra. Gentiment, il prit la jeune femme par la main et l'entraîna jusqu'au lit, après avoir refermé la porte. Elle se laissa allonger sur le dos, sans paraître s'apercevoir qu'elle n'avait plus de culotte. Malko, sans même lui ôter sa robe, se défit en un instant et, sabre au clair, si l'on peut dire, s'allongea sur Sabrina, dont la longue robe panthère était relevée sur ses cuisses ouvertes.

Il n'eut aucun mal à s'enfoncer d'un seul coup au fond du sexe offert. Sabrina poussa un léger soupir et son bassin se souleva légèrement, comme pour l'aider à mieux la pénétrer. Malko, excité au possible, ne bougea pas tout de suite. Maintenant, plus rien de grave ne pouvait arriver. Sabrina était inerte, mais ne se défendait pas. Il se mit à lui faire lentement l'amour, sans obtenir plus que quelques mouvements incontrôlés. Les yeux fermés, elle se laissait faire. Très

vite, il sentit la sève monter de ses reins et explosa au fond de son ventre avec un cri primitif.

Elle n'ouvrit pas les yeux. Il demeura dans la même position. Jusqu'à ce qu'à sa respiration régulière, il comprenne qu'elle s'était endormie. Impossible de savoir si c'était avant ou après qu'il eut joui.

* *

*

Ryad Al-Khobar avait écouté sans l'interrompre Dolorès Zapata exposer la situation. Sans même exprimer de contrariété. Pourtant, elle et Carlos Barco avaient tambouriné à plus de quatre heures et demie du matin à la porte de son appartement, au premier étage de la villa. Heureusement, il ne dormait pas, regardant un DVD particulièrement érotique. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé. Mouloud Al-Haramein, le tueur, avait bien tué, mais pas la bonne personne. Ce n'était pas très important, mais la police espagnole risquait de remonter jusqu'au donneur d'ordres. Après une brève réflexion, il annonça aux deux Colombiens :

— Nous allons accélérer le processus. Dès demain matin, récupérez la part déjà disponible en liquide. Même si c'est inférieur à nos espérances. L'opération continuera sans nous. C'est trop dangereux de rester en Espagne, du moins pour le moment. Je vous propose donc de partir avec moi.

— Où ? demandèrent-ils d'une seule voix.

— Dans mon pays, où je vous offre l'hospitalité. Vous pourrez y rester aussi longtemps que vous le souhaitez, à l'abri de toute poursuite.

Visiblement, son offre ne déclencha pas l'enthousiasme de Dolorès Zapata et de Carlos Barco. Le Saoudien insista :

— Si vous quittez l'Espagne par un vol régulier, vous risquez d'être interceptés. Mais je ne vous force pas... Pour le moment, reposez-vous, il est tard.

Ils se séparèrent. Carlos Barco broyait du noir. Une opération si bien engagée...

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-il à Dolorès. Tu as envie de partir là-bas ?

Elle secoua ses cheveux auburn, l'air mauvais.

— Non. Je veux tuer ce maricon...

Il haussa les épaules.

— Ne fais pas de romantisme. Il fait son boulot. Dommage qu'on l'ait loupé à Miami. Moi, je suis obligé de rester avec José Maria. N'oublie pas qu'il y a beaucoup d'argent à récupérer. Ensuite, on verra. Il pourra sûrement nous aider à quitter le pays.

— Je reste ici, fit Dolorès fermement. Si Ryad est d'accord. Personne ne viendra nous chercher dans cette maison.

Ils regagnèrent leurs chambres respectives, de part et d'autre du couloir. Le moral en berne. Même si, dans cette immense demeure, ils se sentaient à l'abri. Seulement, il faudrait bien en sortir un jour. Carlos se lèverait dans moins de quatre heures pour aller récupérer les dollars du prince Al-Khobar.

* *

*

Mahmoud n'avait pas ouvert la bouche pendant les reproches violents de son maître. Conscient d'avoir fait ce qu'il devait faire. Tout en grignotant des pistaches, le prince Al-Khobar réfléchissait. Il n'avait plus sommeil, ni envie de regarder des films de cul. Bien sûr, il n'était pas vraiment inquiet pour lui. Son passeport diplomatique le protégeait. Même s'il y avait des charges contre lui, la police espagnole n'oserait pas l'interpeller. Il suffisait d'un coup de fil au ministre des Affaires étrangères. Mais avant de repartir dans son pays, il avait deux choses à faire. Donner de l'argent à ceux qui l'attendaient et se venger.

Mahmoud patientait, la tête baissée.

— Je te donnerai, dans la journée, quelque chose à porter à nos frères, dit le Saoudien. Mais ils doivent réussir ce que Mouloud a raté hier. Sinon, je ne m'occuperais plus d'eux à l'avenir.

— Je leur dirai, promit Mahmoud. Quand dois-je y aller ?

— Quand je te le dirai. En attendant, prépare mes bagages. Nous partons demain.

Le fait qu'il soit presque cinq heures du matin ne lui traversa même pas l'esprit. Mahmoud était là pour le servir et il le rendait responsable de l'échec de la veille au soir. Cette fois, leur adversaire ne devait pas leur échapper. Il se reprocha de n'avoir pas tout de suite utilisé des moyens plus puissants qu'un fanatique armé d'un poignard. Pour calmer sa colère, il glissa dans son lecteur un DVD de versets du Coran et ferma les yeux.

La grande salle mise à la disposition de la « task force » de l'opération Al-Khobar, dans l'immeuble de la Guardia Civil, à Marbella, était gaie comme une crypte. Pourtant, ses fenêtres donnaient sur la mer et un soleil éblouissant chauffait déjà les vitres. Il avait fallu trois heures pour mettre sur pied cette réunion, comprenant, en sus des policiers de la Guardia Civil, quatre special agents de la DEA, venus de Madrid, bardés d'ordinateurs portables, de serviettes en cuir et de documents, deux membres des stupps espagnols, Sabrina Powers et Malko. Ne manquait que le représentant de l'antiterrorisme, pris dans des embouteillages. Malko bouillait intérieurement. Déjà onze heures du matin. Pendant ce temps, les Colombiens devaient tranquillement vendre la cocaïne à leurs clients... Il bâilla discrètement. Il n'avait pas assez dormi. Le regard dissimulé derrière des lunettes noires, Sabrina Powers, les cheveux tirés, boutonnée jusqu'au cou, arborait un strict tailleur-pantalon. Malko s'était éclipsé de son bungalow avant l'aube et elle n'avait fait aucun commentaire en le retrouvant pour le breakfast. Depuis le début de la séance, les représentants des stupps espagnols et ceux de la DEA avaient harcelé Malko de questions, lui faisant répéter son récit en boucle, tout en prenant fiévreusement des notes.

— Donc, conclut le responsable de la DEA, vous maintenez que le prince Ryad Al-Khobar et ses complices colombiens ont importé une grande quantité de cocaïne, dans l'avion personnel du prince, pour la revendre ici, à un homme connu des services de police espagnols, José Maria Portal.

— Exact, conclut Malko. Ce dernier est installé dans un lotissement proche de la propriété où séjourne le prince Al-Khobar.

— Où se trouve la drogue ?

Malko maîtrisa son exaspération.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ou chez le prince Al-Khobar, ou dans cette maison louée. Le seul moyen de le savoir, c'est d'y perquisitionner.

Un silence glacial suivit son offre, puis un des Espagnols des stupps remarqua :

— Pour obtenir un ordre de perquisition d'un juge, il nous faut des éléments concrets. Pour l'instant, nous n'en avons pas. La meilleure chose est de mettre cette zone sous surveillance afin de vérifier ce qui s'y passe.

— Donc, vous n'agissez pas directement, pour le moment ?

— Non, nous allons essayer d'intercepter d'éventuels véhicules

suspects, avec l'aide de la Guardia Civil.

— Et pour la propriété d'Al-Khobar ?

— Elle est très difficile à surveiller, étant donné sa surface. Et elle appartient à quelqu'un de très proche des autorités de la province.

La porte s'ouvrit soudain sur deux hommes, l'air épuisé. Ils se présentèrent : le capitaine José Roig et son adjoint, dont Malko ne saisit pas le nom, de l'unité antiterroriste de la Guardia Civil. Ils ne perdirent pas de temps, entrant tout de suite dans le vif du sujet.

— Nous arrivons de la morgue, annonça le capitaine Roig. L'homme qui a poignardé un citoyen britannique hier soir a été identifié formellement. Il s'agit de Mouloud Al-Haramein, citoyen marocain résidant illégalement en Espagne.

— Vous savez où il demeure ?

— Non. Seulement où il travaille. Au parking du port.

— C'est tout ?

— Non. La DST marocaine nous a signalé qu'il avait été mêlé aux attentats de Casablanca en 2002. Il est recherché au Maroc, pour affiliation à un groupe terroriste.

— Al-Qaida ? demanda aussitôt Malko.

— Disons, affilié à Al-Qaida, corrigea le capitaine Roig. Il semble, d'après les témoins, qu'il ait frappé ce Britannique parce que ce dernier avait renversé de la bière sur sa chemise. Donc, aucun lien avec un acte terroriste.

Malko déplia le papier trouvé à côté du Marocain et qu'il avait précieusement conservé, et le posa devant les deux policiers de l'antiterrorisme.

— Je suis persuadé que cet homme voulait me tuer, moi, affirma-t-il. Voilà ce qu'il avait dans sa poche. Avec la traduction.

Les Espagnols se repassèrent le document signé Ryad, visiblement perplexes. Et embarrassés.

— Comment pouvez-vous affirmer qu'il s'agit du prince Al-Khobar ? demanda le capitaine Roig. Vous connaissez son écriture ?

— Bien sûr que non ! reconnut Malko. Mais c'est quand même une étrange coïncidence. Je m'intéresse à lui pour cette affaire de drogue, je retrouve ici deux Colombiens qui ont tenté de m'assassiner à Miami et habitent chez lui et, hier soir, un Marocain que je n'ai jamais vu poignarder quelqu'un à un mètre de moi. Je pense que, normalement, il aurait pu s'enfuir dans la foule après m'avoir tué et qu'on n'aurait jamais expliqué ce meurtre.

Devant le scepticisme affiché des Espagnols, Sabrina Powers intervint d'une voix posée.

— M. Linge est un des meilleurs chefs de mission de la Centrale Intelligence Agency, plaida-t-elle. Qui a été alerté à Miami sur un trafic de cocaïne pouvant financer des terroristes. Je pense que vous

devriez prêter plus d'attention à son raisonnement. Moi aussi, je crois que c'est lui qui était visé. J'ai vu, au Marbella Club, José Maria Portal en compagnie des gens logés chez le prince Al-Khobar. Le fait que ce Marocain soit recherché pour des faits de terrorisme dans son pays ajoute une pierre à cette hypothèse. Je souhaite donc que nos collègues espagnols, ici présents, interviennent, au moins au niveau de ce trafic de cocaïne.

— Bien sûr que nous allons intervenir, protesta le chef des stups, piqué au vif. En sortant d'ici, nous mettons un dispositif en place. Il faut identifier la villa où se trouvent ces trafiquants. Mettre leur téléphone sur écoutes.

— Ils utilisent sûrement des portables, remarqua Malko. Et vous possédez leur adresse, grâce au contrat de location de voiture.

— i Claro ! reconnut l'Espagnol, mais nous allons faire le maximum. Pour le reste, c'est difficile. Vous m'avez dit que ce couple de Colombiens réside à Dar Es-Salam ?

— Exact.

— Il faudrait attendre qu'ils se montrent. Et, si vous portez plainte contre eux, nous pourrions intervenir.

Malko préféra ne pas répondre, découragé. La personnalité du prince Ryad Al-Khobar bloquait tout. Et c'était vrai, il n'avait pas de preuve...

— Bien, conclut-il. Ne perdons pas de temps. Je vais vous accompagner jusqu'à cette maison, sur la route de Ronda. Sabrina, vous venez ?

— Bien sûr, dit aussitôt la special agent de la DEA, en se levant.

* *

*

Il était midi et le thermomètre flirtait avec les 35 °C. Carlos Barco et Dolorès Zapata, installés à l'ombre, n'osaient plus sortir de la propriété. Mahmoud était parti chez José Maria Portal, avec pour mission de ramener le maximum d'argent. Ils entendirent une voiture et, soulagés, le virent en sortir, une valise rouge à la main. D'un des téléphones intérieurs, il appela son maître et s'assit, sans un mot, près des Colombiens. Ryad Al-Khobar surgit quelques instants plus tard, dans sa djellaba blanche. Les deux hommes eurent une longue conversation en arabe, puis le Saoudien se tourna vers Dolorès Zapata.

— Mahmoud me dit qu'il a vu des voitures suspectes un peu plus haut sur la route de Ronda. Il se demande si l'autre maison n'est pas surveillée... Il y a même une camionnette en panne, juste devant notre entrée...

Dolorès pâlit.

— Il a prévenu les flics espagnols ! bredouilla-t-elle.

— Ici, vous ne risquez rien, assura le Saoudien. Si cela se présente mal, nous partons tous ensemble. Il est encore temps.

Dolorès Zapata se mordit les lèvres : partir sans son argent, il n'en était pas question ! Or, son argent se trouvait à un kilomètre, chez José Maria Portal.

— Moi, je ne pars pas, fit-elle sèchement. Et toi, Carlos ?

— Moi non plus, dit le Colombien, blême.

L'affaire en or tournait au cauchemar... Le Saoudien ouvrit la valise et les deux Colombiens entrevirent des liasses de billets. De nouveau, il y eut un long conciliabule entre Mahmoud et le prince Al-Khobar. Finalement, Mahmoud reprit la valise et s'éloigna avec. Ils virent ensuite sa voiture contourner la pelouse, à l'opposé de l'entrée principale.

— Où va-t-il ? demanda Carlos Barco.

— Porter cet argent en lieu sûr, expliqua Ryad Al-Khobar. Il passe par le bas, la route est en très mauvais état, mais elle n'est sûrement pas gardée. Personne ne connaît cet itinéraire, en principe inutilisable.

Carlos Barco s'isola et appela José Maria Portal sur son portable. Il sentit l'Espagnol nerveux, répondant par monosyllabes. Visiblement, il craignait d'être écouté. Impossible de savoir où il en était des livraisons. Carlos Barco se sentait mal : c'est lui qui était responsable de la drogue auprès des grossistes qui la lui avaient confiée... Si elle était perdue, il valait mieux se retrouver dans une cellule en Espagne, son espérance de vie serait plus longue. D'après ses calculs, il fallait encore au moins vingt-quatre heures pour que toute la cocaïne soit dispatchée et payée, d'une façon ou d'une autre.

Installé au Marbella Club, Juan Clemente Martinez, le « banquier », gérait la partie virements sur des comptes sûrs. De ce côté-là, il n'y avait pas de lézard. Mais, à un moment donné, il serait obligé d'aller chez José Maria Portal récupérer le liquide. Plusieurs millions de dollars. Et ça lui faisait peur. Si vraiment la villa des trafiquants espagnols était surveillée, c'était un très gros risque...

Dolorès Zapata errait dans la maison, déstabilisée. Soudain, dans un petit salon, elle tomba sur un râtelier d'armes : des fusils et des carabines. Elle ouvrit la vitrine et s'empara d'un riot-gun Beretta, semi-automatique, une arme redoutable, et d'une boîte de vingt-cinq cartouches. Sans rien dire à quiconque, elle monta le tout dans sa chambre.

Bien décidée à ne pas se laisser faire ; par personne. Dans cette affaire, elle jouait quitte ou double.

La Ford bleue immatriculée à Madrid escaladait sagement les virages de la route 397 menant à Ronda. Elle venait de passer le kilomètre 76, lorsque, après un virage, le conducteur aperçut une chicane formée de deux voitures de la Guardia Civil. Un policier en uniforme lui fit signe d'arrêter.

— Puis-je voir les papiers du véhicule ? demanda-t-il poliment.

Le conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années, au visage empâté, les lui tendit. Le policier les prit et alla s'installer dans sa voiture, devant un ordinateur portable. Il revint quelques minutes plus tard, impassible.

— Señor Mellon, vous habitez Madrid ?

— Oui.

— Où allez-vous maintenant ?

— À Ronda, voir des amis.

— Parfait. Pouvez-vous ouvrir votre coffre ?

L'Espagnol pâlit mais le policier le rassura.

— Simple contrôle de routine. Nous craignons un attentat terroriste de l'ETA...

Blême, le conducteur sortit du véhicule et alla ouvrir le coffre. Celui-ci était rempli de quatre grands cartons.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda le policier.

— Des affaires personnelles, croassa Mellon.

— Pouvez-vous en ouvrir un ?

Il y eut un long silence, puis, les mains tremblantes, le conducteur s'exécuta. Découvrant des sachets en plastique transparent, remplis de poudre blanche. En levant les yeux, il se trouva nez à nez avec le canon d'un pistolet.

— Vous êtes en état d'arrestation, señor Mellon, annonça le policier. Pour possession de cocaïne. Il va falloir nous dire d'où elle vient. Ce sera plus facile pour vous.

* *

*

Sabrina Powers sauta sur son portable, eut une courte conversation en espagnol et se tourna vers Malko.

— Ça y est ! Les stupés espagnols viennent d'intercepter un type avec cinquante kilos de coke dans son coffre ! Sur la route de Ronda. Il avait été suivi par un hélicoptère. Dans une heure, nous aurons une commission rogatoire pour perquisitionner la villa de José Maria Portal. Et tous ceux qui sortent de cette maison sont suivis...

— Et Al-Khobar ?

— Rien. Il est chez lui. Les autorités refusent qu'on le convoque. Prétendant qu'il n'y a aucun lien entre la cocaïne et lui.

— Et Dolorès Zapata, qui est arrivée dans son avion ? Et Carlos Baro, trafiquant notoire ?

— Ici, il n'est pas connu, argumenta la jeune femme. Attendons de voir ce qu'on trouvera dans la maison de Portal. Les stupés espagnols sont vraiment excités, maintenant.

Malko regarda sa Breitling Aerospace. Près d'une heure. Ils se trouvaient au restaurant de la plage du Marbella Club et la mer scintillait devant eux. Sabrina Powers croisa le regard de Malko posé sur elle et dit avec un sourire un peu contraint :

— J'espère que, hier soir, vous ne m'avez pas fait boire pour ça...

— Ce n'était pas prémédité, jura-t-il. Mais c'est un souvenir très agréable. Vous êtes magnifique, Sabrina, et vous le savez.

Elle baissa les yeux, confuse.

— Merci. Beaucoup d'hommes me l'ont déjà dit. Un jour, peut-être, je pourrai les regarder différemment. Je commence à oublier. Mais c'est long.

— Quoi ?

— Mon père. Ne m'en demandez pas plus. Je n'aime pas en parler. Chaque fois qu'un homme me prend dans ses bras ou veut me faire l'amour, je pense à lui et c'est horrible...

Le silence retomba. Ils avaient convenu de ne pas bouger avant que les stupés ne leur donnent le résultat de la perquisition chez José Maria Portal.

— On déjeune ? proposa Malko.

Ils remontèrent jusqu'au restaurant, derrière la réception, et s'installèrent à l'ombre. Jambon « pato negro », pâtes aux fruits de mer, et eau minérale. Malko, frustré, n'arrivait pas à se détendre. Ryad Al-Khobar risquait de lui échapper, à cause de la timidité des Espagnols. Ceux-ci ne semblaient pas très excités non plus par le Marocain, envoyé vraisemblablement par le prince saoudien pour l'assassiner. Bien sûr, qu'il ait été mêlé à des faits de terrorisme au Maroc ne signifiait pas qu'Al-Khobar le sache.

Le portable de Sabrina Powers sonna. Son visage s'éclaira aussitôt et elle jeta à Malko.

— Ça y est ! Ils sont en train de perquisitionner la villa de Portal. Il y a de la cocaïne partout... On va les rejoindre.

Malko abandonna sans regret ses pâtes aux fruits de mer et ils se dirigèrent vers sa voiture, garée devant la réception. La clef était dessus. Au moment où il y montait, il aperçut du coin de l'œil un homme, sous le porche d'entrée, qui s'esquiva aussitôt, comme s'il craignait d'être vu.

Intrigué, Malko ressortit de sa voiture et gagna la route. Juste à temps pour apercevoir un homme casqué enfourcher une moto et démarrer en trombe, en direction de Marbella, se noyant aussitôt dans

la circulation.

Il revint sur ses pas, vaguement inquiet. Sabrina Powers l'observait, perplexe.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, avoua Malko. Quelqu'un nous espionnait. Il s'est enfui...

Il se dirigea à nouveau vers sa voiture, mais se retourna avant d'y monter. Son poulx grimpa brutalement. Un motard était arrêté sur le terre-plein, en face du Marbella Club, de l'autre côté de la route, et observait l'entrée. Malko s'élança dans sa direction. À la seconde où il franchissait le portail, il y eut une explosion assourdissante derrière lui. Le souffle le fit rouler à terre. Il vit le motard qui démarrait, se releva et se retourna : sa voiture était en flammes, le coffre arraché, le toit bombé, les vitres en miettes. Sabrina Powers, protégée par un des piliers de l'auvent de la réception, avait été seulement projetée à plusieurs mètres, dans les bosquets, et tentait de se relever.

Des gens jaillirent de la réception et Malko courut vers Sabrina Powers. Son visage était couvert de sang, qui coulait de sa tête, et elle était très pâle. Il réussit à la remettre sur pied et, aidé des employés du Club, la transporta à l'intérieur pour l'étendre sur un canapé. Heureusement, elle ne semblait pas sérieusement blessée. Un morceau de ferraille l'avait atteinte à la tête et le sang provenait d'une coupure au cuir chevelu profonde, mais sans gravité.

— Señor, on a appelé la police, annonça le directeur, affolé.

Un médecin s'affairait déjà auprès de la jeune femme. On nettoya le sang sur son visage. Peu à peu, l'Américaine reprenait ses esprits.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, j'ai vu un éclair rouge et je suis tombée.

— Il y avait une bombe dans ma voiture, expliqua Malko. Le motard que j'ai aperçu a dû la déclencher à distance. Si nous avions été à l'intérieur, nous aurions été déchiqtés.

Il ne restait pas grand-chose de la voiture. Sabrina Powers se redressa, avec une grimace de douleur, tenant d'une main la compresse posée sur ses cheveux blonds.

— Trouvons une voiture, suggéra-t-elle, je veux absolument aller chez José Maria Portal.

Elle n'avait pas fini de parler que plusieurs gardes civils en uniforme firent irruption dans l'hôtel. Heureusement que Sabrina Powers parlait parfaitement espagnol. Elle montra sa carte de la DEA, expliqua qu'elle participait à une opération en cours et qu'elle devait se rendre sur la route de Ronda.

— Il faut d'abord aller à l'hôpital, objecta le policier. Faire des radios. Vous avez peut-être des hémorragies internes.

— No way, trancha la special agent de la DEA. Emmenez-moi là-

bas.

Après avoir consulté son chef, le policier accepta finalement et, sirène hurlante, ils prirent la direction de Ronda, se faufilant dans la circulation.

Malko, dont les oreilles bourdonnaient horriblement, contenait sa fureur. Ce n'étaient pas les narcos colombiens qui lui avaient envoyé un tueur, mais Al-Khobar, qui était donc bien en contact avec des terroristes islamistes...

Les événements s'accéléraient.

* *

*

Il y avait des valises rouges partout, dans toutes les pièces, au milieu des balances, des sacs de cocaïne empilés, portant des étiquettes aux signes cabalistiques. Malko aperçut dans l'une des valises un journal en arabe, puis une bouteille d'eau minérale, portant une étiquette également en arabe. Soudain, il aperçut une étiquette, accrochée à la poignée d'une des valises, certainement oubliée car elle était la seule.

Malko l'aurait embrassée. Elle portait en lettres latines le nom de Ryad Al-Khobar... On ne pouvait pas faire mieux. Sabrina Powers, assise sur une chaise, une compresse sur la tête, contemplait le spectacle, encore groggy. Le patron des stupés espagnols s'approcha de Malko, rayonnant.

— Nous en avons saisi plus de deux tonnes et ils avaient déjà largement commencé leurs livraisons ! annonça-t-il. Nous établissons des barrages partout dans la région. Nous avons trouvé également dix-sept millions de dollars en billets. Dans des sacs kraft. C'est la plus importante prise jamais réalisée en Espagne.

— Vous êtes convaincu désormais que ce prince saoudien est impliqué dans ce trafic ? rétorqua Malko. Ce sont ses valises, tout le monde a pu les voir au débarquement à Malaga, et l'une d'elles porte même une étiquette à son nom. Sa propriété est à deux pas. Le special agent de la DEA Sabrina Powers et moi avons été victimes d'un attentat à la bombe, il y a une heure. Ce ne sont pas les narcos colombiens.

Le policier semblait de plus en plus embarrassé.

— Je vais en référer à ma hiérarchie, promit-il. Mais il faut une décision de justice. C'est peut-être son personnel qui se livre à ce trafic.

— Ce n'est pas son personnel qui a invité dans son avion privé Carlos Barco, du cartel de Medellin, et son associée Dolorès Zapata, répliqua sèchement Malko. Or, ils se trouvent toujours dans sa

propriété.

Le policier espagnol ne répondit pas. Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Trois heures. Neuf heures du matin à Washington. Cinq minutes plus tard, il avait Frank Capistrano en ligne et ne mâcha pas ses mots.

— Nous avons désormais la preuve qu'Al-Khobar a participé à un trafic massif de cocaïne, expliqua-t-il. Elle est là, sous mes yeux. Et j'ai de fortes raisons de croire que le produit de ce trafic est destiné à un groupe terroriste...

Il raconta les deux tentatives de meurtre dont il avait été victime, concluant :

— Les narcos font du business, ils n'ont pas le temps de se venger. C'est Al-Khobar.

— O.K., conclut le Special Advisor de la Maison Blanche, je vais appeler immédiatement Madrid. Qu'on puisse au moins interroger Ryad Al-Khobar. Évidemment, il nous faudrait une preuve absolue de son implication, pour les décider.

— Je sais, reconnut Malko, mais avant le 11-Septembre, aussi, on a été trop prudent. Vous avez vu ce que cela a donné...

— Vous avez raison, reconnut Frank Capistrano. Je crois que je vais en référer au Président.

* *

*

L'équipe de l'antiterrorisme – deux hommes en civil – gara sa Seat en face du numéro 6 de la calle Castello, une petite rue tranquille de San Pedro de Alcantara, juste en face du palais des sports. Un bar au coin, un loueur de quads, de petits immeubles de trois étages avec des balcons. Les deux policiers se dirigèrent vers la porte du numéro 6. Ils sonnèrent à Al-Hayir, sans obtenir de réponse. Insistèrent, puis essayèrent toutes les sonnettes jusqu'à ce qu'une voix de femme réponde à l'interphone.

— ¿ Que pasa ?

— Guardia Civil, lança un des hommes dans l'interphone. Nous cherchons M. Al-Hayir.

— Au troisième.

— Ça ne répond pas.

— Ils sont là pourtant, assura la femme, je les entends bouger. Je vous ouvre.

Les deux policiers pénétrèrent dans le petit hall. Pas d'ascenseur dans ce quartier populaire. Cela sentait le chorizo et l'huile. Ils montèrent lentement l'escalier. Par les employés du parking de Puerto Banus, ils avaient appris que Mouloud Al-Haramein, le tueur au

poignard, était hébergé chez un certain Ali Al-Hayir, responsable du parking de Puerto Banus. Un Marocain en règle, qui n'avait jamais fait parler de lui. Donc, ils vérifiaient. Arrivés au troisième, ils firent une pause et écoutèrent. Effectivement, on entendait de la musique et des conversations dans l'appartement.

Luis Miguel Romero, le chef, appuya sur la sonnette et le silence se fit d'un coup. Les deux policiers entendirent des frôlements puis une voix à l'accent arabe demanda :

— Qui est-ce ?

— Guardia Civil, lança Luis Miguel Romero.

Nouveau silence. Les deux policiers attendaient, appuyés au battant. Celui-ci s'entrouvrit. Juste pour laisser passer le double canon d'un fusil. Aucun des deux hommes n'eut le temps de réagir. Luis Miguel Romero prit la décharge en pleine poitrine et se retrouva collé au mur d'en face, la poitrine transpercée, mort avant d'avoir touché le sol... Son compagnon eut le temps de faire un saut de côté, avant que le riot-gun ne crache sa seconde charge mortelle.

Sans demander son reste, il se rua dans l'escalier. Ce n'était pas avec son pistolet de service qu'il allait affronter des tueurs. Tremblant, il se réfugia dans la voiture de service et appela immédiatement par radio le QG de la Guardia Civil à San Pedro et une ambulance. Puis, il sortit son arme, fit monter une balle dans le canon et guetta la porte du numéro 6, priant pour que ses copains arrivent vite. Si ceux qui avaient tiré sur lui tentaient une sortie, il était mal. Cinq minutes plus tard, les premières sirènes commencèrent à se rapprocher. En un quart d'heure, le quartier fut entièrement bouclé. Des renforts arrivaient sans cesse. Une équipe de l'antiterrorisme s'engagea dans l'escalier, lourdement armée, et redescendit avec le cadavre du policier abattu.

Aucun signe de vie dans l'appartement. On avait trouvé le numéro de téléphone, mais personne ne répondait. On ignorait même combien de personnes se trouvaient à l'intérieur. Le chef de la police de Marbella arriva sur place. Terrifiés, les voisins se claquemuraient chez eux.

Un policier prit un haut-parleur et donna l'ordre aux assiégés de se rendre, sans aucun succès. Une voiture de pompiers arriva et déploya son échelle le long de la façade. Plusieurs policiers casqués, protégés par des gilets pare-balles, commencèrent à l'escalader avec précautions. Un volet s'ouvrit brutalement et une rafale claqua. Cette fois, c'était un fusil d'assaut.

Un des hommes retomba lourdement sur le sol. Les renforts continuaient à affluer, suivis de la presse locale, prévenue par des voisins. On n'avait jamais vu cela dans ce quartier tranquille, à l'écart même des touristes.

Mahmoud frappa timidement à la porte du prince Al-Khobar, en train de faire la sieste avec Dolorès, au premier étage de la villa. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant que le Saoudien n'entrouvre la porte, furieux. Sa colère tomba vite quand il entendit ce que lui disait Mahmoud.

— Ali vient de m'appeler. La police cerne l'immeuble. Ils demandent ce qu'ils doivent faire.

Ryad Al-Khobar n'hésita pas un quart de seconde et répondit d'une voix sèche :

— Qu'ils se conduisent en martyrs.

Il referma la porte. Mahmoud transmit le message, bouleversé. Il connaissait tous les hommes qui se trouvaient dans cet appartement. Certains avaient trouvé refuge à Dar Es-Salam quelques mois plus tôt, comme ils fuyaient la police. C'étaient des combattants dévoués du djihad dont certains avaient fait leurs preuves en Afghanistan.

Inch' Allah. Leur heure était arrivée. Son portable refermé, il se mit à prier pour ceux qui allaient mourir.

Ryad Al-Khobar surgit en djellaba, visiblement inquiet, et lui lança :

— Prépare les bagages. Nous partons.

— Je prends la voiture ?

— Non. Toi, tu restes.

Il retourna dans la chambre et parvint à joindre le commandant de bord du Tristar sur son portable. Tout l'équipage était logé dans un petit hôtel, non loin de l'aéroport de Malaga. Al-Khobar lui donna pour instruction de préparer l'appareil sur le plan technique et d'être prêt à décoller pour dix-sept heures, en prévenant la tour de contrôle, afin d'avoir un créneau de décollage. Il revint ensuite dans la chambre où Dolorès Zapata, en djellaba elle aussi, l'attendait anxieusement.

— Que se passe-t-il ?

— La police a trouvé nos amis à San Pedro, dit-il. Je préfère partir. Tu viens avec moi ?

— À Riyad ?

— Oui. Tu y seras comme une princesse.

La Colombienne connaissait les Saoudiennes. Elle secoua lentement la tête.

— Non. Si tu veux bien, je reste ici en attendant que les choses se calment. Ensuite, j'essaierai de repartir à Miami.

Le prince n'insista pas et lui montra une mallette.

— Prends cela. Il y a un million de dollars. C'est tout ce qui me reste. Tu peux en avoir besoin.

— Tu pars par la route ? C'est dangereux.

— Non, fit-il simplement, en se remettant au téléphone.

Il lui restait juste un détail à régler pour assurer sa sécurité. Il regarda longuement Dolorès, toujours aussi sexy. Il y avait de fortes chances pour qu'il ne la revoie jamais.

* *

*

Sabrina Powers et Malko étaient arrivés calle Castello depuis dix minutes, alertés par les stup. Le quartier était en état de siège. On s'apprêtait à donner l'assaut. Les assiégés avaient tiré quelques rafales, sans répondre aux appels des policiers. On ignorait tout d'eux.

— ¡ Vamos ! cria un commandant de la Guardia Civil, entraînant ses hommes dans l'étroit escalier.

Ils commencèrent à monter à la queue leu leu, protégés par des boucliers blindés, armés jusqu'aux dents. Les autres occupants de l'immeuble avaient été évacués et regroupés sur le terrain de sport, en face. Toutes les boutiques de la rue étaient fermées.

— Je me demande qui on va trouver, dit Malko à Sabrina Powers.

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre. Une terrifiante explosion secoua le quartier et une immense flamme rouge jaillit des fenêtres du troisième étage, mêlée de débris, de fumée noire, d'objets divers. Une pluie qui arrosa les policiers. La façade était totalement éventrée, de la fumée se mit à sortir à gros bouillons des fenêtres.

Malko se baissa : un objet rouge venait d'atterrir à ses pieds. Une valise à moitié brûlée. Semblable à celles qu'il avait vues chez José Maria Portal : les bagages du prince Ryad Al-Khobar. En même temps, une pluie de papiers verts tournoyait dans l'air chaud, tombant lentement à terre. Un des policiers se pencha, en ramassa un et le brandit avec un cri.

C'était un billet de cent dollars !

Une petite fortune était en train de tomber de l'appartement éventré.

L'immeuble était en feu. Les policiers refluèrent de l'escalier pour ne pas être coincés par les flammes. Des pompiers entreprirent d'inonder l'immeuble et ses voisins. Des policiers, grimpant par une échelle de pompiers, aperçurent l'intérieur dévasté, et plusieurs cadavres. Personne ne semblait avoir survécu à l'effroyable explosion.

— Cela rappelle l'histoire de Madrid, fit le chef de la Guardia Civil.

L'appartement où les survivants du commando islamique responsable du massacre de la gare d'Atocha s'étaient retranchés et finalement fait sauter. Comme ceux-là. Malko s'approcha du responsable, la valise rouge à la main.

— Cette fois, vous êtes convaincu ? Ce sac plein d'argent a été remis à un employé de Ryad Al-Khobar. Comment se retrouve-t-il ici ? Il faut cerner sa propriété, coûte que coûte, l'empêcher de s'enfuir.

Enfin, il tenait la preuve qui lui manquait : l'argent du trafic de cocaïne était bien destiné à des terroristes islamiques. Une série de conciliabules s'ensuivit. Les responsables téléphonaient dans tous les sens. Enfin, l'un d'eux vint vers Malko.

— Nous avons l'autorisation de nous rendre à Dar Es-Salam. Mais pas de force. De toute façon, le prince ne peut pas quitter la propriété. Il y a des barrages en bas de la route de Ronda et sur l'autopista vers Malaga et Gibraltar. Vous venez avec nous ?

* *

*

Pendant qu'ils montaient les lacets de la route de Ronda, le chef des forces de police reçut un message radio des policiers restés calle Castello et se tourna vers Malko.

— On a trouvé quatre cadavres dans l'appartement, des armes et de l'argent. Un des morts était recherché dans le cadre de l'affaire de la gare d'Atocha. Il y avait aussi beaucoup de documents en arabe, des manifestes d'Al-Qaida et deux sacs piégés d'explosifs, qui n'ont pas explosé. Nous continuons nos recherches.

— Je suis content d'avoir réussi à vous convaincre, remarqua Malko. Maintenant, il reste à neutraliser Ryad Al-Khobar.

Le policier ne répondit pas. C'était politiquement plus délicat. Ils étaient arrivés à l'entrée de Dar Es-Salam. Le portail était grand ouvert et ils s'engagèrent dans l'allée qui serpentait à travers les jardins somptueux, s'arrêtant à l'arrière de la maison, en face d'un terrain de squash. Ils descendirent, encadrés de policiers armés. Une femme apparut, à l'entrée d'un grand patio. Le policier demanda poliment si le prince Al-Khobar était là.

— Venez par ici, répondit l'employée.

Elle leur fit traverser la maison et ils débouchèrent en face d'une magnifique pelouse avec une piscine et une vue à couper le souffle.

Personne.

L'immense salon semblait vide. La femme avait disparu. Soudain, Malko aperçut dans le lointain un nuage de poussière s'élevant du sommet d'une colline. Puis, la silhouette d'un hélicoptère qui prit de l'altitude et passa au-dessus de leurs têtes, filant vers le nord. Il se tourna vers le policier, stupéfait.

— Vous saviez qu'il y avait un hélicoptère dans cette propriété ?

— Claro que no, assura le gradé. Nous ne venons jamais ici.

Une voiture se rapprochait. Il en descendit l'homme que Malko

avait déjà repéré, Mahmoud. Il vint calmement vers eux. Apostrophé par le policier espagnol, il annonça :

— J'ai conduit son Altesse à l'héliport. Je crois qu'il doit retourner dans son pays.

Malko s'étrangla.

— Il faut l'empêcher de décoller. Prévenez Malaga...

— J'appelle la tour de contrôle, promit le policier.

Où étaient passés les deux Colombiens ? Malko entra dans la maison, visitant rapidement le rez-de-chaussée, l'immense salon, les cuisines et la salle à manger. Des terrasses partout, des volumes magnifiques. Il monta le majestueux escalier et commença à explorer les chambres, en compagnie de Sabrina Powers et de deux policiers, armes au poing. D'abord, celle, gigantesque, de Ryad Al-Khobar, puis celles des invités, à peine moins luxueuses.

Personne.

Des valises défaites, des vêtements en vrac.

Une femme de chambre faisait le ménage et elle répondit que l'occupant de la chambre, un ami du prince, était parti une heure plus tôt par la route du bas. Seul.

Ce devait être Carlos Barco. Donc Dolorès Zapata était dans l'hélico du prince.

Dans la chambre suivante, des valises défaites gisaient sur le sol. Malko allait ressortir quand un parfum connu frappa ses narines. Celui qu'il avait senti à Miami lorsqu'il s'était rendu chez la Colombienne. Une rangée de placards occupait le mur du fond. Au hasard, il ouvrit celui du milieu. Dolorès Zapata, en chemisier et pantalon, était collée au mur. Très pâle. Ses yeux lui parurent immenses. Il tendit la main vers elle.

— Dolorès, sortez, c'est ridi...

Médusé, il ne continua pas. La Colombienne venait de saisir un riot-gun caché dans les vêtements et le braquait sur lui, les lèvres serrées. Il n'eut même pas le temps d'avoir peur. Les deux policiers avaient fait feu en même temps, instruits par ce qui était arrivé à leurs collègues. Malko reçut une douille brûlante sur le visage.

Dolorès Zapata lâcha le riot-gun qui tomba au fond de la penderie et se laissa lentement glisser, marbrée de plusieurs impacts, dont l'un lui avait fait exploser la carotide droite. Le regard vitreux mais encore plein de méchanceté.

* *

*

Le pianiste du Marbella Club jouait Besame mucho, comme tous les soirs à la même heure. Les clients adoraient. Malko leva sa flûte de

Taittinger et la choqua à celle de Sabrina Powers.

— Merci. Sans vous, je n'y serais jamais arrivé.

Elle avait remis sa robe panthère fendue, et il la trouvait plus éblouissante que jamais. Timidement, elle sourit.

— Sans votre obstination, ils seraient tous en liberté. Les Espagnols m'ont remerciée. Les quatre morts de la calle Castello étaient les survivants de l'équipe des attentats de Madrid. Grâce à l'argent remis par Ryad Al-Khobar, ils en auraient sûrement financé d'autres.

Ryad Al-Khobar avait pu décoller de Malaga, grâce à son passeport diplomatique. D'Arabie Saoudite, il venait de publier un communiqué prétendant que toute l'affaire avait été montée par le Mossad, pour le discréditer. Deux mandats d'arrêt internationaux avaient été lancés contre lui et on n'était pas près de le revoir. Et pourtant, Frank Capistrano s'était fait réprimander par le président George W. Bush pour avoir porté cette affaire à la connaissance du monde.

— On danse ? proposa Malko.

Quelques couples évoluaient déjà sur la piste. Cette fois, Sabrina se laissa aller tout de suite contre lui. Ses yeux souriaient dans la pénombre.

— Pour la première fois, dit-elle doucement, je ne pense pas à mon père en étant dans les bras d'un homme.

Malko comprit que ce soir, il n'aurait pas besoin de la faire boire.

Cet ouvrage à été imprimé en France par

CPI
Bussière

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en janvier 2004

Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 44508. –
Dépôt légal : octobre 2004.

-
- 1 : Bon .
 - 2 : Merci infiniment.
 - 3 : Tueurs à gages.
 - 4 : Drug Enforcement Administration.
 - 5 : Plus d'alcools forts !
 - 6 : Propriété.
 - 7 : L'arrangeur.
 - 8 : Procès négocié.
 - 9 : Tu as de bonnes nouvelles ?
 - 10 : Tu comprends ?
 - 11 : C'est la vérité.
 - 12 : Avec plaisir.
 - 13 : Le Borgne.
 - 14 : Minet.
 - 15 : Bien sûr.
 - 16 : DEA Miami. Quel poste désirez-vous ?
 - 17 : Attendez.
 - 18 : Ça va. Je voudrais vous voir. Le plus tôt possible.
 - 19 : Que diriez-vous de mercredi 19 heures ?
 - 20 : Où ?
 - 21 : Vous êtes mon invité.
 - 22 : Parfait. Ils ont de la viande excellente.
 - 23 : Vilaine maison.
 - 24 : Sport Utility Vehicle.
 - 25 : Hypothèque.
 - 26 : Pas de problème. À tout à l'heure. À midi et demi.
 - 27 : Voir SAS n°155, Le Jour de la Tchéka.
 - 28 : Flics.
 - 29 : Fils de pute.
 - 30 : Tu es folle !
 - 31 : Elle a des couilles.
 - 32 : Comme vous êtes belle !
 - 33 : Bien sûr. Pourquoi ?
 - 34 : Lézard.
 - 35 : Tu veux boire un Coca
 - 36 : Tu veux autre chose ?
 - 37 : Tu es fou !
 - 38 : District Attorney : procureur.
 - 39 : Saignant.
 - 40 : Un agent de la DEA abattu chez Wollenski.
 - 41 : Indices indirects.
 - 42 : Honorable Correspondant.
 - 43 : Tout de suite !
 - 44 : Voir SAS n° 82, Le Tueur de Miami.
 - 45 : Écoute.
 - 46 : Qui est à l'appareil ?
 - 47 : Santé, prospérité et beaucoup de femmes !
 - 48 : Sorte de loup.
 - 49 : Belle.
 - 50 : Forces armées révolutionnaires colombiennes.
 - 51 : Un autre ?

- 52 : Tu veux manger ?
- 53 : Pédé !
- 54 : Caisse de retraite de la police de Dade County.
- 55 : Commissariat.
- 56 : Filez-moi 20 dollars.
- 57 : Le Borgne.
- 58 : Le fisc.
- 59 : Mets-la-moi. Lentement.
- 60 : Ne jouis pas.
- 61 : Sursis.
- 62 : Pourquoi vous ne venez pas ?
- 63 : Sans blague.
- 64 : C'est correct.
- 65 : Officieusement.
- 66 : Me faire chanter ?
- 67 : Tue-le ! Tue-le !
- 68 : Qu'est-ce qui se passe ?
- 69 : C'est un bon argument.
- 70 : La colère de Dieu.
- 71 : Connard.
- 72 : Parking privé. Mosquée.
- 73 : Ne vous laissez pas aller.